

Le trésor de Frère Cerise

nouvelles

D'AUTRES AVENTURES DE LUCIEN CERISE

LUCIEN CERISE ET LES GRIOTES *(nouvelles) 2009, éditions Couleur d'Orange*

LUCIEN CERISE PREND LE MAQUIS *(nouvelles) 2007, éditions Couleur d'Orange*

OÙ EST PASSÉ LUCIEN CERISE ? *(nouvelles) 2005, éditions Couleur d'Orange*

Préface

Le projet commence par un argument à dormir debout.

Imaginez un peu : un type vêtu comme un pêcheur de morue sonne à votre porte. Il se prétend facteur et vous remet une bouteille postée – ou plutôt jetée à la mer – dans les années quinze cent et quelques, aux Philippines...

Là déjà, en relisant, je me dis : t'exagères !

Car, même si la poste n'est plus ce qu'elle était, cinq siècles est un délai excessif pour l'acheminement d'un courrier, fut-il oblitéré à l'autre bout du monde, non ? Comment faire avaler ça à mon personnage principal, Lucien Cerise. D'autant que le bonhomme n'est pas seulement expert en gastronomie exotique, c'est aussi un baroudeur qui en a vu d'autres, un journaliste de renommée internationale.

Et ce n'est pas tout !

Ecoutez la suite : à l'intérieur de l'enveloppe – je veux dire, de la bouteille – vous trouvez un parchemin sur lequel un soi-disant moine défroqué, qui porte le même nom que vous et aurait accompagné Magellan durant son voyage autour du monde, a griffonné un message destiné à ses héritiers putatifs¹.

Non mais ! Franchement... Vous goberiez un truc pareil, vous ?

Et bien Lucien Cerise oui ! Il ne fait ni une ni deux, boucle ses valises et saute dans le premier avion pour Manille.

Je le suis – un auteur digne de ce nom abandonne-t-il son héros dès les premières pages d'une nouvelle aventure ?

1 Petite précision révélatrice de la perversité de l'auteur : le lecteur ne connaîtra jamais la teneur dudit message !

Nous voici donc aux Philippines où, comme je le craignais, la suite est à l'avenant.²

Au cours de son périple, Lucien Cerise fraie avec des personnages plus ou moins recommandables. Du sinistre Big Bo, à des jumeaux qui vont par trois, en passant par une séduisante historienne, un savant écolo en lutte contre les marchands de pesticides, un capitaine tout droit sorti de l'île au trésor, les protagonistes de cette équipée rocambolesque se croisent, s'arnaquent, se quittent, se retrouvent, se menacent, se pourchassent, se filent, se fuient, se flinguent, s'aiment... selon une logique qui a de quoi laisser perplexe. Et l'itinéraire emprunté par notre héros pour visiter l'archipel n'est pas fait pour arranger les choses : de Manille à Cebu via l'île de Romblon, le marché de Malatipay et les champs de canne à sucre de Negros, Lucien Cerise saute de *jeepney* en ferry au gré de ce qu'il faut bien appeler la fantaisie de l'auteur.

– Et les photos alors ! crie quelqu'un dans l'assistance.

Aïe ! C'est vrai qu'il y a aussi des photos... Je les ai postées sur le blog au fur et à mesure de notre voyage et les légendes qui les accompagnent dérogent allègrement aux règles du genre exigeant un minimum d'objectivité.

– Et puis, cessez de faire porter le chapeau à ce brave Lucien, poursuit l'individu qui pointe sur moi un doigt accusateur et m'achève d'un impitoyable : après tout, c'est vous l'auteur.

Eclats de rire dans la salle et tonnerre d'applaudissements.

Moi, je me recroqueville, tente de me faire tout petit, de disparaître dans ma coquille : c'est qu'il a raison, le bougre !

Si j'avais cru pouvoir faire illusion, me voilà démasqué...

La situation est-elle désespérée ?

Non ! Car à ce moment, les dix groupes engagés dans le projet – élèves d'écoles, de collèges, de lycées du Nord-Pas de Calais, adultes participants à des ateliers d'écriture – volent à mon secours.

Epaulés par des enseignants et des animateurs efficaces, ils piochent dans le magma de mes absurdes messages, réinterprètent mes photos, naviguent sur Internet... puis se mettent à noircir feuillet après feuillet.

Et le résultat est là !

Dix nouvelles drôles et/ou palpitantes que, sans plus attendre, je vous laisse le plaisir de découvrir.

Philippe Revelli

² Le lecteur curieux pourra s'en convaincre en visitant le blog homonyme de ce recueil : www.philipperevelli.com/interv_lucien_cerise_phil

LES PARTICIPANTS AU PROJET

Aniche

- La classe de CM2 de l'école Basuyaux
- La classe de 4^{ème} A du collège Théodore Monod

Auby

- La classe de CM1/CM2 de l'école Jules Guesde
- La classe de 5^{ème}2 du collège Victor Hugo

Denain

- La classe de 1^{ère} EL2 du LP Alfred Kastler
- La classe de 2^{de} 1 du Lycée Alfred Kastler
- L'atelier d'écriture du centre social du Faubourg Duchâteau (atelier mené dans le cadre des projets « Pratiques langagières » de l'ACSE)

Douchy-les-Mines

- L'atelier d'écriture de la médiathèque Max Pol Fouchet

Harnes

- L'atelier d'écriture de l'école des consommateurs

Quiévrechain

- L'atelier d'écriture du centre social Amilcar Reghem (atelier mené dans le cadre des projets « Pratiques langagières » de l'ACSE)

REMERCIEMENTS

Merci pour leur collaboration aux enseignants, aux documentalistes et à l'administration des établissements concernés.

Merci aux villes d'Aniche, d'Auby, de Denain, de Douchy-les-mines, de Harnes et de Quiévrechain

Merci aux centres sociaux Amilcar Reghem et du Faubourg Duchâteau

Merci à l'ACSE

Merci à l'association Printemps Culturel

Merci au Conseil Général du Nord et au Conseil Régional du Nord-Pas de Calais.

Jamais deux sans trois

Mardi 16 mars 2010, dans un endroit bien caché d'une île des Philippines.

– T'as intérêt à parler ma poulette, sinon...

– Non... Je ne sais rien de ce morceau de parchemin, pitié !

* * *

Le même jour, à mille lieux de là.

Lucien Cerise, encore en pyjama, est confortablement installé dans son transat. Il boit le café que son meilleur ami, le dévoué Philippe, vient de lui apporter. Il est juste 8 heures 30.

Lucien est journaliste. Pendant longtemps, il a travaillé pour la revue Cuisine Magazine, mais après des années de bons et loyaux services, il a finalement décidé de créer sa propre revue Papilles Rebelles – titre accrocheur, n'est-ce pas ? Cette revue se veut variée dans le choix de ses sujets et de ses articles. Hé oui, Lucien propose évidemment à ses nombreux lecteurs des recettes qu'il collecte lors de ses innombrables voyages mais, ardent défenseur de la nature, il n'hésite pas à écrire aussi quelques textes extrêmement épicés contre tous les individus qui saccagent notre planète – si vous voyez ce que je veux dire... Comme l'un de ses confrères, JP Coffe, Lucien porte de magnifiques lunettes rondes multicolores, mises en valeur par son bronzage et ses longs cheveux blonds ondulés. Question tenue vestimentaire, pour un trentenaire, elle est plutôt décontractée. En général, dès le printemps, on peut l'apercevoir, portant une chemise hawaïenne rose, un bermuda noir et des

chaussures de marche usées lors de ses précédentes aventures – Oui, Lucien aime voyager, et il emporte toujours avec lui ses accessoires favoris : un sac à dos fourré tout, sa vieille casquette un peu tâchée et un collier sur lequel il attache parfois des petits souvenirs issus des magnifiques pays qu'il a traversés. Grand et musclé, il sait également se transformer facilement en portant un smoking à la James Bond. Ouais, ce mec a de la classe ! Et ceux qui le connaissent pourront vous dire que c'est un fonceur mais que, question caractère, on fait difficilement plus râleur et têtu – n'est ce pas Philippe ? Enfin, petit message aux vilains de la planète : qui s'y frotte, s'y pique !

8 heures 32. Tiii... Tiii... Tiii...

Notre aventurier au grand coeur manque de renverser sa tasse de café en entendant la sonnerie stridente du téléphone. A peine a-t-il décroché que la voix affolée de Ruben se fait entendre – Ruben est ce beau jeune homme, brun et élancé, qui était l'assistant de Lucien à l'époque où celui-ci travaillait pour Cuisine Magazine.

– Bonjour Lucien, j'ai deux nouvelles à t'annoncer : une bonne et une mauvaise...

– Commence par la bonne, je t'en prie... Mais d'où appelles tu ?

– De Manille, où j'ai rencontré ta délicieuse cousine, Alice, avec laquelle je me suis fiancé.

– Superbe ! Comment va ma blondinette de cousine ?

– Ben... Justement, c'est l'affreuse nouvelle : elle vient d'être kidnappée. J'ai besoin de ton aide... et vite ! poursuit Ruben totalement paniqué.

– Quoi ! Kidnappée ! Par qui ? Comment ? Pourquoi ? s'exclame Lucien.

– En plein après-midi... Tu sais le monde qu'il y a dans le centre de Manille. Profitant de la foule, trois hommes bizarres ont surgi et ont emmené Alice de force dans une voiture noire. Je m'en veux, je n'ai rien pu faire !

– As-tu relevé le numéro de la plaque minéralogique ?

– Le coup était bien organisé, pas de plaque sur la voiture...

– Et rien d'inhabituels dans les jours précédents ?

– Maintenant que tu me le demandes...

Ruben se souvient alors d'une bouteille de rhum contenant mystérieux parchemin. Alice l'avait reçue en héritage et semblait y tenir beaucoup. Elle avait demandé à Ruben d'en prendre soin quoiqu'il arrive.

– Impossible ! Attends Ruben, ne quitte pas...

Lucien se précipite à la cave où il entreposait ses bouteilles de vin et d'alcool provenant du monde entier et en remonte un flacon poussiéreux.

– J'ai toujours pensé que cette bouteille contenait un rhum vieux de plus de quatre cents ans, mais... Je l'ai reçu en héritage, exactement comme ma cousine Alice. Elle me vient de mon arrière grand père Albert Cerise – surnommé « sur le gâteau ». Ce vieux loup de mer nous a légué à chacun une bouteille de rhum qu'il avait pêchée jadis dans l'océan Pacifique... Non !!! s'exclame Lucien en ouvrant la bouteille, un morceau de parchemin !!! Regarde Philippe...

Le papier, lui aussi vieux de plus de quatre cents ans, est assez bien conservé mais il a visiblement été déchiré. On y voit le dessin incomplet d'une carte, ce qui doit être une île dont le nom commençait par « Mac ». Stupéfaits, Lucien et Philippe se regardent en imaginant sans doute la reconstitution du parchemin et une course au trésor.

Se souvenant tout à coup de Ruben qui attend à l'autre bout du fil, Lucien empoigne le téléphone :

– J'arrive... avec mon ami Philippe. On se retrouve à l'aéroport de Manille.

Et, se tournant vers Philippe :

– Grouille toi, on file aux Philippines.

– Qu'est ce qu'on va encore faire là-bas ? demande Philippe habitué aux brusques montées d'adrénaline de son compagnon.

– Pas de questions, je t'expliquerai dans l'avion.

Lucien Cerise est très inquiet pour Alice. Sachant qu'il arrivera à Manille en tout début de saison chaude, avant la saison des pluies, il n'emporte que le strict nécessaire et plie dans son portefeuille le précieux fragment de parchemin. Quant à Philippe, il boucle sa valise en bougonnant :

– J'ai toujours l'impression d'oublier quelque chose...

Arrivés à Roissy Charles De Gaulle, les deux compères enregistrent leurs bagages – par chance, il y avait encore de la place sur le vol de 15 heures 30 à destination de Manille (Manille, capitale de l'archipel des Philippines, qui compte plus de sept mille îles) – et prennent place dans un grand avion bleu et blanc. Comme à son habitude, Philippe préfère le siège près du hublot afin de contempler notre magnifique et étonnante planète.

A peine l'avion a-t-il décollé, que Lucien déboucle sa ceinture.

– Penses-tu qu’Alice... ? demande Philippe.

Lui coupant la parole, comme de coutume, Lucien réplique :

– Je ne sais pas ce qui se trame mais je le découvrirai... Ou je ne m’appelle plus Cerise !

Peu après, Philippe s’endort et fait un cauchemar. Il rêve d’objets et de bijoux en or, imagine la pauvre Alice détenue par d’affreux et méchants tortionnaires. Dans son délire, il voit aussi un zombie qui a l’apparence d’un moine et leur tend un papier qui est emporté par un vent tourbillonnant. Lucien, lui, pense à cette intrigante histoire de parchemin, à sa tendre Alice et au sort qu’il réservera bientôt aux salauds qui la détiennent contre sa volonté. Il finit quand même par s’endormir et c’est la voix d’une charmante hôtesse de l’air qui les réveille :

– Vous êtes priés d’attacher votre ceinture pour l’atterrissage.

Comme convenu, Ruben accueille Lucien et Philippe dans l’immense aéroport de Manille. A la réception des voyageurs, Lucien reconnaît immédiatement son ex assistant parmi la foule. Celui-ci, désespéré et en larmes, les invite à se rendre dans un restaurant du centre ville et ils s’engouffrent tous trois dans un des jeepneys stationnant devant l’aéroport. Une chaleur moite les enveloppe d’un seul coup : la saison chaude est elle aussi au rendez vous.

Le chauffeur les dépose quasiment devant la porte du restaurant Tao Yuan. La rue est grouillante de monde. A l’intérieur, malgré les clients à la mine patibulaire, ils s’installent à une petite table isolée et commandent du thon à la philippine. Puis Ruben raconte de nouveau le kidnapping de sa chère Alice. Lucien tente de le reconforter et l’aide à rassembler ses souvenirs :

– Alice était très intriguée par son bout de parchemin. Point de vue caractère, elle te ressemble Lucien...Tu la connais, c’est de famille, il a fallu qu’elle mène une enquête et fasse des recherches approfondies. Et apparemment quelqu’un de mal intentionné a suivi ça de près également...

– Qu’avait-t-elle découvert avant son enlèvement ? demande Philippe, de plus en plus intéressé par cette aventure.

– Pour vous répondre, il faut que je raconte à Lucien ce qu’Alice a découvert sur votre famille. Elle a passé des nuits sur Internet et dans les bibliothèques de Manille et de Quezon city. Elle a aussi questionné pas mal de monde, ici au restaurant par exemple.

– Tiens, tiens ! pense Lucien en jetant un coup d’œil rapide autour de lui et en invitant Ruben à continuer.

– Tout a commencé au XVI^{ème} siècle, explique celui-ci. Frère Cerise était un ancien moine au corps trapu. Son visage aux grosses joues et aux yeux rieurs faisait de lui un homme sympathique et rigolo. Il était un peu à l’étroit dans ses vêtements parce que son ventre était rebondi. Il faut dire que Frère Cerise aimait manger et boire. Comme il adorait voyager, un jour, il s’embarqua sur le bateau de Magellan, la Victoria, pour faire le tour du monde. Hélas, Magellan trouva la mort aux Philippines, en 1521, lors d’une bataille avec les indigènes de l’île de Mactan. Une partie de l’équipage, dont Frère Cerise, fut capturé et mené jusqu’au roi Lapu Lapu. Grâce à Frère Cerise qui parlait plusieurs langues et qui avait le don de raconter des histoires, le roi décida de les laisser en liberté surveillée sur l’île. Un soir, Frère Cerise se lança dans une histoire de pirates et de trésors qui plût tant à Lapu Lapu que ce dernier confia à l’ancien moine que lui aussi possédait un fabuleux trésor. Il ajouta qu’il gardait un précieux parchemin sous un tapis de la case royale. La nuit venue, Frère Cerise, rusé comme un renard, pénétra silencieusement dans la case en prenant garde de ne pas réveiller Lapu Lapu qui dormait profondément en ronflant. Après avoir soulevé délicatement plusieurs tapis, il trouva le précieux parchemin. Le temps de rassembler l’équipage, Frères Cerise et tous les hommes s’enfuirent et reprirent la mer. Pendant la traversée, une énorme tempête se leva et le navire fut tellement secoué que Frère Cerise crut sa dernière heure arrivée. Il décida alors de se réfugier dans la cale et but trois bouteilles de rhum pour se donner du courage. Puis il déchira le parchemin de Lapu Lapu en trois morceaux qu’il glissa dans chacune des bouteilles. Il remonta ensuite sur le pont – la tempête continuait de faire rage – et lança les trois bouteilles par dessus bord. C’est à ce moment qu’une énorme vague fit chavirer le bateau.

Lucien, captivé par le récit de Ruben, reste un moment muet comme une carpe. Il vient de découvrir une partie surprenante de ses origines familiales. Reprenant ses esprits, il déclare :

– Avant tout, il faut absolument retrouver Alice... et quelque chose me dit que l’enlèvement a un rapport avec les morceaux de parchemin : jamais deux sans trois.

– Je compte sur vous mes amis, mais autant chercher une aiguille dans une botte de foin. Il y a onze millions d’habitants rien qu’ici, à Manille. répondit Ruben.

Retrouvant ses réflexes d'enquêteur et de journaliste, Lucien, demande :

– Ruben, sais-tu à qui appartient le Tao Yuan ?

– Tu vois le type en costume blanc, près du comptoir, qui discute avec trois hommes... C'est lui, le patron. Il s'appelle Bo, Mister Bo. Il possède plusieurs autres restaurants, une société de pêche et une entreprise de conserverie pour le thon. Il a beaucoup d'argent et une sale réputation.

Se tournant vers le comptoir, Lucien découvre un gros bonhomme à l'air méchant, un mètre soixante-quinze environ, crâne rasé sous son chapeau blanc et vêtu d'un costume de la même couleur. Il a un énorme visage avec des yeux ronds de couleur marron, d'épais sourcils foncés, un nez crochu, des dents en or et une fine moustache. Il porte de nombreuses bagues aux doigts et des bijoux autour du cou. Ses bras laissent apparaître d'innombrables tatouages représentant des formes dessinées ou des écritures. Lucien Cerise hoche la tête et demande à son ami :

– As-tu le morceau de parchemin sur toi ?

– Non, il est caché dans notre appartement. Je vous y emmène si vous avez fini de manger.

– Ce Mister Bo ne me dit rien qui vaille, glisse discrètement Lucien à l'oreille de Philippe. As-tu remarqué comme il ne nous a pas quittés des yeux ? Peut-être a-t-il même écouté notre conversation.

Lucien a raison, Mister Bo n'a pas perdu une miette des informations livrées par Ruben à ses amis Lucien et Philippe. Il les a observés et écoutés grâce à un micro placé sous la table. S'adressant aux trois hommes à ses côtés, il leur ordonne :

– Vous me suivrez ces trois là et ramenez les deux morceaux de parchemin... par tous les moyens. Sinon, vous savez ce qui vous attend. Au boulot ! Pendant ce temps là, je m'occupe de la fille.

Après avoir réglé l'addition, Lucien, Philippe et Ruben se lèvent et sortent du restaurant, rejoignant la foule bruyante des rues de Manille. Puis ils marchent jusqu'à l'appartement de Ruben en continuant de bavarder. L'appartement des deux amoureux, pour l'instant séparés, est bien situé, avec une entrée donnant sur la rue et un magnifique parc derrière. L'intérieur est coquet et décoré avec goût. Les murs sont peints de couleurs vives et chaleureuses. Dans la bibliothèque, débordante de livres, Lucien a la surprise de découvrir un cadre avec une photographie

d'Alice et lui, prise en Amazonie. Notre grand gaillard en est tout ému et manque de verser une petite larme. Se reprenant, il dit :

– Passons aux choses sérieuses ! Ruben, montre nous vite ce bout de parchemin.

– Tu brûlais, Lucien, regarde derrière la photo et tu le trouveras.

Lucien se rengorge : son flair légendaire a encore agi... involontairement, mais quand même. S'installant à la table basse du salon, il réunit son morceau de parchemin et celui d'Alice.

– Ça colle, dit-il, regardez, on voit bien une île se dessiner, elle s'appelle Mact... quelque chose. Il y a le début d'un chemin tracé qui s'arrête... Jamais deux sans trois, je vous dis ! Jamais deux sans trois, mes amis !

– Mais qui possède le troisième morceau ? interrogent en chœur Philippe et Ruben, comme s'ils avaient eu une transmission de pensée.

– J'ai ma petite idée... Réfléchissez ! Trouvons Alice et nous trouverons le morceau manquant... et celui qui est derrière cette affaire. En attendant, en route, et vite, il y va de la vie d'Alice !

– Allons-y, dit Philippe.

– Non ! Pas par la porte de devant, l'arrête Lucien, vous n'avez pas remarqué les trois balourds ? Ils ne nous ont pas quittés depuis notre sortie du restaurant jusqu'ici. Sortons par cette petite fenêtre qui donne sur le parc. A nous deux Mister Bo !

Laissant les trois hommes de Mister Bo poireauter devant l'entrée, nos amis filent par derrière. Le sens de l'observation de Lucien Cerise les a encore une fois sauvés.

Ils retournent au Tao Yuan, dans le repère de l'horrible Mister Bo : Lucien a la conviction que la solution de l'énigme se trouve là. Pour ne pas se faire voir, ils passent par une ruelle peu fréquentée qui longe le restaurant et pénètrent silencieusement par la porte de côté – que Lucien ouvre sans peine grâce à un passe fabriqué maison à l'aide d'une carte de crédit périmée et du couteau suisse dont il ne se sépare jamais.

– Sacré Lucien ! pense Philippe toujours étonné par les ressources de son diable d'ami.

Dans la pénombre du restaurant fermé, ils entendent des bruits provenant de la cave. Ils descendent prudemment jusqu'en bas et reconnaissent la voix de Mister Bo.

– Encore un peu de patience, ma belle. Mes sbires ne vont pas tarder. Ils rapporteront les deux morceaux de parchemin manquants et :

à moi le trésor ! Ah ! Ah ! Ah ! Quant à toi, tu subiras le même sort que ton fiancé, ce satané Lucien Cerise et son ami. Ils doivent être morts à l'heure où je te parle... Ah ! Ah ! Ah !

– Pas si morts que ça, crie Lucien en enfonçant la porte. Et tu vas voir de quel bois je me chauffe quand on touche à ma famille !

Profitant de l'effet de surprise, Lucien immobilise le bandit grâce à une prise de catch puis, rapide comme un éclair, lui décoche un coup de poing dont il a le secret et qui projette Mister Bo à l'autre bout de la pièce. KO !

– Il en a pour un moment, dit Lucien en délivrant sa cousine qui était ligotée sur une chaise.

Alice tombe dans les bras de Lucien, de Philippe et enfin de son cher amoureux Ruben. C'est une jeune femme blonde aux yeux verts. Son visage très expressif a une forme légèrement ovale et au centre un petit nez bien proportionné. Sa longue chevelure blonde lui descend jusqu'aux épaules. Mince et mesurant environ un mètre soixante-dix, elle porte avec élégance une jolie robe rouge à paillettes, une veste en jean et des chaussures noires à talon. Elle est vraiment magnifique avec son joli sourire.

– Vite, le temps presse, rappelle Lucien, Alice est saine et sauve, c'est le principal. Il faut partir d'ici avant que la bande des trois affreux rapplique !

– Attend Lucien, s'exclame Alice, Mister Bo voulait récupérer ma partie de parchemin parce qu'il en possède lui-même une autre. En fait, j'ai découvert que les ouvriers de sa conserverie ont récupéré, l'été dernier, une très ancienne bouteille de rhum dans le ventre d'un énorme thon. Voulant goûter du rhum si âgé et si rare, Mister Bo a découvert que la bouteille contenait un morceau de parchemin. Depuis, il n'a qu'une obsession : réunir les autres parties du parchemin pour devenir encore plus riche. Je sais où il cache son morceau de parchemin.

Pendant sa captivité, Alice avait remarqué que les hommes de Mister Bo ont un très vilain défaut : l'alcool. Ils aiment trop boire. Après avoir vidé quelques bouteilles, ils racontent des choses intéressantes sur Mister Bo... Elle a ainsi appris que leur patron cachait son précieux morceau de parchemin dans le coffre de son bureau derrière un tableau. Un soir, où les hommes de main avaient bu plus que d'habitude, Alice les a entendu prononcer le nombre 203. Elle a compris que c'était sans doute le code secret d'ouverture du coffre.

A cette nouvelle, Alice, Lucien, Philippe et Ruben se précipitent à l'étage dans le bureau vide de l'affreux Bo. Décrochant le faux Picasso du mur, Lucien dit Alice :

– A toi l'honneur, cousine.

Alice règle la combinaison du coffre sur le 2, le 0 puis le 3. La porte s'ouvre, elle prend le morceau de parchemin et le tend à son cousin.

Lucien ajuste cette partie manquante aux deux morceaux en sa possession et s'écrie :

– Deux cent trois... Jamais deux sans trois ! Mes amis, voici la carte reconstituée. Filons !

Profitant d'une météo clémente, les quatre amis s'embarquent aussitôt pour l'île Mactan, qui était représentée sur le parchemin. Le ferry les dépose sur une plage, mais pas de temps pour la bronzette : Lucien déplie immédiatement la carte au trésor.

– Il faut suivre le chemin indiqué par la carte, dit-il avec assurance, le point de départ est le dessin d'une tête de mort. C'est à une petite heure de marche d'ici. En route !

– Qui dit tête de mort dit pirates, ajoute Philippe. A mon avis, c'est un trésor qu'ils ont caché à l'époque, et qu'ils n'ont pas récupéré.

– Tu dois avoir raison, commente Alice.

– C'est parti pour l'aventure. On ne s'ennuie pas avec vous, les Cerise, plaisante Ruben.

Après une longue marche sous un soleil de plomb, ils arrivent à la position marquée sur la carte et découvrent une jolie plage déserte, bien cachée au fond d'une crique. L'étendue de sable est bordée par une multitude de palmiers qui, au fur et à mesure que l'on s'enfonce à l'intérieur des terres, laissent place à une épaisse forêt. Ils commencent à chercher...

– Regardez, s'écrie Ruben, voilà la tête de mort. Elle est gravée sur cet énorme rocher sous les ronces !

Ils arrachent les ronces et les branchages en prenant garde de ne pas se blesser dégageant ainsi l'énigmatique roc.

– C'est pas tout, dit calmement Lucien, jetez un coup d'œil sur la partie en dessous de la tête de mort, une flèche avec deux lettres: N et E.

– NORD-EST, c'est vers le Nord-est qu'il faut se diriger, dit Philippe avec enthousiasme.

– Ouais, exact, répondit Lucien, ça confirme le trajet dessiné sur cette fichue carte et ça nous mène droit vers cette forêt, ajoute-t-il en pointant l'épaisse végétation, sombre et mystérieuse.

– Un endroit idéal pour planquer son butin, fait remarquer Philippe.

– Tiens, dit Alice en frottant le rocher, regardez encore une inscription sous les lettres : « 15 P ».

– Pareil à la carte, mes amis, commente Lucien : quinze pas Nord Est. Cette fois ci, c'est sûr, on tient le bon bout !

Alice compte quinze pas. Ils entrent dans l'obscurité de la forêt et marchent jusqu'à un grand arbre. Philippe se prend le pied dans une grosse racine et se cogne la tête sur un tronc à la circonférence impressionnante. En se relevant, il s'écrie :

– Nom de Frère Cerise ! Regardez la croix gravée sur le bas du tronc...

– La position du trésor est marquée par une croix sur le parchemin ! Il faut creuser entre les racines ! Au boulot ! dit Lucien en sortant une petite pelle de son sac fourre tout.

A un mètre sous terre, ils découvrent un tapis de bouteilles de rhum vides puis, en dessous, un coffre. Lucien, Philippe, Ruben et Alice sont obligés de s'y mettre à quatre pour le remonter tant il est lourd. Mais n'ont aucun effort à fournir pour l'ouvrir, car la serrure est rouillée. A l'intérieur, des pièces d'or brillent, malgré la légère obscurité qui règne dans la forêt touffue.

– Y'en a pour une fortune ! s'écrie Philippe.

– Ouai ! confirme Lucien avec calme et lucidité, mais il est grand temps de regagner la France tous ensemble, on ne sait jamais avec Mister Bo...

Dans l'avion, les quatre compères décident de partager le contenu du trésor en quatre parties égales. Une fois sur le sol français, Lucien et Philippe font don de leurs pièces d'or à une célèbre association verte et pacifique qui lutte pour la défense de notre planète. Quant à Alice et Ruben, ils font de même en faveur d'une organisation qui protège les droits des enfants dans le monde mais gardent une partie pour financer un superbe mariage : le leur ! Ils en confient l'organisation à une société spécialisée dans la mise en place d'événements. Le mariage eut lieu le 1^{er} mai 2010, à Paris, dans un joli parc avec piscine. Alice et Ruben sont superbes. La fête est magnifique, avec un grandiose feu d'artifice. Les élèves de la classe CM2 de Monsieur Nowak et Mme Dumont – des amis

de Philippe – sont invités. Ils offrent chacun un brin de muguet aux mariés. L'émotion est à son comble quand, tout à coup, histoire de pimenter la fête, Lucien pousse Ruben et Philippe dans la piscine. Ça fait un grand plouf et déchaîne les éclats de rire de l'assistance. Mais Lucien n'a pas tout prévu et Alice le pousse à son tour en s'écriant :

– Jamais deux sans trois !

Bref, un mariage inoubliable.

Mais vous vous demandez sans doute ce qui est advenu de Mister Bo...

Près d'une heure après sa violente altercation avec Lucien (souvenez-vous comment notre héros l'avait mis KO), ce grand costaud aux allures de mafieux se réveilla meurtri avec un impressionnant œil au beurre noir. Il finit cependant par revenir à son restaurant. A l'arrivée, il fut bien étonné d'apercevoir ses hommes de main, qui l'aidèrent même à sortir de sa magnifique limousine. Lui, qui à deux reprises leur avait promis la richesse et une part importante du trésor, redoutait la colère de ses sbires. Mais ce ne fut absolument pas le cas. Bien au contraire, à sa grande surprise, ils l'invitèrent à discuter d'une nouvelle affaire bien juteuse autour d'un bon verre de rhum...

La soirée fut bien arrosée et se poursuivit jusque tard dans la nuit. Tous semblaient avoir oublié cette fameuse course au trésor et riaient même de la façon dont le boss avait été étalé pour le compte par ce soi disant gringalet de Cerise. Tout semblait aller pour le mieux quand, après quelques bouteilles de rhum supplémentaires, Mister Bo eut soudain l'impression qu'une chaleur étouffante montait en lui et s'écroula.

La dernière bouteille, empoisonnée par un de ses complices, lui avait été fatale. En quittant rapidement le Tao Yuan, l'un d'entre eux se pencha sur son corps et lui murmura à l'oreille :

– Tu nous auras eu deux fois avec tes histoires de trésor, patron... mais pas trois !

FIN

Nouvelle de la classe de CM2 de l'école Basuyaux (Aniche) / Enseignants : Mme Amélie DUMONT et Mr Hervé NOWAK

Meurtre aux Philippines

Alors, mon cher Lucien, vous en êtes où de l'écriture de votre livre de recettes des Philippines ? interrogea le professeur Romy.

– Grâce à Ruben, mon interprète, j'ai découvert il y a trois jours, à Manille, un excellent restaurant où nous avons pu déguster, Kiri et moi, un Kalawin... dont j'ai l'intention de proposer la recette à mes lecteurs, dans le prochain numéro de « Cuisine d'ici et d'ailleurs ». La marinade de vinaigre, d'épices et de poisson cru était un véritable délice !

Tout en exposant ses projets littéraires, le journaliste prit la main de sa fiancée, la belle Kiri, qu'il embrassa. La jeune fille, gênée par la présence de son célèbre scientifique de père, se mit à rougir comme si elle venait d'avaler un plat d'adobo trop épicé. Pour son plus grand soulagement, un serveur moustachu, portant des lunettes rondes et vêtu d'une chemise trop serrée et trop courte, apporta les consommations commandées par nos quatre amis.

– Il a un air bizarre ce serveur ! remarqua le professeur Romy. Et quelle drôle de tenue ! Pourtant, il me semble l'avoir déjà vu quelque part... Oh ! Je dois me faire des idées. Depuis que j'ai reçu des menaces de mort, je m'imagine des tas de choses !

– *Sa iyong !* s'exclama Ruben, en levant son verre.

– A votre santé ! répondit Lucien.

Lucien, le professeur Romy, Kiri et Ruben trinquèrent et goûtèrent leur cocktail philippin, le tuba.

– Au fait, Professeur, demanda Lucien, comment se déroulent vos recherches sur les pesticides retrouvés dans les cales du Corazon del Jesus ?

– Hum... Mes découvertes risquent de déranger certaines personnes. Je ne peux rien dévoiler pour l'instant mais... Mais... Oh... que m'arrive-t-il ? J'ai la tête qui tourne... Je... J'ai du mal à respirer...

Brusquement, le professeur Romy s'effondra.

– Papa ! Papa ! Parle-moi... Je t'en supplie... Lucien, vite ! Appelle des secours ! Papa ! Tiens bon, ne m'abandonne pas ! hurla Kiri, complètement bouleversée.

Une ambulance ne tarda pas à arriver, toutes sirènes hurlantes, mais il n'y avait plus rien à faire.

– Kiri, ton père était un homme formidable. Pense à tout ce qu'il a fait en faveur de la nature et des droits de l'homme. Tu peux être fière de lui...

Lucien ne savait plus quoi dire pour tenter de consoler sa chère et tendre fiancée, accablée par la mort de son père. Il l'accompagna jusqu'aux toilettes et, pendant que la jeune fille pour se rafraîchissait le visage, il remarqua un tas de vêtements abandonnés sur le carrelage.

– Regarde ça... Mais, oui ! Ce sont les habits du serveur qui nous a apporté nos boissons... Son horrible chemise ! Et ses lunettes... Et même sa – fausse – grosse moustache ! C'était donc un faux serveur !

– Tu sens ce courant d'air, Lucien ? demanda Kiri. La fenêtre est ouverte : il a dû fuir par là !

Fouillant dans les affaires abandonnées par le faux barman, Lucien trouva un flacon contenant un produit toxique, d'après l'étiquette. Il renifla le liquide incolore avec beaucoup de précaution et identifia sans peine l'odeur : c'était un puissant pesticide, utilisé pour la culture de la canne à sucre aux Philippines. Il se tourna vers Kiri et lui fit part de ses découvertes.

– Cela change tout, ajouta-t-il. Ton père a été empoisonné... Peut-être ces indices nous permettront-ils de retrouver son meurtrier. En tout cas, tu peux compter sur moi pour l'envoyer derrière les barreaux !

Ruben et nos deux tourtereaux, questionnèrent longuement le patron du bar, un certain Weng Weng, pour connaître l'identité du mystérieux serveur. Ils consultèrent les fiches de tous les employés et découvrirent la photo et le CV du meurtrier présumé du professeur Romy.

– Billy Boule ! Billy Boule... ne cessait de répéter Lucien. Kiri, est-ce que ce nom te dit quelque chose ?

– Donne-moi cette fiche que je regarde.

Lucien tendit la carte et lorsque sa bien-aimée la saisit, son pouce dissimula une partie du nom inscrit. Elle lut :

– Billy Bo.

– Billy Bo ! Mais c'est bien sûr ! Billy Bo, c'est Willy Bo ! Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? s'exclama notre enquêteur. Je reconnais bien là les méthodes de la famille Bo ! Sûr que c'est un coup de ces crapules ! Kiri, je te promets que toute la vérité sera faite sur la mort de ton père, même si je dois affronter cette famille de bandits.

– Non, non et non ! Je refuse catégoriquement ta proposition ! cria Lucien hors de lui.

Deux jours s'étaient écoulés, depuis l'assassinat du professeur Romy et Lucien avait décidé de se risquer dans le repaire de la famille Bo, une boîte de nuit plutôt louche, appelée le Coco Manga et située à Quezon City. Mais comment faire pour entrer sans se faire aussitôt repérer ? C'est alors que Kiri avait émis l'idée de servir d'appât... Idée qui avait fait bondir Lucien :

– Jamais je ne laisserai un Bo t'approcher et encore moins te draguer.

– Mais Lucien, insista Kiri, tu seras présent dans la discothèque avec Ruben. Il vous suffira de nous suivre quand nous sortirons et vous pourrez le coincer. Ou alors, dis-moi Lucien, serais-tu un peu jaloux ?

– Moi ? Jaloux ? Pouf... Tu rigoles ! Je n'ai rien à craindre, je suis bien plus beau qu'un Bo ! bafouilla Lucien en rougissant.

Kiri finit par convaincre le tendre Lucien qui, le soir même, la déposa – minijupe et talons aiguilles – à l'entrée du Coco Manga. C'était un samedi et, comme tous les samedis, la magnifique décapotable rouge de Willy Bo était garée sur le parking de la discothèque. Nos amis avaient convenu que Lucien et Ruben attendraient une demi-heure avant d'entrer à leur tour. Mais, en dépit de ses affirmations, notre journaliste était fou de jalousie et, au bout d'une quinzaine de minutes, n'y tenant plus, il entra dans la boîte. Kiri se trouvait au bar et Willy Bo, qui l'avait aussitôt remarquée, lui avait déjà offert un verre.

– Tu vois, souffla Ruben, tout se passe comme prévu.

– Bien sûr Ruben ! Ma fiancée se fait draguer devant mes yeux par un des plus dangereux bandits des Philippines et je ne peux rien faire ! répondit Lucien passablement énervé, surtout qu'il ne lui restait plus un seul ongle à ronger.

Après une heure d'attente, qui parut une éternité à notre amoureux, Kiri laissa volontairement tomber son sac à main, signal convenu qu'elle allait quitter les lieux avec son prétendant.

– Suivons-les Ruben, cette situation a assez duré, l'heure est venue de lui faire cracher le morceau ! lança Lucien qui tenait autant à connaître la vérité sur la mort du Professeur Romy qu'à passer ses nerfs sur Willy Bo.

Kiri emmena Willy Bo sur le parking, à l'écart des regards et nos deux justiciers en profitèrent pour le coincer discrètement. Le guet-apens avait fonctionné, le suspect était tombé dans le panneau !

– Lâchez-moi ! Qu'est-ce que vous me voulez ? Et vous êtes qui premièrement ? demanda Willy, qui, pour une fois, se retrouvait à la place des victimes qu'il kidnappait.

Ruben traduisit les propos de Lucien.

– Pas le temps de faire les présentations ! Mets cette chemise et tais-toi ! ordonna Lucien qui prenait beaucoup de plaisir à terroriser son suspect.

– Mais vous êtes complètement dingues.

– Discute pas et grouille-toi !

Sans comprendre les motivations de ses ravisseurs, Willy Bo obéit. Mais à peine avait-il enfilé le vêtement retrouvé dans les toilettes du « Angel Bar » que Lucien et Ruben constatèrent que la chemise était beaucoup trop large et trop longue pour lui. Cette crapule de Bo n'était donc pas le meurtrier du Professeur Romy !

– Désolé mon gars, fit mine de s'excuser Lucien, tu n'es pas le mannequin que l'on recherche ... Mais celle-ci, tu l'as bien méritée ! – Bing ! – Et celle-là, c'est, de la part de Kiri ! – Bang !

L'uppercut suivit d'un crochet au menton envoyèrent Willy Bo au tapis et soulagèrent la colère de Lucien.

– Ça fait du bien, soupira-t-il une fois son calme retrouvé. Malheureusement, nous n'avons plus aucune piste à exploiter, reconnut-il. Plus aucun indice ! Mais j'ai promis à Kiri de retrouver l'assassin de son père et, même si je dois parcourir tout l'archipel des Philippines, je tiendrai parole et je mettrai la main sur ce voyou ! déclara Lucien plus motivé que jamais.

– Garde espoir, Lucien, Tu es un homme sage et malin... Tu réussiras, j'en suis sûr ! En attendant, allons manger un morceau au Tao Yuan, je t'invite.

– Des lumpias et un halo-halo me feront du bien, d'accord, je te suis.

Sur le chemin du restaurant, une affiche attira l'attention de nos deux amis. Il s'agissait d'un avis de recherche concernant un certain Jack Defresnes, évadé de la prison de Douai et débarqué récemment à Manille.

– Tu ne trouves pas qu'il ressemble étrangement au serveur du bar qui nous a apporté les cocktails le jour de la mort du professeur Romy ?

– Tu as raison, Lucien. Donne-moi un stylo.

Ruben traça une paire de lunettes rondes et des moustaches sur la photo de mauvaise qualité et quelque peu arrachée.

– Mais oui Ruben, c'est le serveur du « Angel Bar » ! C'est bien lui ! Il n'y a pas une minute à perdre, allons prévenir Kiri et nous devons retrouver ce Jack Defresnes le vite possible ! Le Tao Yuan attendra.

Lucien, Ruben et Kiri se rendirent au laboratoire du professeur Romy afin de mettre au point un plan pour piéger Jack. Ils prirent connaissance des recherches menées par le scientifique assassiné et décidèrent d'organiser une fausse conférence pour faire croire à Jack que le professeur était toujours vivant. Ruben, maquillé et déguisé, prendrait l'apparence du savant pour attirer le meurtrier.

Ainsi fût fait et, quelques jours plus tard...

– Bonsoir Mesdames et Messieurs, commença un Ruben méconnaissable, c'est avec un grand plaisir que je vous accueille ce soir. Je vais vous exposer mes dernières découvertes concernant les pesticides biologiques que j'ai mis au point. Mon assistante va vous distribuer des documents afin que vous puissiez suivre la conférence...

En passant dans les rangs, Kiri remarqua un individu très agité, qui n'osait pas lever la tête. Elle alla prévenir Lucien qui se trouvait à l'entrée et surveillait les déplacements du public.

– Lucien, en faisant le tour de la salle, j'ai remarqué un gugus zarbi... Au deuxième rang, siège numéro six. Il porte un chapeau, des lunettes de soleil et il a un badge de journaliste. Il semble très mal à l'aise...Je me demande si ce n'est pas le fameux Jack ?

– Je vais garder un œil sur ce type. De ton côté, arrange-toi pour t'asseoir près de lui et surveille le moindre de ses gestes.

Kiri s'installa juste derrière le suspect. Elle avait hâte d'en finir car elle voulait venger la mort de son père qui lui manquait tant et c'était très douloureux pour elle de regarder Ruben : il lui semblait revoir son cher papa.

La conférence terminée, les gradins se vidèrent et l'individu repéré par Kiri s'approcha de Ruben pour l'interviewer. Il se présenta comme journaliste et commença à poser quelques questions au faux professeur Romy. Il sortit de sa veste un carnet pour prendre des notes. Puis un stylo dont il retira le capuchon, découvrant tout à coup une lame qu'il pointa sous le menton du pauvre Ruben.

– Cette fois, je ne vais pas te louper ! Ton compte est bon, tu vas payer...

Mais Lucien, qui était caché derrière le décor, bondit comme un félin et poussa vivement Jack, qui se retrouva plaqué au sol. Son arme tomba, Ruben la récupéra et Lucien maîtrisa le malfaiteur. Kiri, qui avait observé la scène, arriva en courant et s'adressa à Jack :

– Pourquoi avez-vous tué mon père ?

– Il m'a volé une partie de ma vie : dix ans, dix longues années passées en prison à cause de lui. Il a témoigné contre moi lors du procès du naufrage du Corazon del Jesus. J'ai été jugé seul responsable de cet accident qui a pollué les côtes des Philippines. Pourtant, le jour de la collision, j'étais complètement ivre et je ne savais pas ce que je faisais.

– Vous avez tué un innocent ! Mon père voulait seulement protéger les océans et défendre ces pauvres gens que vous avez rendus malades ! Vous allez retourner en prison et pour longtemps je l'espère !

La police arriva et menotta Jack qui fut embarqué au commissariat de Manille. Lucien enlaça sa bien-aimée : cette enquête était enfin bouclée ! Notre héros avait tenu sa parole : l'assassin du professeur Romy avait été arrêté.

– Je suis fière de toi Lucien ! Et le bébé que nous allons avoir le sera aussi, annonça Kiri.

– Toutes ces émotions m'ont ouvert l'appétit, intervint Ruben, allons fêter ça au Tao Yuan, n'est-ce pas Lucien ? Lucien... Lucien !

Mais cette fois, le choc avait été trop fort. Pour la première fois, notre super héros s'était évanoui à l'annonce faite par sa fiancée.

Incroyable, non !

FIN

Nouvelle de la classe de CM1/CM2 de l'école Jules Guesde (Auby) / Enseignante : Mme Annie TAILLAR

Un trésor de famille

Lucien Cerise était en train de fouiller dans son grenier à la recherche du livre de cuisine de son grand-père, qui contenait toutes les recettes de son enfance, quand soudain il trouva, enfouie au fond d'une vieille malle, une gourmette en or. Sur ce magnifique bijou, incrusté de pierres précieuses, on pouvait lire l'inscription suivante : « Cebu 1521 » et au dos « Frère Cerise ». Frère Cerise ? Qui pouvait donc bien être ce moine qui portait le même nom que lui ? Il n'en avait jamais entendu parler. Et puis ces chiffres : 1521... Cela correspondait peut-être à une date ? Que s'était-il passé de si important en 1521 ? Et Cebu ? Était-ce le nom d'un héros ? S'agissait-il d'un lieu ?

Lucien n'avait pas beaucoup suivi les cours d'histoire et de géographie au collège, cela l'ennuyait terriblement à l'époque. Mais aujourd'hui, il le regrettait. Heureusement, le progrès vint au secours de son ignorance et Internet lui rappela tout ce qu'il avait oublié : les grands navigateurs et leurs grandes découvertes, Magellan débarquant sur l'île de Cebu en 1521... Lucien rassembla les morceaux du puzzle dans sa tête, tout cela devenait clair : ce moine ne pouvait être qu'un de ses ancêtres et il avait vécu au côté de Magellan.

Tout excité par cette découverte, Lucien ne tenait plus en place. Il fallait qu'il en sache plus. Et pour cela, il avait besoin d'aide. Malgré l'heure tardive, il n'hésita donc pas à appeler son ami Philippe, qui arriva une demi-heure plus tard en maugréant. Il se demandait vraiment ce que ce fameux Lucien Cerise avait encore en tête. Avec lui, il fallait s'attendre

à tout ! Quelle était donc cette nouvelle qui ne pouvait pas attendre le lendemain ?

Lucien lui raconta tout autour d'un verre de bière. Philippe l'écouta attentivement, puis lui dit :

– C'est bien joli tout cela, mais pourquoi m'as-tu appelé ?

– Tu dois m'aider à chercher d'autres indices, je suis sûr qu'il y a dans mon grenier des éléments qui m'apporteront des renseignements sur mon ancêtre.

– D'accord, répondit Philippe.

Ils commencèrent les recherches. Pendant des heures, ils retournèrent de fond en comble le grenier. Enfin, au petit matin, Philippe découvrit à l'intérieur d'un vieil album photo un morceau de lettre. Sur ce bout de parchemin, on pouvait lire les mots suivants :

**Allez sur l'île de Po
Aux Philippi
Vous y trouverez
Le trésor
Caché dans**

Lucien jubilait. Pour lui, cela ne faisait aucun doute, ce parchemin indiquait l'existence d'un trésor caché aux Philippines. Il envoya Philippe faire ses valises en lui disant :

– Rendez-vous demain dès l'aube à l'aéroport ! Nous partons aux Philippines !

Comme d'habitude, Lucien Cerise n'en faisait qu'à sa tête. Philippe n'était pas très enthousiaste à l'idée d'entreprendre un aussi long voyage, mais il savait qu'il n'arriverait pas à raisonner son ami, alors il alla préparer ses bagages.

L'avion était plongé dans le noir, tout le monde retenait son souffle, un profond silence s'était installé. C'est alors que, comme un éclair, la lumière réapparut. La première chose que vit Lucien fut cet enfant qui se tenait debout devant lui et ne cessait de répéter cette phrase : « C'est le vol 360 ». Puis l'enfant se tut, l'avion piqua du nez et s'écrasa.

Lucien Cerise cria. Il ouvrit les yeux. Il était chez lui, par terre, en sueur, le dos endolori. Quel cauchemar ! Il n'avait jamais aimé l'avion et ce rêve, la veille de son départ, ne lui disait rien de bon... D'autant que, depuis quelque temps, il était sujet à ce genre de rêve prémonitoire.

Le lendemain, malgré son angoisse, Lucien rejoignit Philippe à l'aéroport. Quand il lui raconta son horrible cauchemar, son ami se moqua de lui :

– Quel aventurier tu fais ! Toi le grand journaliste de Papilles Rebelles, le chercheur de trésors, tu as peur de l'avion !

Un peu vexé, Lucien s'installa sur son siège, boucla sa ceinture et se tut.

Il n'y eut pas d'incident au décollage, mais Lucien était encore un peu stressé. Alors pour détendre l'atmosphère, Philippe lui montra la Une d'un journal philippin – « Arrivée à Manille du grand journaliste de Papilles Rebelles » :

– Tu sembles très attendu... Tu es vraiment une célébrité !

Lucien n'était pas peu fier.

Finalement, le vol se déroula normalement et, quelques heures plus tard, Manille était en vue. Lucien sentit l'avion perdre de l'altitude et descendre en piqué pour, finalement, atterrir tout en douceur. Ça y est ! Ils étaient arrivés aux Philippines.

Ils descendirent de l'avion. Lucien était soulagé. Il sourit aux photographes qui l'attendaient. Les flashes crépitèrent. Au milieu de cette effervescence, il aperçut un enfant qui descendait d'une minuscule voiture, conduite par un homme très gros qui lui remit une lettre et désigna Lucien Cerise du doigt. L'enfant s'approcha alors du journaliste, lui remit le pli sans un mot, puis s'enfuit à toutes jambes et remonta dans la voiture de l'homme bedonnant, qui démarra aussitôt. Impatient, Lucien déchira l'enveloppe. A l'intérieur, il découvrit une réservation pour le Rainbow Hôtel, chambre 360. Sans perdre une minute, il entraîna Philippe dans un jeepney qui les déposa à deux pas dudit l'hôtel. La chambre 360 était bien réservée à leur nom ! Bien en évidence sur le lit, une valise attendait nos deux amis, de plus en plus intrigués. Elle contenant une autre lettre ! C'était encore une réservation, mais cette fois-ci pour la table 12 du restaurant Tao Yuan. Ils n'y comprenaient plus rien.

Néanmoins, après s'être rapidement installé à l'hôtel, Lucien emmena Philippe manger dans le restaurant qu'on leur avait « conseillé » : Le Tao Yuan.

Ils s'installèrent à une petite table. Le décor était assez surprenant : c'était un restaurant plutôt spacieux, avec des tables marron et des chaises bleues. Le plafond et le sol étaient rouges, quant aux murs, ils étaient décorés avec de jolis rideaux noirs.

Au bout de quelques minutes, un serveur, habillé d'un costume de couleur crème, vint prendre leur commande. Lucien, qui avait les papilles en ébullition, se préparait à un marathon gastronomique. Il commanda des crabes et des calamars frits, des beignets de crevettes, du porc sauté, du poulet au gingembre, du bœuf en sauce et des raviolis chinois cuits à la vapeur avec une bouteille de whisky. Fatigué par le décalage horaire, Philippe se contenta de goûter un plat traditionnel : le pochero. C'était un mélange de viande de porc accompagné de petits pois de chou et d'autres légumes. Le tout avec un petit rhum.

Les deux amis commençaient à peine à déguster leur repas, quand un van noir s'arrêta devant le restaurant. Trois hommes cagoulés et vêtus de tuniques sombres surgirent du véhicule, entrèrent brusquement dans le restaurant et kidnappèrent Lucien Cerise.

Philippe n'avait pas eu le temps de réagir. Impuissant, il regarda le van s'éloigner :

– Ça y est, les ennuis commencent !

Enfermé dans le van, Lucien reprit peu à peu ses esprits et découvrit son ravisseur : c'était l'homme bedonnant de l'aéroport ! Ce dernier lui tendit la main pour l'aider à se relever et se présenta :

– Je m'appelle Mister Bo, je suis désolé de vous avoir tendu un piège, mais il fallait que je vous parle seul à seul. Nous avons quelque chose en commun, nous possédons tous les deux une gourmète et un morceau de parchemin et j'ai besoin de récupérer votre gourmète et votre morceau de lettre. Si vous acceptez ma proposition, nous ne vous ferons aucun mal.

– Mais qui vous dit que je possède un tel bijou et un tel document ? Et pourquoi est-ce si important pour vous ? demanda Lucien.

– De toute évidence, vous ne connaissez pas la légende, ricana Mister Bo. Je vais vous expliquer : en 1521, mon ancêtre et le vôtre, Frère Cerise, ont enterré un trésor en un lieu indiqué sur un parchemin. Ce trésor est enfermé dans un coffre dont les serrures ne peuvent être

ouvertes qu'à l'aide de deux gourmettes en or. Les deux compères ont alors déchiré le parchemin en deux et chacun a empoché l'une des gourmettes. C'est ce bijou et cette moitié de parchemin qui, transmis de génération en génération, sont arrivés jusqu'à nous... Tout le monde, dans la famille Bo, connaît cette histoire que nous nous racontons de père en fils. Et quand j'ai vu votre nom, en grand, dans les journaux, j'ai tout de suite fait le rapprochement. Et maintenant, assez parlé, donnez-moi ce que je demande.

– Pour qui me prenez-vous ? rétorqua Lucien, je n'ai pas l'intention de vous fournir le moindre document !

– Très bien, si vous le prenez sur ce ton, je crois que vous allez faire connaissance avec les jumeaux...

Mister Bo frappa contre la paroi du camion et le véhicule s'arrêta aussitôt. Un grand maigrichon vint ouvrir la portière, deux gros costauds saisirent brutalement Lucien Cerise, l'entraînèrent hors du van.

– Jojoen, Willy, Averel, faites le parler, ordonna Mister Bo. Je dois absolument savoir où il cache la gourmette et le parchemin. Je vous donne deux heures...

Sur ces mots, le chef du clan s'en alla, laissant Lucien Cerise entre les mains des trois voyous, qui l'emmenèrent dans un entrepôt.

Mais non loin de là, le jeune enfant de l'aéroport les épiait. C'était un enfant des rues, un esclave de Mister Bo, qui cherchait depuis longtemps un moyen d'échapper à cette vie de soumission et de souffrance. C'était l'occasion ! Il décida de changer de camp, courut jusqu'au Rainbow Hôtel, frappa à la porte de la chambre de Philippe et dit :

– Je m'appelle Ruben et je sais où est votre ami Lucien, alors suivez-moi !

Bien qu'un peu étonné, Philippe se hâta de suivre l'enfant qui le conduisit jusqu'à un entrepôt abandonné. Regardant à travers une petite fenêtre, ils découvrirent trois hommes qui surveillaient une cage dans laquelle le pauvre Lucien était enfermé. Ruben, qui connaissait bien les trois jumeaux, proposa de faire diversion pour permettre à Philippe d'agir. Ce dernier entra discrètement par la porte de derrière, s'approcha tout doucement de Lucien et lui demanda :

– Sais-tu où sont les clés de ta prison ?

– Je crois que c'est le grand maigrichon qui les a, murmura Lucien.

Philippe fit alors signe à Ruben qu'un des gardiens avait les clés sur lui. Le jeune garçon, qui était un habile voleur des rues, subtilisa les clés

du grand Averel sans que celui-ci s'en rende compte – il était à moitié saoul et endormi. Il lança ensuite discrètement le trousseau à Philippe, qui délivra son ami. Aussitôt, Lucien courut assommer l'un des gros costauds, Philippe le deuxième, puis ils se sauvèrent avec Ruben.

Lucien, heureux d'être enfin libre, remercia ses deux sauveurs et leur dit :

– Je dois absolument vous raconter quelque chose...

– D'accord, le coupa Philippe, mais dépêche-toi, il ne faut pas traîner ici, car tes trois ravisseurs peuvent se réveiller d'un moment à l'autre.

– Hier soir, continua Lucien, j'ai fait un rêve, cela se passait dans une magnifique maison. Dans cette maison, il y avait une chambre richement décorée avec des tableaux et, au milieu, un coffre-fort doré. Je me rappelle aussi avoir vu trois chiffres, encore et toujours le numéro 360 !

– Bon d'accord, s'impatienta Philippe, tes rêves sont sans doute très intéressants, mais tu nous les raconteras plus tard, il faut partir maintenant !

– Attends, s'exclama Lucien, je crois avoir compris la signification de mon rêve. Mister Bo m'a appris qu'il possédait lui aussi une gourmète et la deuxième partie du parchemin. Nous ne partirons pas sans avoir récupéré le parchemin et le bijou... Je suis persuadé que nous les trouverons dans cette fameuse chambre !

– Tu te prends pour un médium ? ricana Philippe. Soyons réalistes, nous ne savons même pas si cette soi-disant maison existe, alors comment espères-tu la trouver ?

– Je crois la connaître, murmura Ruben, c'est la maison de Mister Bo, elle est à deux pas d'ici...

– Tu vois, j'avais raison, s'écria fièrement Lucien, il n'y a pas une minute à perdre. Ruben, conduis-nous chez Mister Bo !

Le trio se mit en marche. Philippe boudait, Lucien exultait de joie et Ruben rigolait de voir ainsi les deux amis se chamailler. Un quart d'heure plus tard, ils arrivèrent devant une immense demeure entourée d'arbres... et de gardiens.

– Comment allons-nous faire pour entrer ? s'inquiéta Philippe.

– Pas de panique, répondit Ruben, je connais une entrée beaucoup plus discrète, par la cuisine. Suivez-moi !

Ils arrivèrent devant une petite porte avec un digicode. Lucien et Philippe, qui avaient peur de se faire repérer, étaient pressés de rentrer à l'intérieur, mais Ruben semblait hésiter :

– Attendez, leur dit-il, il faut que je me rappelle du code... Ah ! Ça y est, c'est bon !

Personne en vue... Ils pénétrèrent dans la cuisine et Ruben les emmena à l'étage, dans la chambre de Mister Bo. Le coffre doré était là, au milieu de la pièce, et Lucien ne put s'empêcher de s'exclamer avec fierté :

– Vous avez vu, c'est comme dans mon rêve, je vous l'avais bien dit, je suis médium !

Philippe était trop surpris pour répondre à son ami. Et son étonnement redoubla lorsque Lucien parvint à ouvrir le coffre en composant le chiffre 360 sur le cadenas. A l'intérieur, se trouvaient l'autre moitié du parchemin et la deuxième gourmette. Lucien s'en empara et sortit de la chambre suivi de ses deux complices. Puis ils empruntèrent le même chemin qu'à l'aller.

Ils avaient réussi ! Tout semblait aller pour le mieux. Ils étaient presque arrivés au portail de la maison lorsque, tout à coup, surgit la voiture de Mister Bo. Désarmés, ils attrapèrent la moto cross du jardinier qui se trouvait devant la maison et montèrent à trois dessus. Mister Bo se lança à leur poursuite. Lucien, qui n'était pas un as du volant, avait des difficultés à passer les vitesses et à semer Mister Bo, qui se rapprochait dangereusement. Tout à coup, Lucien prit une bosse et la moto décolla, retomba, fit une embardée et n'évita la chute que de justesse. Mister Bo n'eut pas autant de chance et sa petite voiture s'embourba dans le fossé. Cette fois ils étaient sauvés ! La chance était avec eux.

Les trois amis s'arrêtèrent quelques kilomètres plus loin pour reprendre leurs esprits et examiner les deux morceaux de parchemin. Ils les rassemblèrent et voici ce qu'ils purent lire :

***Allez sur l'île de Romblon
Aux Philippines
Vous y trouverez
Le trésor
Caché dans l'épave***

Lucien s'écria :

– En route pour l'île de Romblon !

Ils firent encore quelques kilomètres, prirent un bateau et arrivèrent enfin sur la fameuse île.

– On va tirer à la courte paille pour savoir qui va plonger, proposa Philippe d'un air moqueur.

L'idée fut acceptée et le sort désigna Lucien Cerise. Celui-ci, en bon perdant, enfila sa combinaison de plongée et nagea jusqu'à l'endroit indiqué sur la carte. Puis il plongea et aperçut la vieille épave. Il décida de s'aventurer à l'intérieur, il fouilla ainsi plusieurs compartiments et découvrit, à la proue du navire, un grand coffre. Il tenta de l'ouvrir mais n'y parvint pas. Il décida alors de demander de l'aide à son ami, qui lui passa un grappin pour accrocher le coffre. Puis Philippe tira sur la corde et le remonta sur le bateau.

Lucien essaya alors à nouveau de l'ouvrir, mais toujours sans succès. Il commençait à s'énerver lorsque Ruben lui apporta les deux gourmettes. Il avait réussi à les assembler et, toutes les deux ainsi reliées, formaient une clef. Lucien l'introduisit dans la serrure et le coffre s'ouvrit sans difficulté. Ils y découvrirent, émerveillés, des pièces d'or, des couronnes, des épées et bien d'autres objets datant de l'époque de Magellan.

– On est riche ! s'exclama Philippe.

Mais Lucien l'arrêta et lui répondit :

Désolé, mais ce trésor appartient à ma famille et je n'ai pas l'intention de le vendre, je vais l'exposer dans un musée en l'honneur de mon ancêtre Frère Cerise.

Ainsi fut dit, ainsi fut fait.

Le séjour de Lucien et Philippe aux Philippines touchait à sa fin. Pour remercier Ruben de son aide, Lucien lui proposa de venir avec lui en France, afin de suivre des études et de commencer une nouvelle vie. Le jeune garçon accepta avec joie. C'est ainsi que les trois amis embarquèrent à bord du vol 360 en direction de la France.

FIN

*Nouvelle de la classe de 5^{ème}2 du collège Victor Hugo (Auby) / Enseignante :
Mme Fabienne PETIT*

Bons baisers des Philippines

En ce début de mois de juillet, il faisait très beau, le soleil rayonnait et il faisait très chaud. Lucien Cerise, affalé dans son fauteuil regardait les Simpson. Au moment de la pub, déshydraté, il alla au frigo se chercher à boire. Comme il n'y avait plus rien, Lucien Cerise se rendit au supermarché U pour faire ses courses.

En passant devant le rayon confiseries, il vit une pub de Kinder surprise qui permettait de gagner un voyage aux Philippines. Alors, il tenta sa chance et acheta trois paquets.

Arrivé chez lui, il ouvrit les boîtes avec impatience. Dans la première, il ne trouva rien, pas plus que dans la seconde. Dans la troisième, le voyage était caché dans le petit oeuf jaune. Bingo !

Le départ était prévu pour le 3 août. Lucien Cerise, très content, téléphona à sa mère pour lui demander si elle pouvait garder son chien Homère et ses trois oiseaux Titi, Kiki, et Riri, pendant un mois. Sa mère, ravie pour lui, lui dit qu'il n'y avait pas de problème.

Le jour J, il se rendit à l'aéroport Charles de Gaulle, à Paris, posa ses bagages sur le tapis roulant et donna son ticket à l'hôtesse d'accueil.

Dans l'avion, une hôtesse de l'air lui indiqua son siège, juste à côté d'un mélange de Rambo et de Brad Pitt – alors que Lucien était, lui, un petit freluquet, jamais sorti de sa ville, et qui avait peur de tout. Il essaya quand même de taper la discute en lui demandant comment il s'appelait.

– Je m'appelle Indiana Gates, je suis un aventurier musclé et, sans me vanter, assez beau, répondit l'autre.

– Et un peu orgueilleux ! pensa Lucien.

Il se sentait compressé par les gros bras musclés de l'aventurier, qui prenait toute la place. Puis remarqua que ses habits étaient délavés et sentaient la sueur. Pour tuer le temps, il se mit à regarder attentivement, par le hublot, le ciel bleu clair, parfois caché par les nuages blancs. Pendant que l'homme impressionnant mangeait, il lut un roman. Tout à coup, rompant le silence qui s'était établi entre les deux voyageurs, l'homme déclara :

– Je vais faire un tour !

Lucien en profita pour occuper enfin toute la surface de son siège.

Le voyage se déroulait sans encombres et, après treize heures de vol, les Philippines étaient enfin en vue quand l'hôtesse demanda aux passagers d'attacher leur ceinture de sécurité car on allait traverser une zone de turbulence, les assurant qu'il n'y avait pas d'inquiétude à avoir car les pilotes contrôlaient parfaitement la situation. Effectivement, les secousses ne tardèrent pas à se faire sentir. Mais, tandis que Lucien se cramponnait de toutes ses forces, ses ongles entrant dans la mousse de son siège, Indiana Gates sifflotait tranquillement.

Ils étaient en plein dans la tempête quand l'avion piqua vers une des nombreuses îles de l'archipel et l'hôtesse de l'air annonça que les pilotes avaient décidé d'atterrir en urgence parce que, malheureusement, un des moteurs était touché. Tous les passagers, verts de peur, se mirent à crier de panique. L'avion continuait de plonger. A quelques mètres du sol, enfin, le pilote redressa le nez de l'avion pour le placer en position d'atterrir. Mais avec un des moteurs hors service, l'appareil était déséquilibré. Une des ailes heurta le sable violemment, le choc fut brutal. L'avion glissa sur plusieurs mètres avant de finir sa course dans les premiers arbres de la jungle qui bordait la plage.

Lucien Cerise et Indiana Gates se relevaient dans les débris de l'avion quand une dizaine d'hommes armés arrivèrent. Ils leur mirent des sacs de toile noire sur la tête et les entraînent, les forçant à marcher un bon quart d'heure dans la jungle. Puis ils s'arrêtèrent, on leur enleva les sacs. Ils étaient dans un camp d'une trentaine de tentes entourées de barbelés. A côté de la plus grande reposait un tas de caisses remplies d'armes et de munitions.

Les brutes jetèrent Lucien et Indiana dans une tente vide, avec une gamelle de croquettes pour chien et deux bols d'eau. Il y avait six gardes

autour de la tente, dos tourné mais armés de fusils. Pendant que Lucien, assis dans un coin, se remettait de ses émotions, Indiana Gates se mit à chercher quelque chose par terre. Il finit par ramasser un petit caillou coupant qu'il aiguisa un peu avec le bord de la gamelle de croquettes. Une fois celui-ci bien tranchant, il le mit dans sa poche et demanda à Lucien :

- Qu'est ce que tu venais faire aux Philippines ?
- J'ai gagné des vacances dans des Kinder surprise.
- Tu vas faire quoi maintenant ?
- Je ne sais pas, ils vont sûrement nous tuer ou nous garder là. Et toi qu'est ce que tu fais là ?
- Je suis la piste d'un trésor depuis trois mois et je pense qu'il n'est pas loin d'ici, j'ai une carte, regarde :



- Ok... mais ce genre d'aventure, ce n'est pas pour moi et je crois que mes vacances vont bientôt être finies. Je vais dormir un peu, à demain.
- A demain.

Le lendemain matin, un petit homme entra dans leur tente, suivi d'un autre qui fut obligé de baisser la tête pour entrer, avec une chaise et des cordes dans les mains. Ils réveillèrent Lucien qui dormait toujours,

forcèrent Indiana Gates à s'asseoir sur la chaise et le ligotèrent avec les cordes. Le grand costaud ressortit et revint quelques minutes plus tard avec un joli fauteuil dans lequel le petit homme s'assit, juste en face d'Indiana. Il lui dit :

– Paano mo tawag ?

Indiana réfléchit et dit à Lucien :

– C'est du tagalog, il me demande comment je m'appelle... Je vais lui demander la même chose.

Il se retourna vers l'homme :

– At ikaw sino ka ?

– Ako Tomake, ako ang punong, dit l'homme. Sino ang sa inyo ?

– C'est le chef de cet endroit, commenta Indiana pour Lucien. I'm Indiana Gates, isang adventurer. Aking mga kaibigan ay hindi nagsasalita ng tagalog.

– Well, ano ang gagawin mo dito, interrogea encore le chef.

– Il nous demande ce que nous faisons ici. Je lui dis quoi, Lucien ?

– Dis-lui qu'on cherche un trésor.

L'autre homme sortit une machette et s'approcha de Lucien qui, en le voyant, tomba tout doucement par terre. Il s'était évanoui.

Le chef partit. Le grand costaud, qui s'appelait Mishu, détacha Indiana, remit des croquettes dans leurs gamelles et partit avec la chaise, le fauteuil et les cordes, les laissant seuls dans la tente.

– Lucien ! Lucien... Mince ! Il s'est vraiment évanoui, quel trouillard ! Ils vont revenir demain...

Indiana surveilla les gardes pendant que Lucien reprenait conscience. Toutes les quarante-cinq minutes environ, les gardes étaient remplacés par d'autres. Lucien se réveilla quelques heures plus tard, juste avant le prochain changement de gardes. Indiana lui expliqua :

– Ils savent déjà qu'on cherche un trésor. Tomake et l'autre vont revenir demain. Il faut qu'on parte avant. Les gardes changent tous les trois quarts d'heures, ils vont bientôt relever ces hommes, on part dès qu'ils partent.

– Hein ? Quoi ? Quand ? Comment ? répondit Lucien.

– Tomake revient demain, il sait qu'on cherche un trésor, donc on part dans quelques minutes, on sort par derrière et on va se cacher derrière la tente la plus proche.

– Ok, mais si on se fait prendre, on est mal.

– Tu comptes rester ici toute ta vie ? C'est maintenant ou jamais.

- Ok, mais tu sais où aller après ?
- On sort d’abord du camp, on verra le reste après.
- Ok, laisse-moi deux minutes et on peut partir.

Lucien vomit – sûrement une indigestion de croquettes. Ils attendirent quelques minutes. Les gardes commencèrent à bouger. Ils partirent. Indiana alla vers l’arrière de la tente, coupa la toile blanche à l’aide de son caillou et courut vers les caisses situées derrière une autre tente, suivi de Lucien. Ils avancèrent le long de la tente. Un terroriste s’y trouvait en faction. Indiana le saisit et lui trancha la gorge avec son caillou avant qu’il ait pu pousser un cri. Il prit son pistolet et son couteau de combat. Ils cachèrent le corps dans une des caisses, Indiana en profita pour prendre quelques chargeurs et un silencieux. Ils avancèrent de tente en tente, éliminant discrètement les ennemis qui se trouvaient sur leur passage. Quand ils arrivèrent devant la dernière tente, juste à coté des barbelés, une patrouille passa près d’eux. Indiana retint sa respiration et mit sa main devant la bouche de Lucien. La patrouille passa sans les remarquer. Ils atteignirent les barbelés, Indiana essaya de les couper à l’aide de son couteau mais n’y réussit pas. Un mécanicien en bleu de travail entra dans une tente voisine et y laissa tomber une pince coupante. Lucien alla chercher l’outil et le donna à Indiana qui coupa les barbelés. Ils partirent en rampant dans les hautes herbes. L’alerte fut donnée quand ils atteignaient les arbres, mais c’était trop tard, ils avaient réussi à s’échapper.

- Et maintenant tu fais quoi? demanda Lucien au bout d’un moment.
- Moi je vais chercher mon trésor et toi, tu vas où ?
- J’en sais rien, avoua Lucien.
- Je vais pas te laisser là en plan. Viens avec moi j’aurai peut-être besoin d’aide à cause de ces terroristes.
- Je ne sais pas.
- Je te laisserai la moitié du trésor et tu pourras avoir toutes les vacances que tu veux.
- D’accord, ça marche. Mais ne compte pas sur moi pour escalader des montagnes, j’ai le vertige.
- Ok... Bon, on y va, les autres ne vont pas tarder à arriver.

En effet, au moment même où Indiana et Lucien partaient en quête du trésor, des terroristes armés et accompagnés de chiens sortaient du camp.

Alertés par les aboiements de la meute, Lucien et Indiana se mirent à courir pour s'enfoncer dans la forêt. Mais un des terroristes les vit et avertit les autres, qui lâchèrent les chiens et commencèrent à tirer. Lucien et Indiana continuèrent à courir, sortirent de la forêt et arrivèrent sur une plage de sable blanc. Un bras de mer, assez étroit, les séparait d'une autre île. Mais déjà, les terroristes sortaient de la forêt et les chiens se rapprochaient de Lucien. Indiana tira et tua les chiens les uns après les autres. Les terroristes ripostèrent. Indiana en abattit deux et ordonna à Lucien de nager jusqu'à l'île voisine. Lucien obéit, Indiana abattit encore deux de leurs poursuivants puis plongea à la suite de Lucien. Les terroristes, lourdement armés, ne purent pas les suivre. Lucien n'allait pas souvent à la piscine et ne savait pas très bien nager. Il coula. Indiana, en simulant une noyade, se laissa couler à son tour et les terroristes, pensant qu'ils deux aventuriers s'étaient noyés, abandonnèrent la chasse et repartirent vers leur camp. Indiana remonta Lucien à la surface et se mit à le tirer vers le rivage de l'île qu'ils avaient aperçue en sortant de la forêt.

Une fois Lucien ramené sur la terre ferme, sans prendre un instant de repos, Indiana déplia sa carte :

– C'est bien l'île représentée sur le plan, dit-il, le trésor n'est pas loin...

– Ok, mais laisse-moi deux minutes pour souffler, implora Lucien.

– Ouais... Pendant ce temps, j'irai en reconnaissance.

– N'oublie pas de revenir me chercher.

– Ne t'inquiète pas, je reviens dans deux minutes.

Indiana partit. Il y avait la jungle et un grand volcan derrière. Sur la droite, la plage continuait et s'achevait au pied d'une falaise recouverte d'arbres. Une rivière sortait de la jungle pour aller vers la falaise. Indiana revint chercher Lucien et lui dit :

– J'ai trouvé une rivière, on va boire un coup et on repart. Normalement, il y a une grotte à côté de la falaise.

– Ok, on va boire un coup et on cherche ta grotte.

Lucien se leva et ils partirent vers la rivière. Ils burent et Indiana remarqua que ni cette rivière, ni la cascade terminant celle-ci, ne figurait

sur sa carte. Après avoir bu, Indiana et Lucien décidèrent d'aller voir de plus près cette cascade et ils trouvèrent un sentier sur le côté, permettant de descendre derrière le rideau d'eau. Ils l'empruntèrent et virent l'entrée d'une grotte. Indiana remonta et revint quelques minutes plus tard avec une torche improvisée, fabriquée avec des feuilles de palmier et de petites branches sèches. Ils entrèrent dans la grotte.

Indiana inspecta les parois et ne vit rien de particulier. Mais il eut l'idée de passer sa main sur les murs : ils étaient lisses mais, à un endroit, il sentit de légères aspérités. Il dit à Lucien :

- C'est là, t'as un crayon de bois ?
- T'as de la chance que j'aime bien les mots croisés ! Tiens.
- Merci.

Indiana prit le crayon et sa carte, qu'il retourna et colla contre la paroi. Il frotta alors la feuille avec le crayon et vit apparaître des écritures. Il se tourna vers Lucien :

- C'est du Tagalog.

Le texte disait : « Dans le refuge du dieu Soleil, ta quête continuera. Des hommes s'y sont perdus mais les murs te conduiront. La pierre des sacrifices cache un secret ».

Il le recopia et relut à voix haute :

- Dans le refuge du dieu du soleil, ta quête continuera...

Toute la soirée, ces mots tournèrent dans leur tête, mais ils n'en comprirent pas le sens, car le dieu du soleil philippin s'appelait Araw, mais personne n'avait jamais trouvé le temple d'Araw.

Ils passèrent la nuit dans la grotte, méditant encore et toujours sur l'énigme. Le lendemain, ils décidèrent d'explorer le nord de l'île inconnue. Vers midi, quand ils voulurent faire une pause pour manger, Lucien et Indiana tombèrent nez à nez avec un énorme temple. Ils se précipitèrent vers l'édifice. Les murs étaient recouverts de dessins et de soleils. Indiana cria de joie en voyant les dessins et il expliqua à Lucien que c'était le temple du dieu du soleil. Aussitôt Lucien tira le texte de sa poche et lut la suite : « Des Hommes s'y sont perdus mais les murs te conduiront ».

Ils firent le tour du temple et trouvèrent une sorte de labyrinthe avec une inscription qu'Indiana traduisit :

- Des Hommes s'y sont perdus...
- ... Mais les murs te conduiront, enchaîna Lucien lisant le texte noté la veille.

Avec prudence, Lucien et Indiana entrèrent dans le labyrinthe et observèrent les murs, sur lesquels il y avait des représentations de sacrifices humains. Tout à un coup le labyrinthe les emmena dans une sorte de cour extérieure au milieu de laquelle se dressait une pierre taillée. Indiana courut vers cette pierre et après l'avoir examinée, dit :

– C'est une pierre de sacrifices !

– Mais il y a des inscriptions, dit Lucien.

Indiana regarda ces inscriptions et lut :

– La pierre des sacrifices cache un secret.

Comme Lucien et Indiana savaient déjà que c'était la pierre des sacrifices, ils cherchèrent le secret. Après une heure de recherche, Indiana s'énerva et frappa la pierre qui se cassa en morceau. Au milieu des débris, apparut un parchemin blanc, brillant comme s'il était éclairé par le soleil. Lucien l'ouvrit et lut :

« Pure est l'âme du sage
Vers ta destinée il te mènera
Au pied de l'arbre millénaire
Un arbre touche le ciel
Du temple à celui-ci, le voyage est court.
Va tout droit
Au moment venu, l'arbre apparaîtra »

Heureux d'avoir trouvé cette nouvelle énigme, Lucien et Indiana quittèrent le temple et se dirigèrent vers l'arbre gigantesque qu'ils voyaient au loin, car ils pensaient que le sage serait là-bas.

Après une demi-journée de marche, ils arrivèrent devant l'arbre, qui se dressait au milieu des marécages. Fatigués, Lucien et Indiana s'installèrent au bord de l'eau et attendirent le coucher du soleil. Quand le soleil disparut, Lucien et Indiana commencèrent à entendre de drôles de bruits qui se rapprochaient. Soudain, ils virent un personnage assez particulier, il était très, très petit et très, très vieux. Lucien lui demanda :

– Où pourrai-je trouver le sage ?

Le petit homme lui dit que, quand le temps serait venu, il les mènerait à lui. Puis, comme le temps passait, Indiana commença à s'énerver mais le petit homme lui dit :

– Je ne t'aide pas sinon !

Pendant toute la nuit, Indiana et Lucien attendirent le temps voulu et quand le soleil se leva le sage leur dit :

– Dépêchons-nous, ou il sera trop tard.

Le sage partit et Indiana et Lucien ne comprenaient pas pourquoi ils avaient attendu le « temps voulu » alors qu'il serait bientôt déjà trop tard. Le sage les emmena dans un passage sombre qui conduisait à l'arbre et leur dit :

– Montez, je reste ici.

Lucien et Indiana découvrirent un escalier qui allait du bas de l'arbre au sommet. Arrivés en haut, ils retombèrent sur le petit homme et Indiana lui dit :

– Vous êtes le même homme que tout à l'heure.

– Oui, je suis Yado, le sage.

Indiana s'énerma encore et dit :

– Vous nous avez fait faire tout ça pour rien !

– Non, pas pour rien, pour l'énigme.

– Pour l'énigme ?

Oui pour l'énigme. La voici :

« Mon premier est explosif,
Mon second est crachant,
Mon troisième est ravageur,
Mon quatrième est énorme,
Mon tout cache une richesse.
Bonne chance ! »

Lucien et Indiana se regardèrent, intrigués. L'aventurier regarda sa carte et le volcan lui parut être une évidence. Yado le lui confirma :

Oui, c'est bien ça : Lanceketchup, le terrible volcan ravageur ! Nul n'en est jamais revenu !

Lucien ravala sa salive, sa gorge se serra. Il n'était plus très sûr de vouloir continuer cette aventure. Mais déjà, Indiana marchait en direction du volcan, et lui ne pouvait pas rester seul au milieu de cette jungle, alors il le suivit.

Le volcan n'était pas très loin. Mais à mi-chemin entre le sage et le volcan, Lucien et Indiana tombèrent sur un petit groupe de terroristes. Ceux-ci s'avancèrent, menaçants. Indiana se mit en position de combat,

prêt à les recevoir. Lucien tenta bien de l'imiter, mais un coup de savate au menton l'étendit par terre, évanoui.

Quand il se réveilla, il était sur les épaules d'Indiana. Ils s'arrêtèrent devant une barre rocheuse. Lucien dit :

- Jamais je ne franchirai cette barrière, j'ai le vertige.
- Tais-toi et grimpe, répondit Indiana.

Après une courte dispute, Indiana prit Lucien de force, le ligota avec une corde dont il lia une extrémité à sa taille et commença à grimper. A chaque mouvement d'Indiana, Lucien hurlait, balancé de gauche à droite, et traitait son compagnon de fou, de malade, d'aventurier à deux balles... A court d'injures, il finit par fermer les yeux.

Quelques minutes plus tard, Indiana avait franchi la barrière de rochers. Lucien, qui ne sentait plus aucun mouvement, regarda autour de lui et poussa un « OUF ! » de soulagement. Le volcan était juste devant eux.

- Lanceketchup ! cria Indiana.

Au son de sa voix, un pan du volcan s'ouvrit. Cela ressemblait à une entrée. Un escalier de pierre s'enfonçait dans le sol. Lucien et Indiana avancèrent, les murs étaient faits de lave. Ils descendirent jusqu'à une salle ronde au seuil de laquelle ils s'arrêtèrent, n'en croyant pas leurs yeux : au centre de la salle, trônant majestueusement sur un rocher, reposait une énorme pierre précieuse. Aussitôt, Lucien la saisit. Mais à peine avait-il ôté la pierre de son socle qu'un bruit sourd se fit entendre. Le grondement s'amplifiait et ils reconnurent le ronflement d'un moteur d'hélicoptère puis, brusquement, le plafond explosa : les terroristes les avaient retrouvés. Ils se sauvèrent en courant mais Tomake et ses hommes les avaient encerclés. Indiana prit un caillou et le lança de toutes ses forces dans la ventilation de l'hélicoptère... qui explosa.

Profitant de cette diversion, Indiana et Lucien se précipitèrent vers l'escalier. Mais l'explosion de l'appareil avait réveillé le volcan. Au cœur du cratère, la lave commençait déjà à bouillonner et à gicler. Soudain, un grondement sourd retentit et le volcan projeta son magma en fusion vers le sommet. La lave envahit tout le cratère et atteignait déjà les premières marches de l'escalier quand Indiana empoigna Lucien et le tira par le bras. Hélas ! Surpris, ce dernier lâcha la pierre qui roula dans la lave.

- Noooooooooon ! hurla Lucien.

Mais il était trop tard.

Tenant toujours Lucien de sa poigne de fer, Indiana ne s'arrêta pas, escalada les marches quatre à quatre, parvint à rejoindre la jungle qu'il

traversa à toute allure pour rejoindre la plage... Où ils tombèrent nez à nez avec les secours qui étaient à leur recherche.

C'était moins une ! Les sauveteurs les prirent alors en charge, les accompagnèrent jusqu'à leur hélicoptère et ils s'envolèrent vers un repos bien mérité.

FIN

*Nouvelle des élèves de la classe de 4^{ème}A du collège Théodore Monod (Aniche) /
Enseignante : Mme Isabelle HOUDAYER*

La marque

Lucien Cerise, écrivain renommé, est un quadragénaire séduisant, à l'allure athlétique, aux cheveux bruns et aux yeux bleu. En étudiant son arbre généalogique, il est tombé sur un certain Frère Cerise, disparu aux Philippines, dont il décide de retrouver la trace. Son camarade Philippe, qui l'accompagne dans tous ses voyages, est de taille moyenne, chevelure rousse, léger embonpoint qui laisse deviner un penchant pour les bons petits plats. Tous deux bouclent leurs bagages et embarquent à Roissy sur un avion à destination de Manille.

Le vol doit durer vingt heures avec une escale à Dubaï. Bien installé au siège 32F, près du hublot, Lucien, pensif, regarde défiler les nuages. Sa voisine est une jolie dame aux cheveux noirs bleutés, aux traits délicats. Elle porte autour du cou un pendentif en or en forme de soleil. Quand elle s'est assise, elle a adressé à Lucien un sourire enchanteur. Peu après le décollage Lucien, vite lassé de contempler le ciel, s'est assoupi. Un gémissement lui fait ouvrir les yeux. Le visage de sa voisine, malade, a viré au blême. La tête inclinée sur sa poitrine, elle laisse des larmes au rimmel ruisseler sur ses joues et vomit tant et plus.

– Puis-je vous aider madame ?

Comme la belle ne répond pas, Lucien fait signe à l'hôtesse :

– C'est pour ma voisine. Je crois qu'elle ne se sent pas très bien... elle ne fait que vomir !

– Hum ! Je lui apporte un comprimé pour la soulager.

Un peu plus tard, la malade a repris des couleurs et remercie Lucien.

– Mais je ne me suis pas présentée, s’excuse-t-elle, je me prénomme Concélita...

– Enchanté, répond Lucien, moi c’est Lucien... Et le gros rouquin qui ronfle sur le siège à côté, c’est mon copain Philippe.

– A ce moment, l’hôtesse annonce le prochain atterrissage à Dubaï et demande d’attacher les ceintures.

– Quatre heures d’attente, ça nous laisse le temps de boire un verre, non ? lance Lucien à peine débarqué de l’avion.

A la cafétéria de l’aéroport, nos trois personnages ont l’occasion de mieux faire connaissance.

– Je suis philippine d’origine et historienne de profession, dit Concélita. Là, je rentre d’un séjour en Espagne où j’ai écumé les bibliothèques à la recherche de documents concernant le Cristo Negro... Car nous aussi, aux Philippines, avons un Black Nazarene célébré chaque année dans le quartier de Quiapo, à Manille.

– Waouh ! Passionnant, s’intéresse Lucien qui avoue n’avoir jamais entendu parler de ce fameux Christ Noir... Quant à moi, ajoute-t-il, je suis écrivain...

– Ecrivain ! s’exclame Concélita en ouvrant de grands yeux.

– Hé oui, fait Lucien, faussement modeste, d’ailleurs je vais aux Philippines pour rassembler des informations en vue de mon prochain bouquin. Ça racontera l’histoire de l’un de mes ancêtres, un certain Frère Cerise...

– Comme c’est intéressant ! susurre Concélita en lançant à Lucien une œillade énamourée.

– Holà, tu la kiffe ! Mais c’est qu’il se prend pour un jeunot ! rigole Philippe en lançant un clin d’œil à la jeune femme.

Concélita se marre. Lucie, un peu gêné, regarde sa montre :

– Bon, ça va être l’heure...

– Et tous trois se dirigent vers la porte d’embarquement.

Pendant tout le reste du voyage, Lucien et Concélita ne cessent de discuter et d’échanger des gestes très amicaux. Celle-ci propose à ses nouveaux amis de leur faire visiter l’île de Negros. Ce que Lucien accepte, sans même demander l’avis de son compagnon.

- Manille, enfin ! s'écrie Lucien en descendant de l'avion.
- Mais leur guide les presse :
- Dépêchez-vous, ou nous allons rater le bateau pour Négros.

Quelques jours plus tard, ils visitent le marché de Malatapay. Odeurs exotiques. Foule et vrombissement des jeepneys. Les étalages croulent sous les bananes, les mangues, les ananas, les fins tissus aux couleurs vives.

- J'ai envie d'une mangue et de crevettes grises ! roucoule Concélita.
- On te suit ! approuve Lucien.

En fin de matinée, un peu fatiguée, la jeune femme propose de s'arrêter dans une gargote. Ils y dégustent des: travers de porc cuits dans une sauce caramélisée piquante, une soupe de poissons, du riz et du café au lait. Cette nourriture a effet magique sur Concélita qui se met à faire du pied à Lucien en le regardant d'un air coquin. Sans hésiter, notre héros entraîne sa partenaire, laissant à Philippe le soin de régler l'addition. Juste en face, l'hôtel Pelegrino semble les attendre et, à peine dans la chambre, ils s'abandonnent au désir intense. Irrépressible, qui les étreint l'un et l'autre.

Après leurs ébats amoureux, une douche rafraîchissante est la bienvenue.

- Tu peux me faire passer une serviette, crie Lucien depuis la salle de bain.

La jeune femme écarte le rideau de la douche et, gourmande, inspecte le corps nu de son amant. Mais soudain, apercevant, la tâche de naissance en forme de pieuvre située juste au dessous du nombril de Lucien, elle pousse un cri et s'enfuit. Affolé, il cours à sa poursuite mais, en sortant de l'hôtel deux malabars à la mine patibulaire lui barrent le chemin, le bousculent, le menacent du poing :

- Ne cherche plus à la revoir, jamais, sinon... le préviennent-ils avant de filer dans une voiture grise.

Abasourdi, Lucien reprend lentement ses esprits.

- Que t'arrive t-il ? demande Philippe en le rejoignant.
- Je me suis fais agresser par deux types sans même savoir pourquoi !
- Et Concélita ?

- Elle a disparu ! gémit Lucien, très inquiet.
- Disparu ?
- Il faut absolument la retrouver !
- Ouais... mais il se fait tard. Trouvons un hôtel, la nuit porte conseil. Demain nous aurons l'esprit plus clair...
- D'accord ! concède Lucien à contrecœur, mais alors demain, dès l'aube, nous partirons à sa recherche.

Hélas, le lendemain, nos amis ont beau fouiller les rues de Malatapay : rien ! Chou blanc ! Pas un indice ! Idem le surlendemain, et les jours suivants. Au bout d'une semaine, désespéré, Lucien se résout à abandonner les recherches et à se concentrer sur son livre pour chasser l'image de Concélita de son esprit. De retour à Manille, il se rend à la bibliothèque nationale pour consulter de nouveaux documents.

- Bonjour puis-je parler à la personne qui s'occupe des archives ?
- C'est moi-même ! Cherchez-vous quelque chose de précis ?
- Je fais des recherches sur Frère Cerise, informe Lucien.
- Frère Cerise ? Tiens ! Vous êtes la deuxième personne à me demander des renseignements aujourd'hui. Tout ce que nous avons sur le sujet se trouve sur l'étagère gauche au fond du couloir, dit l'homme, visiblement agacé.

Plusieurs heures plus tard, il déniché un drôle d'ouvrage sur Magellan. En le feuilletant, il tombe sur un croquis en noir et blanc où les mots « Frère Cerise » sont inscrits en majuscules. Plus étrange encore : des pages de l'ouvrage semblent avoir été récemment arrachées. Lucien prend son courage à deux mains pour aller voir l'homme des archives :

- Euh... Excusez-moi Monsieur mais êtes-vous sûr que cet ouvrage est complet ?
- Hein ! Quoi ! Comment osez-vous ? Complet, mais bien sûr qu'il est complet !
- Pourtant... voyez vous-même...

En grommelant, l'homme prend le livre, l'observe de plus près et son visage change d'expression : trois pages, fraîchement arrachées, manquent.

– Vous avez raison Monsieur ! s'excuse le bibliothécaire. Pourtant, ce mati, quand une dame brune très jolie, est venue consulter ce livre, il était en bon état.

- Une dame brune ! sursaute Lucien, pouvez-vous me la décrire ?

- Elle portait un beau médaillon en or représentant un soleil.
- Concélita !... Merci beaucoup Monsieur, lance Lucien en se précipitant vers la sortie.

En rejoignant Philippe au coin de la rue, Lucien lui explique que Concélita est passée ce matin à la bibliothèque et a déchiré des pages de l'ouvrage de Frère Cerise.

- Es-tu sûr que c'était Concélita ?
- Sûr ! Y'a pas deux pendentifs en or comme le sien. Mais, bon sang ! Pourquoi Concélita a-t-elle volé ces pages ? Que cachent-elles ? Il faut absolument la retrouver pour éclaircir ce mystère.

Pour se donner le temps de réfléchir, Lucien et Philippe s'arrêtent dans un café bourré de monde, commandent un thé à la menthe...

- As-tu une idée pour retrouver Concélita ? implore Lucien.
- Peut-être en cherchant l'origine de son médaillon très spécial, suggère Philippe.
- T'as raison ! Allons voir sur Internet.
- Il y a un Cyber café juste à côté...
- Le Cybergo Café ? Allons- y !

L'endroit est désert. Lucien et Philippe s'installent à une table munie d'un ordinateur. Ils commandent deux cafés. Le serveur, aux cheveux très courts et au jean troué, leur sourit en apportant leurs consommations.

- J'espère qu'il fonctionne cet ordinateur ? Murmure Lucien en se tournant vers Philippe.
- Oui, regarde ! Même s'il n'a pas l'air tout jeune, ça marche !

Ils n'ont pas à surfer bien longtemps avant de découvrir le fameux pendentif au cou d'une Concélita radieuse posant au bras d'un homme. « Pièce unique, dit la légende de la photo, spécialement conçue par le célèbre bijoutier Ruben Bartolo, qui l'a offert à son épouse pour leurs cinq ans de mariage. La belle Concélita Bartolo née Fernandez, a fait vœu de ne jamais quitter le magnifique pendentif en or représentant un soleil. » Quelques clics plus loin, ils trouvent une autre photo du mari, seul, devant la vitrine de l'Orfèvrerie Bartolo et fils. Avec ses yeux d'un bleu clair et ses cheveux bruns, l'homme ressemble à un Dieu Grec. Lucien fait la grimace :

- Il doit être très riche ce Bartolo !

– Et là, c'est quoi ? demande Philippe en montrant, sur l'écran, la photo d'une somptueuse villa, dans les tons crème et bordeaux, surplombant une mer d'un bleu indigo.

– La Villa du Soleil d'Or, lit Lucien. Tu parles d'un HLM !

La rage au cœur, Lucien prend une feuille et note l'adresse : île de Balicasag.

– Concélita, ma belle, je finirai bien par savoir ce que tu nous caches... Demain, gronde Lucien, nous irons sur place voir de quoi il retourne.

– Hé, hé... pressé de la revoir ? ricane Philippe.

La nuit est tombée quand ils sortent du Cybergo Café et ils rentrent droit à leur hôtel. Lucien dors d'un sommeil agité, murmure en dormant le nom de sa bien-aimée, tourne et retourne dans son lit...

– Mais c'est qu'il va pas me laisser pioncer tranquille, râle Philippe.

Le lendemain, le soleil est levé depuis un bon moment et Philippe commande le petit-déjeuner avant de réveiller Lucien.

– Mmmm... j'arrive ! grogne celui-ci, de mauvaise humeur.

Sur la table, des œufs au plat, du pain en tranche, du thé, du café – un truc instantané, assez infect, même additionné de sucre et lait en poudre, mais que Lucien avale sans broncher.

Un peu plus tard, nos deux amis prennent un bateau à destination de l'île de Bohol, d'où ils pourront rejoindre Balicasag. A Bohol, ils prennent un jeepney. La route serpente entre les célèbres collines qui semblent saupoudrées de cacao, traverse des forêts de pins, des rizières... avant de rejoindre le village de Batad. Là, ils prennent une chambre à l'hôtel Coralie. De leur fenêtre, ils peuvent admirer le somptueux panorama des « escaliers céleste », ces rizières en terrasse qui paraissent mener droit au ciel. Epuisé par le voyage, ils ne tardent pas à s'écrouler sur leur lit.

Le jour suivant, à peine réveillés, ils se rendent à l'accueil :

– Bonjour ! Vous louez des jets skis ?

– A l'heure ou la journée ?

– La journée.

– C'est huit cent pesos...

– Ça marche.

– Méfiez-vous ! Aujourd'hui, la mer sera très agitée.

– On y va quand même.

C'est Lucien qui prend les commandes. A toute allure, ils fendent l'eau turquoise, le visage fouetté par des embruns tièdes...

– Quel pied ! s'exclame Lucien.

Mais soudain, une vague énorme fait cabrer le jet et Philippe tombe à l'eau.

– Philippe ! Philippe !

– Je suis là... à ta droite !

Pas de panique, Lucien récupère son coéquipier.

– Et m... !

L'engin ne démarre plus. Et la mer qui forçait... Vaguement inquiets, ils décident de nager en poussant le jet ski jusqu'au rivage. Heureusement, alors que leurs forces s'épuisent, une pirogue de pêcheur passe à proximité. Un homme corpulent les interpelle :

– Besoin d'aide ?

– Volontiers ! Pouvez-vous nous remorquer jusqu'à l'île de Balicasag ?

– Pas de problème.

Le cri assourdissant des mouettes annonce bientôt la terre. L'île de Balicasag abrite un sanctuaire marin où vivent et se reproduisent d'innombrables espèces de poissons. Les habitants sont accueillants. Sur la plage de sable fin, des enfants jouent au ballon.

– Quelle poisse que nous n'ayons pas le temps de faire de la plongée, peste Philippe.

Un grand gaillard s'approche des naufragés :

– Salut ! Je suis Jéril, le gérant du Banaland Cottages.

Poliment Lucien lui demande le chemin de la Villa du Soleil d'Or.

– C'est à cinq kilomètres... La route est compliquée mais, si vous attendez jusqu'à demain, je peux vous accompagner...

– Cool !

– D'ici là, profitez du panorama !

Ils choisissent un bungalow très spacieux, propre, donnant sur le rivage. Ils prennent une douche et, délassés, ravis d'avoir déniché un coin tranquille, s'abandonnent au murmure des vagues, au frisson des palmes de cocotiers... Quel bonheur ! Ils en oublieraient presque le motif de leur expédition.

DRIIING ! entonne le réveil.

Attablé devant son petit déjeuner, Lucien cogite tout en regardant sur un mur le portrait de José Rizal, médecin, écrivain, anarchiste, fusillé en 1896 à Manille et aujourd'hui devenu un héros national.

- Il faut y aller, maintenant ! lance Philippe.
- Ils attrapent leur sac et partent voir Jéril.
- Bonjour, Bien dormi ?
- Admirablement ! répondent-ils à l'unisson..
- Alors, allons-y !

En chemin, nos voyageurs découvrent de nouveaux aspects de cette île paradisiaque : une forêt luxuriante survolée d'oiseaux aux couleurs flamboyantes et lumineuses, une clairière abritant de belles chutes d'eau et des grottes fabuleuses...

Après un petit plongeon, ils se font sécher par le soleil brûlant.

Avez-vous eu l'occasion d'observer sur l'île de Bohol les Chocolate Hills ? Demande Jéril.

Non ! C'est une usine à chocolat ?

Il se met à rire.

– Pas du tout ! Ce sont mille deux cent soixante huit collines en forme de cône de taille identique sur cinquante kilomètres, c'est une vue spectaculaire, unique au monde.

– Ah oui ! On les a aperçues, mais on ne connaissait pas leur nom.

Ils se lèvent et poursuivent leur route. Au bout d'un moment Jéril s'arrête :

– Voilà ! La villa se trouve au bout du sentier.

– Vous nous abandonnez ?

– Oui ! Il se fait tard, j'ai d'autres engagements, on se verra à Banaland Cottages !

Et soudain pressé, Jéril tourne les talons et s'éclipse.

– Etrange comportement ! remarque Lucien.

Devant eux, se dresse une grille en fer forgé. Elle donne accès à une luxueuse résidence de style colonial, dominant un immense lagon de couleur turquoise et dotée d'une piscine à débordement et d'un jardin tropical. Le paradis ! Hésitants, ils avancent le long d'une grande allée centrale bordée d'arbres.

– Bizarre, s'étonne Lucien, il n'y a personne.

Mais à peine a-t-il fini sa phrase que des dobermans bondissent. Les deux amis prennent leurs jambes à leur coup. Hélas, les molosses sont plus rapides et les fuyards n'ont d'autre choix que de se réfugier dans la piscine.

– Au pied ! crie un type en qui Lucien reconnaît aussitôt Ruben Bartolo.

L'homme est bronzé, seulement vêtu d'un maillot de bain noir qui laisse apercevoir, juste au dessous de son nombril, une tâche de naissance en forme de pieuvre.

– Qui êtes-vous ? interroge le maître des lieux.

– Lucien Cerise, se présente celui-ci, et voici mon ami Philippe... Nous... euh... nous sommes des amis de Concélita.

– Des amis de...

– Oui, nous nous sommes rencontrés dans l'avion.

– Ah...

– Peut-on la voir ?... Je suis à la recherche d'informations me permettant de retrouver la trace de l'un des mes ancêtres, un certain Frère Cerise, décédé aux Philippines il y a plusieurs siècles... et je crois qu'elle a des documents qui peuvent m'aider.

– Frère Cerise, dites-vous ?

– Oui... Concélita prétend être en possession de certains document le concernant...

L'homme tend alors la main à Lucien pour l'aider à sortir de la piscine, mais le pantalon de ce dernier, gorgé d'eau, lui tombe sur les chevilles.

– Oh !

Penaud, Lucien Cerise se rhabille, mais Monsieur Bartolo a eu le temps de voir la marque, la tâche de naissance en forme de pieuvre que Lucien Cerise porte, juste au dessous du nombril. Il s'apprête à parler, quand l'arrivée de Concélita vient faire diversion. Vêtue d'une robe verte moulante, qui met en valeur sa peau lisse et mate, elle est plus belle que jamais.

– Concélita !

Elle n'est pas très à l'aise.

– Ce sont mes amis, Ruben !

– C'est ce que j'ai cru comprendre, dit Ruben qui tend deux serviettes aux visiteurs et s'éclipse pour aller chercher des boissons.

A peine Ruben s'est-il éloigné :

– Je suis désolé Lucien, murmure Concélita d'une voix tremblante, notre aventure fut une erreur de parcours. Je suis très amoureuse de mon mari. Il ne faut surtout pas qu'il sache pour nous deux.

– T'en fais pas, soupire Lucien, je serai muet comme une carpe... Mais ta disparition, tout ça, nous étions inquiet. Et cette histoire de pages

piquées dans le bouquin de Magellan, qu'est-ce que ça veut dire ? Quel secret caches-tu ?

– Elle hésite.

– Ta tache de naissance...

– Et alors ?

– Mon mari a la même...

– J'ai remarqué.

– Dans les pages arrachées au livre de Magellan est décrit un signe distinctif des garçons de la famille Cerise : « une tache brune, en forme de pieuvre, située juste au dessous du nombril. » Ce qui veut dire que toi et mon mari êtes... Mais ce n'est pas tout !

Concélita se dirige vers un gros pot de terre rouge qui décore le jardin, le soulève et retire une enveloppe qui y était cachée. A ce moment là, Ruben revient, portant un plateau de boissons.

– Tenez, dit Concélita en leur tendant les quelques feuillets manuscrits, lisez ! Cela vous concerne tous les deux...

Ils lisent.

– C'est...

– ... Incroyable !

Ils se regardent.

– Tu...

– Tu...

Et tombent dans les bras l'un de l'autre.

– C'est vrai qu'ils ont un air de famille ! commente Philippe, tout ému.

– Je... C'est... Euh... Dans l'avion, j'avais perdu un bouton de mon pantalon, c'est ainsi que Concélita a vu la tâche, se justifie laborieusement Lucien Cerise.

– Ah... dit Ruben, pas vraiment convaincu.

– Oh ! Les frangins, ça s'arrose, non ? dit Philippe pour détendre l'atmosphère.

– Pas frangins, précise Concélita, seulement cousins... et plutôt éloignés, quand même.

Tous se mettent à rire.

– Buvons à nos ancêtres ! s'écrient en chœur Lucien et Ruben.

Au moment des adieux est émouvant. Les deux cousins jurent de se revoir et Ruben promet à Lucien de lui faire parvenir son arbre généalogique complet.

– Grâce à toutes ces péripéties, conclut Lucien Cerise, j'ai retrouvé un membre de ma famille. Et pour moi, ça représente pour moi UN TRESOR MIRIFIQUE !

FIN

Nouvelle de l'atelier d'écriture du Centre social du Faubourg Duchâteau (Denain) / Animatrices : Mme Aïcha KHELIFI et Joséphine De VITO

Hallucinations

Lucien, haletant mais soulagé, se jeta sur l'un des sièges en skai gris de la salle d'embarquement. Jamais il n'aurait pensé qu'il serait à l'heure. Depuis la fameuse lettre, la déveine s'était acharnée sur lui : son seul compagnon, un vieux chat de gouttière noir et blanc, avait fugué et ne revenait plus, la chaudière de l'appartement qui menaçait de lâcher depuis deux ans avait choisi ce moment-là pour mettre ses menaces à exécution, son patron avançait le délai initialement prévu pour rendre son dernier article sur les bienfaits de la cuisine à l'huile d'olive et, pour clore le tout, il s'était trompé d'une heure en réglant son réveil le seul jour où il avait prévu de prendre l'avion – ce qui l'avait mis dans un état de stress considérable jusqu'à son arrivée in extremis à l'aéroport.

Il se gratta la tête nerveusement puis, sans même qu'il y fit attention, son regard se perdit de l'autre côté de l'immense baie vitrée de l'aéroport. Une sorte de grosse benne déversait des montagnes de bagages de toutes sortes, et le flux continu des valises tombant l'une après l'autre sur le tapis roulant l'apaisa progressivement.

Il repensa à cette fameuse lettre, celle qu'il avait reçue trois jours plus tôt, alors qu'il revenait de son jogging matinal au parc Montsouris. Au milieu d'un fatras de prospectus répandus sur le carrelage, le coin d'une enveloppe, reconnaissable à sa blancheur, avait attiré son attention. Ainsi qu'en attestait le timbre à l'effigie d'une certaine Aurora Quezon, la missive provenait des Philippines. Elle l'informait du décès d'un oncle éloigné et, les autorités locales ayant identifié Lucien seul héritier du tonton, l'invitaient à se présenter dans les plus brefs délais s'il ne voulait

pas voir son héritage – une maison – tomber dans les mains de l'état philippin.

Une voix suave, annonçant l'embarquement imminent des passagers à destination de Manille, vint tirer Lucien de ses pensées et il rejoignit la file d'attente. Une fois dans l'avion, il prit une revue *people* à la disposition des voyageurs, s'amusa d'abord des déboires amoureux des stars du moment, mais s'en lassa rapidement – décidément, il avait bien raison d'être célibataire – et, finalement, s'endormit.

Sitôt débarqué à Manille, Lucien rejoignit le Rainbow Hôtel, dans le quartier de Malate. Cet hôtel lui avait été vivement recommandé par une brune piquante employée à l'agence Nouvelles Frontières. La compétence de la jeune femme, la clarté de ses explications... et son décolleté vertigineux avaient fait sur Lucien une forte impression. Il y pensait encore quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et que deux colosses lui barrèrent le passage...

– Bizarre, pensa Lucien, je croyais que tous les Philippins étaient...

Mais avant même qu'il pût achever de formuler sa pensée les deux malabars l'avaient violemment bousculé et jeté au sol, complètement sonné.

Lucien revint à lui dans le hall de l'hôtel. Il se remémora la corpulence de ses agresseurs et le sourire émaillé de couronnes d'or de l'un d'eux. Il pensa que, même si la scène n'avait duré que quelques secondes, il devait y avoir des témoins... Mais les employés semblaient n'avoir rien remarqué et vaquaient à leurs occupations sans se soucier de sa présence. Lui qui adorait Hitchcock ! Il revit cette scène de *La Mort aux trousses*, où le héros, après avoir été victime d'un enlèvement et d'une tentative de meurtre déguisée, revient avec la police sur les lieux du crime et découvre avec stupeur que les preuves qu'il avait affirmé pouvoir fournir ont toutes été effacées durant la nuit...

– Comment est-il possible que personne n'ait rien vu ? Que personne ne soit venu à son secours ? J'hallucine ! pensa Lucien, en pleine confusion mentale.

Mais non, décidément, autour de lui, le monde semblait léger et insouciant, les voyageurs se pointaient à la réception, prenaient leur clé, échangeaient quelques paroles anodines avec les employés de l'hôtel. Aucune effervescence, pas trace d'un quelconque drame. Abasourdi, Lucien monta dans sa chambre et s'enferma à double tour.

Le lendemain, il s'occupa d'organiser son voyage pour l'île de Tapay où – bien qu'il n'y crût pas plus qu'à un rêve – se trouvait la maison dont il venait d'hériter.

Arrivé au port où il devait embarquer, il se dirigea vers un guichet derrière lequel était assise une jeune femme qui ne parlait pas un mot de français. Il essaya l'anglais, mais c'était pire ! Elle baragouinait une langue incompréhensible. Lucien avait beau tendre l'oreille – qu'il n'avait, hélas, pas très fine –, il ne comprenait pas un traître mot de tout ce que son interlocutrice essayait de lui dire. Et leur dialogue résonnait dans sa tête à la manière d'un vieux disque rayé :

- I want to go to Tapay, annonçait Lucien.
- Wât tïll ? demandait-elle.
- What ? questionnait Lucien.
- Wât tï dou ou wât tō go ?
- What ? I WANT TO GO TO TAPAY !!!

Cinq tentatives plus tard, le front dégoulinant de sueur, Lucien était sur le point de tout abandonner, de retourner illico à l'aéroport et prendre le premier vol pour Paris – décidément, ce voyage s'annonçait mal et Lucien, trop conscient de sa malchance habituelle, ne voulait pas la tenter le sort –, quand l'arrivée inopinée d'un personnage de rêve vint bousculer ces sages résolutions. C'était la Beauté même ! Et elle se dirigeait vers lui, marchant comme si elle était portée par les airs, avec un léger balancement du corps qui faisait onduler jusqu'à ses reins une longue chevelure noire et soyeuse. Elle arborait un sourire éblouissant et ses prunelles noires irradiaient une chaleur qui scotcha littéralement Lucien sur place. Lorsqu'elle se trouva, comme par magie, à un pas de lui, il sentit son cœur fondre comme le sucre dans un café brûlant.

– Hello, lui dit-elle, avec un sourire ensorceleur qui découvrait des dents éclatantes.

Hypnotisé, Lucien était incapable de répondre :

– Hello, do you have a problem ? insista-t-elle, can I help you ?

Elle parlait un anglais impeccable. Un miracle ! En quelques minutes Lucien eut dans les mains tous les billets dont il avait besoin pour se rendre sur l'île de Tapay et en revenir.

Il lui restait une heure à tuer avant son départ en bateau. Ce ne serait jamais assez pour faire vraiment connaissance avec sa Déesse-Sauveuse, mais il fallait tout de même en profiter. Il l'interrogea. Elle se nommait Kiri-San – Lucien pensa qu'il ne pourrait plus jamais s'empiffrer de Kiri sans penser à cette femme –, et achevait ses études de Droit à

l'Université internationale. Elle ajouta que sa vraie passion était le tango. D'ailleurs, elle attendait une réponse à la demande qu'elle venait d'effectuer pour passer une année à Buenos Aires, chez le plus célèbre des maîtres du tango argentin.

Lucien buvait ses paroles. Il s'imagina à Buenos Aires, assis dans une vaste salle de danse, un cigarillo aux lèvres, coiffé d'un borsalino et vêtu comme un mafieux. Assis un peu à l'écart, il contemple d'un air supérieur les couples évoluant sous une lumière faible et vacillante. Tout à coup, Kiri-San apparaît au fond de la salle, vêtue d'une robe noire très moulante et juchée sur de hauts talons. Elle s'approche de lui, arborant comme une invite ce sourire particulier...

– Je...

Lucien s'ébroua pour dissiper le sortilège. Il voulut raconter à la jeune femme les délires de son imagination débridée mais, lorsqu'il se retourna, Kiri-San avait disparu.

Au même moment, le bateau accostait. Lucien embarqua.

Décidément les Philippines semblaient à Lucien le pays de la magie : les individus y apparaissaient puis disparaissaient sans crier gare. C'est après s'être fait cette réflexion qu'il commença à éprouver les très désagréables sensations qui accompagnent ce que l'on nomme communément : mal de mer. Bien que la houle ne fût pas particulièrement forte, Lucien sentait les palpitations de son cœur s'accélérer et la nausée devenir progressivement plus intense. Enfin, malgré la lutte intérieure qu'il mena pour résister le plus possible, il ne put s'empêcher de terminer le voyage en vomissant tripes et boyaux par-dessus le bastingage.

C'est un Lucien livide qui posa le pied sur l'île de Tapay. Il rassembla ses dernières forces pour héler un *jeepney* et se laisser conduire à l'adresse indiquée dans son courrier.

Après avoir traversé un dernier village, le *jeepney* s'immobilisa devant une demeure imposante de laquelle émanait une impression de tristesse. La façade semblait dire qu'elle avait dû être impressionnante, autrefois, du temps où l'on prenait soin d'elle, mais que désormais plus personne n'était assigné à cette tâche, et qu'on la laissait à sa décrépitude. D'après le courrier, la maison avait été abandonnée par son propriétaire – l'oncle de Lucien – quelques années plus tôt, lorsqu'il avait dû choisir de revenir vivre à Manille pour des raisons de santé – son âge ne lui aurait plus permis, en cas de problème subit, de supporter le voyage en mer jusqu'à la capitale.

Lucien était partagé entre l'envie de découvrir l'intérieur de la maison et celle de fuir. Sans qu'il sache vraiment quoi, quelque chose le mettait mal à l'aise dans ce décor inconnu... Était-ce l'aspect de la maison elle-même ? Était-ce son isolement au beau milieu de cette végétation sauvage, étouffante ? Au fond, Lucien ne pouvait s'empêcher de se demander ce qu'il faisait là, chez homme qui – bien qu'il fût un ancêtre proche – ne le connaissait pas, ne l'avait jamais rencontré. Il tourna la clé dans la serrure et poussa lentement la porte. Au même moment, deux balles sifflèrent à quelques centimètres de son oreille et vinrent se loger dans le bois de la cloison. Lucien dévala les marches du perron et s'écroula pour la deuxième fois sur le sol. Au-dessus de lui, un sourire émaillé de couronnes en or le regardait ironiquement. Il perdit à nouveau connaissance.

A son réveil, un vieil homme vêtu de loques l'éventait avec une feuille de palmier. Que s'était-il passé ? Où était-il ? Qui lui en voulait au point de souhaiter sa mort ? Lucien bredouillait nerveusement des questions auxquelles le vieillard répondait par des gestes qu'il ne parvenait pas à comprendre. Après quelques échanges infructueux, le vieil homme sortit de sa modeste habitation, une cabane au toit de tôle. Lucien attendit, sans savoir ce qu'il attendait, en proie à une indescriptible angoisse. Le vieil homme entra à nouveau dans la pièce, suivi d'un homme plus jeune, habillé à l'euro péenne – jeans, tee-shirt et baskets. Ruben, c'était son nom, lui expliqua qu'il avait probablement été victime du gang des Bo, un clan local qui rackettait la population et cherchait à faire main basse sur tous les biens de l'île. Après une période d'accalmie due à des tensions internes au clan, les Bo revenaient selon toute vraisemblance à leurs vieilles habitudes. Ils s'étaient probablement mis en tête de s'approprier l'ancienne demeure de son oncle...

– Un homme respecté des villageois parce qu'il défendait leurs droits et, ajouta Ruben, pour la même raison haï des Bo.

Une nouvelle fois, Lucien se demanda ce qu'il était venu faire dans cette galère. Pour une fois qu'il quittait le quinzisième, comment était-il possible que son voyage se soit transformé en un tel cauchemar ? Les deux villageois sortirent de la cabane. Lucien, qui cherchait à en savoir plus, entreprit de les suivre mais, lorsqu'il fut dehors, il n'y avait plus personne.

Il se mit en marche. A peine avait-il parcouru quelques mètres qu'il se retrouva au beau milieu d'une immense palmeraie, complètement égaré. Que voulait dire tout cela ? Où étaient passés ces hommes auxquels

il venait de parler ? Le soleil était haut, et brûlant. Lucien tenta de se rappeler où était située la maison de son oncle. Mais il en était incapable. Absolument incapable. Et les allées de palmiers se succédaient sans qu'il parvînt à avoir ne serait-ce que l'impression qu'il progressait dans une direction précise... Peut-être tournait-il en rond depuis tout à l'heure ? Malgré la peur, son estomac criait famine, et il était assoiffé. Le soleil n'en finissait pas de chauffer son crâne et son sang battait sous ses tempes à le rendre fou. Comment une simple lettre avait-elle pu le mener là ?

Tout à coup, il aperçut une vague silhouette au bout de l'une des allées. Sans réfléchir, il se mit à courir – ce ne pouvait être qu'un habitant de l'île : il était sauvé !

L'homme était courbé vers le sol et Lucien imagina qu'il était occupé à couper du bois, ou à ramasser des feuilles. Il n'était plus qu'à quelques mètres de l'inconnu quand celui-ci se releva. Il était immense. Lucien le dévisagea, terrifié : un sourire cruel, émaillé de couronnes en or, fendait le visage du colosse qui braquait sur lui un revolver de gros calibre. La détonation fût assourdissante.

– Monsieur, que se passe t-il ? Vous êtes arrivés...

– Hein, quoi ? Qu'est-ce que vous dites ? articula Lucien avec peine.

– Vous êtes arrivés. Nous venons d'atterrir à Manille, vous êtes le dernier passager à bord.

Lucien regarda l'hôtesse avec reconnaissance, il avait envie de rire. Elle l'aïda à tirer son sac de la soute, et s'éloigna en direction du cockpit : elle ressemblait comme deux gouttes d'eau à Kiri-San.

FIN

Nouvelle de la classe de 2^{de}1 du Lycée Alfred Kastler (Denain) / Enseignante : Mme Patricia BOZZONNE

Aventures tumultueuses aux Philippines

1521, Mer des Célèbes

Le Trinidad, bateau qui appartenait à l'expédition de Magellan coule suite à une avarie causée par une tempête. Le seul survivant de ce naufrage se nomme Frère Cerise. Il met trois parchemins dans des bouteilles qu'il jette à la mer.

1991, Philippines

Extrait d'un article du Philippine Inquirer : « Le volcan Pinatubo s'est brutalement réveillé. Une des conséquences de cette éruption a été le bouleversement de la topographie des régions aux alentours qui a permis la découverte de nouveaux vestiges archéologiques... »

2010, quelque part sur l'île de Luçon

Le professeur Romy, célèbre archéologue fait lors d'une expédition une découverte importante...

De nos jours, dans le Pas de Calais

Dans une petite ferme d'un village artésien, deux amis d'enfance viennent d'engloutir un lapin de Garenne, chassé la veille et cuisiné aux pruneaux. L'un d'eux est Lucien Cerise. Reporter, aventurier et archéologue, fan d'Indiana Jones, il a les cheveux longs, les yeux noisette et un anneau à l'oreille droite. L'autre, Philippe, dit Phil est antiquaire photographe, alter ego de Lucien... en plus tendre.

Après leur copieux repas, Phil enfile ses gants roses à petites fleurs et commence la vaisselle. De son côté, Lucien finit le pichet de cidre fait maison.

Soudain : Driiiiiiiiiiiiiiiiiing !

– Lucien, tu peux aller voir ?

Ce dernier se lève en titubant légèrement et ouvre la porte.

– Bonjour Lucien, lance le facteur, je t’amène un colis recommandé. Tiens, signe là.

Lucien s’exécute, prend le paquet et ferme la porte. Intrigué, il se tourne vers Phil et ouvre le colis. Il y découvre une bouteille. En l’examinant, il aperçoit un bout de papier à l’intérieur :

– Ko kché kcha ?

Il secoue la bouteille dans tous les sens et finit par la briser. Phil sursaute, lève les yeux au ciel puis attrape un ramasse poussière. Il se baisse pour récupérer le papier, mais l’archéologue s’en empare avant lui et l’examine dans tous les sens : cela ressemble à un casse tête chinois. Pendant ce temps là, Phil ouvre la lettre restée dans le carton du paquet, lit : « Rendez-vous à Manille. J’ai fait une grande découverte et j’ai besoin de votre aide. Il s’agit d’une histoire de trésor... Je vous attends. » Signé : « Professeur Romy ».

Immédiatement, l’idée de partir à l’aventure envahit l’esprit de Lucien qui commande à Phil :

– Dépêches toi. On met les voiles en direction de Manille.

Et quelques heures plus tard, les deux compères sont dans l’avion en direction des Philippines.

L’arrivée à Manille

Dès leur sortie de l’aérogare, Lucien et Phil cherchent avec peine un taxi libre pour gagner leur hôtel. Ils n’ont finalement pas d’autre choix que de prendre un jeepney bruyant et crachant de la fumée noire. Les deux amis n’ont pas remarqué l’homme qui se précipite dans un taxi afin de les suivre.

Le chauffeur du jeepney les dépose à près de l’hôtel où deux chambres leur ont été réservées par le professeur Romy. Ils sont accueillis par le maître d’hôtel qui sourit béatement.

– Soyez les bienvenus au Coconuts Hôtel.

Ils appellent le groom de service pour monter leurs bagages. Celui ci affiche sur son visage le même sourire idiot – la direction l’exigerait-elle de ses employés ? Il leur lance :

– Bon séjour parmi nous.

Phil récupère la clé de sa chambre et invite Lucien à boire une bière fraîche au bar. Celui-ci ne se le fait pas dire deux fois.

La rencontre

Pendant que Lucien et Phil savourent une de leurs nombreuses boissons préférées, accoudés au bar, en discutant de tout et de rien, apparaît une ravissante asiatique. Très sexy, elle a une démarche de mannequin et les effluves de son parfum viennent titiller l'odorat des deux compères qui ouvrent des yeux ronds. Subjugués par sa beauté, ils lui avancent un tabouret et l'invitent à se joindre à eux. Pas farouche, la jeune femme prend place et commanda un cocktail.

– C'est pour moi, précise Lucien au barman.

Puis l'aventurier fait les présentations :

– Moi, c'est Lucien, je suis journaliste, et lui c'est Phil, il est antiquaire...

La beauté des îles les toise.

– Je suis historienne, je m'appelle Kiri.

– Comme la vache ? se marre Phil, qui ne manque jamais l'occasion d'un jeu de mots foireux.

Géné, Lucien prie son compagnon « d'aller se faire boire ailleurs ».

– Ce fut un plaisir de vous rencontrer, dit Phil en prenant congé. A bientôt, j'espère...

Et il sort laissant Lucien en tête à tête avec la belle.

Arrivé dans le couloir, il aperçoit la porte de leur chambre entrouverte. Intrigué, il s'approche à pas de loup et surprend deux individus en train de fouiller leurs bagages. De rage, il s'empare d'une chaise et assomme l'un des voleurs. Sans demander son reste, l'autre prend la fuite en direction de la sortie de secours où l'attend un complice.

Pendant ce temps, Lucien et Kiri font plus ample connaissance. Ils sont interrompus par un appel sur le portable de la jeune fille. Après une brève discussion dans sa langue maternelle, Kiri se lève :

– C'est ma mère, je dois y aller.

Loin d'imaginer qu'elle ment – à l'autre bout du fil, une voix d'homme vient de lui annoncer l'échec de la visite dans la chambre des deux français –, Lucien propose un rendez-vous à la jeune fille, puis finit son verre d'un trait et quitte le bar pour rejoindre Phil.

A sa grande surprise, il découvre une chambre sans dessus dessous et son ami assis sur le lit, la tête entre les mains.

– Tu ne vas pas me croire, lance t-il à Lucien.
Et il raconte sa mésaventure.

L'explication

Une fois remis de leurs émotions, Lucien et Phil s'octroient une bonne nuit de sommeil. Le lendemain matin, ils vont au rendez vous que leur ami, le professeur Romy leur a fixé. Arrivés devant la maison du célèbre archéologue, ils sont reçus par le professeur en personne. Ce dernier les emmène à son bureau où il leur présente Ruben, son élève et jeune assistant, originaire d'une île des Philippines.

Lucien et Phil, encore passablement énervés de leur fin de soirée, relatent leur mésaventure de la veille. Ils expliquent leur arrivée et parlent de la mystérieuse et très belle fille du bar qui avait jeté son dévolu sur notre intrépide baroudeur. L'épisode des voleurs achève de mettre la puce à l'oreille au vieil archéologue. Pour lui, il n'y a aucun doute : Kiri, n'est autre que la soeur d'un certain Mister Bo, chef d'une redoutable bande de malfaiteurs. Avec un petit sourire, Romy apprend ensuite à Lucien que le parchemin qu'il lui a envoyé n'était qu'un appât destiné à les faire venir aux Philippines.

– La vérité, chers collègues, est totalement différente. Ce que j'ai découvert dépasse votre imagination. Il ne s'agit pas d'un, mais de trois parchemins...

Lucien en perd son latin. Il ne comprend plus rien à cette histoire et n'apprécie pas d'avoir été manipulé. Pourtant, connaissant le sérieux de son ami, pour l'avoir eu comme professeur à la Sorbonne, il y a de cela une vingtaine d'années, il lui demande plus d'explications. Calmement, le professeur Romy s'assoit à son bureau, prend une profonde inspiration et se lance dans un incroyable récit :

– En réalisant des fouilles archéologiques près du volcan Pinatubo, j'ai découvert trois parchemins, cachés dans des bouteilles de rhum, sur lesquels apparaissait le nom de Frère Cerise. Une fois rassemblés, ces documents historiques indiquent l'emplacement d'un coffre, contenant un trésor inestimable, qui fut dérobé aux Espagnols par l'un de tes ancêtres : ce fameux Frère Cerise.

– Un ancêtre : bien ! Un trésor : encore mieux... dit Lucien qui, petit à petit, il commence à voir plus clair.

Mais il est encore préoccupé par le cas de Kiri et demande plus d'explications à son ami.

– Cette femme est machiavélique, l'avertit le professeur Romy. En accord avec son frère, le malveillant Mister Bo, alias Picsou, elle m'a espionné pendant les fouilles sur le mont Pinatubo, puis elle et ses hommes de main – Felipe dit Fifi, Ricardo dit Riri et Luis dit Lulu – m'ont forcé à leur remettre les parchemins – deux seulement, car j'ai eu le temps de cacher le troisième. A ce que j'ai cru comprendre, Kiri n'a ensuite donné à son frère qu'un seul des deux parchemins : sans doute a-t-elle dans l'idée de le doubler...

Le plan

Son récit terminé, le professeur consulte ses amis :

– Qu'en dites-vous ?

– Hum... fait Lucien.

Et les quatre hommes se mettent à élaborer un plan d'action pour récupérer le parchemin tombé aux mains du diabolique Mister Bo.

– Le bandit a une villa sur l'île de Cebu, les informe le vieil

– archéologue.

– Sur une île ? ça se complique ! dit Phil.

Le professeur poursuit :

– Ruben, peut nous trouver un bateau qui nous emmènera sur cette fameuse île.

– Dans ce cas, ne perdons pas de temps, allons-y ! décide Lucien, impatient d'embarquer dans cette nouvelle aventure.

Le naufrage

Une heure plus tard, Ruben nommé capitaine, navigue en direction de l'île de Cebu avec à son bord, le professeur Romy et nos deux amis. Bientôt, Phil signale qu'une vedette les suit depuis leur départ. Il en informe Ruben.

– Des pirates ! dit celui-ci, ils sont plus rapides que nous...

Mais Ruben a plus d'un tour dans son sac :

– Nous allons faire exploser le bateau et faire croire à notre mort.

Aussitôt dit, aussitôt fait ! Le professeur asperge le pont d'essence tandis que Ruben dirige leur embarcation vers les rochers qui bordent une île toute proche. Puis Lucien craque une allumette et tous quatre sautent à l'eau. De loin, les pirates assistent à l'explosion. Après avoir fait le tour de l'épave, ils repartent, persuadés qu'il n'y a pas de survivant.

Lucien, Phil et Ruben sont de bons nageurs et ils parviennent facilement à gagner le rivage, mais le professeur, lui, est en fâcheuse posture.

Epuisé, il est sur le point de couler, quand surgissent dans un même saut quatre dauphins sauveteurs – Flipper, Galak, Willy et Oum – qui ramènent le vieux savant jusqu'à la plage.

L'étrange île de Cebu

A peine les quatre naufragés sont ils remis de leurs émotions qu'ils se retrouvent entourés par une tribu de gay. Leur chef, vêtu d'un string léopard, dit s'appeler Tarzan.

– Et lui, c'est Cheetahn, dit-il en présentant un macaque à longue queue était accroché à son cou.

Les nouveaux arrivants ne semblent pas hostiles, bien au contraire : Tarzan, subjugué par le regard de Phil, est sous le charme. Profitant de la situation, celui-ci lui demande la direction de la villa de Mister Bo et entreprend d'expliquer les motifs de leur présence. Lucien n'en croyait pas ses yeux. Le pseudo seigneur de la jungle approuve. Il décide d'accompagner les rescapés et la caravane – qui ressemble plus à un défilé de la Gay Pride qu'à une troupe de baroudeurs – se met en marche.

– Faut bien vivre avec son temps, soupire Lucien qui n'en revient pas.

Une histoire de singe

Le trajet se déroule sans encombre. A l'approche de la villa du mafieux, les aventuriers entendent de la musique, plutôt entraînante : Mister Bo a organisé un concert privé des « Village People ». Une chance ! Profitant du vacarme, Lucien et ses compagnons parviennent aux abords de la villa sans se faire repérer. Mais pénétrer à l'intérieur pour y récupérer le parchemin est une autre affaire.

– Je vais demander à Cheetah, dit Tarzan. Mon singe peut se glisser par une fenêtre glisser sans éveiller les soupçons... Pas vrai ? dit-il en s'adressant au macaque.

Après un court dialogue baragouiné dans un étrange charabia, le singe file vers la maison. Il en revient au bout de quelques minutes, brandissant triomphalement un... rouleau de papier toilette.

– Cette aventure vire au grand n'importe quoi ! pense Lucien. Un singe savant, des gays sympathiques : on est dans la quatrième dimension...

Pendant ce temps, Tarzan reprend ses explications en langage macaque. Au bout d'un moment, son compagnon poilu hoche la tête. A-t-il enfin compris ses instructions ? Toute la petite compagnie croisa les doigts. Oui ! Cette fois, le singe rapporte le précieux document.

Sans perdre un instant, Lucien, Phil et leurs compagnons se mettent à la recherche un moyen de quitter l'île sans être découverts. Et encore une fois le hasard – qui fait souvent bien les choses et a la part belle dans cette histoire – vient en aide à nos amis : arrivé au village gay, ils tombent nez à nez avec un inventeur loufoque, prénommé Léonard – De Vinci, pour les intimes. Après avoir entendu leur histoire, il décide de leur donner un coup de main et leur propose d'utiliser sa montgolfière pour rejoindre l'île de Luçon, où se trouve Kiri et le troisième morceau de parchemin.

Le voyage en ballon

Lucien attend le départ avec impatience car, si l'histoire avait bien démarré – les Philippines, la jungle, un trésor, une fille sexy... –, l'épisode de l'île gay l'avait laissé sceptique et lui, le fan d'Indiana Jones a hâte de renouer avec la véritable aventure.

Hélas ! Son enthousiasme est bientôt refroidi par ce foutu ballon qui, une fois gonflé, à la forme d'une énorme banane ! Résignés à faire contre mauvaise fortune bon coeur, nos aventuriers prennent dans la nacelle de la montgolfière et Léonard, l'aéropostier, donne le signal du départ.

Non loin de là, Mister Bo, avisé par ces hommes, voit son ballon préféré – celui qui lui avait été volé quelques jours plus tôt – s'éloigner dans les airs. Il prend sa longue vue et, stupéfait, constate que Léonard l'Inventeur, le Professeur Romy et ses complices sont à bord. Il ordonne à ses hommes de prendre son hélicoptère – un Huey Cobra, année 1970 –, de poursuivre les fuyards dans son hélicoptère et de les amener vivants chez Kiri. Puis il prévient sa soeur de l'arrivée imminente du professeur et de ces acolytes.

Pendant ce temps, dans les airs, Léonard fait une confidence à ses voyageurs :

– Le ballon appartient à Mister Bo... Il me doit de l'argent depuis cinq ans, pour l'une de mes inventions qu'il n'a jamais payée. Alors, pour me venger, je lui ai dérobé son ballon en profitant d'un baptême de l'air à Castillejo.

A cet instant, Léonard est interrompu par le grondement d'un hélicoptère qui les frôle en tirant des rafales de mitrailleuse pour les contraindre à atterrir. Déstabilisé, l'aéronef oscille dangereusement et pour éviter une chute brutale, Lucien ouvre la vanne de gaz et le ballon vient heurter le clocher de l'église de Castillejo.

Le retour de Jésus

Ejecté de la nacelle, Lucien se rattrape à la croix du clocher et son pied heurte la cloche...

Ding ! Dong !

Au même moment, quelques mètres plus bas, une procession silencieuse en l'honneur du Christ Noir avance lentement dans les rues en direction de l'église...

Ding ! Dong ! continue de carillonner la cloche.

Les fidèles lèvent les yeux au ciel et l'un d'entre eux s'écrit :

– Jésus est de retour ! Jésus est de retour !

Tandis que les quatre apôtres, plus chanceux, atterrissent en douceur au milieu des pèlerins.

Après quelques acrobaties et l'aide de ses compagnons, Lucien arrive enfin sur la terre ferme. Mais les hommes de Kiri, prévenus par Mister Bo, les encerclent aussitôt, les forcent à monter dans un véhicule et les emmènent à San Felipe, où se trouve la villa de Kiri.

Histoire de famille

En arrivant dans le hall de la villa, Lucien et ses amis constatent qu'ils sont attendus de pied ferme par Mister Bo et sa soeur. Sans perdre de temps en bavardages inutiles, les deux bandits leur réclament les parchemins.

– Dans notre clan, ricane Mister Bo, nous avons pour coutume de châtier les voleurs... en les jetant en pâture à des requins affamés.

Mais le professeur Romy prend la parole :

– Vous êtes bien naïf, Mister Bo ! Vous n'avez toujours pas compris le manège de votre soeur qui joue un double jeu. Tous les éléments sont enfin réunis.

Phil en profite pour chuchoter à l'oreille de Lucien :

– Je ne la sentais pas cette fille, elle mérite bien le surnom de Kiri la Vache. Kiri sent le danger et se fait enjôleuse :

– Mon cher frère, tu sais bien que je suis incapable de te trahir...

Paf ! Sans la laisser finir ses explications, le mafieux sa soeur gifle à toute volée. Humiliée devant ses propres hommes qui rient de la dispute, la jeune fille roule par terre.

Coeur tendre et toujours sous le charme de la belle, Lucien tente d'intervenir, tentait d'intervenir, mais les hommes de Mister Bo le maintiennent fermement.

La scène n'a pourtant pas échappé à Kiri, ravie de l'attention que lui porte toujours Lucien. Profitant d'un instant d'inattention, elle arrache son arme à l'un de ses gardes et la lance à notre aventurier qui se met à mitrailler à tout va. Les mafieux, surpris, tombent comme des mouches.

– Couchez vous et protégez vous, cria Lucien à ses compagnons.

De son côté, Kiri, imperturbable, a ramassé le pistolet d'un homme qui agonise au sol. Elle se dirige droit vers son frère avec un regard rempli de haine. Elle s'arrête devant lui, son visage respire la vengeance.

Mister Bo implore son pardon.

– Tu ne vas pas tuer ton propre frère.

Elle sourit, un sourire glacial. Terrorisé, il tente de lui retourner son sourire, espérant encore l'attendrir :

– Ma soeur....

Kiri a un instant d'hésitation, un doute traverse son esprit, mais elle se reprend bien vite :

– Tu n'as jamais été mon frère et tu ne le seras jamais.

Et pan ! Kiri exécute Mister Bo d'une balle dans la tête.

Un silence de mort s'abat brusquement sur le hall. Constatant la mort du boss, les bandits cessent de combattre. Tous ont compris que Kiri a repris le contrôle des opérations.

– Maintenant, je vais m'absenter quelques temps. Vous attendrez ici mon retour, leur ordonne-t-elle.

La forêt mystérieuse

Après ce dénouement brutal, Kiri invite Lucien et ses amis à la suivre et les guide jusqu'à une forêt située à proximité de la ville. Lucien demande à Kiri pourquoi elle les aide mais la jeune femme ne répond pas et lui dit :

– Je vous emmène voir un vieil homme qui connaît l'histoire de l'île depuis la nuit des temps, faites moi confiance.

Après avoir traversé la forêt, le groupe arrive dans un village au bord de l'eau. Ils découvrent une dizaine de petites huttes et, au centre, une plus grande : celle du chef du village. C'est à que vit le vieillard. Il se nomme Ugo Santiano, a des yeux sombres et pétillants, ses longs cheveux blancs sont maintenus en queue de cheval par une bande d'écorce. Kiri s'approche et tend au vieil homme les trois parchemins. Il lui adresse un sourire éclatant, dévoilant une rangée de dents blanches mais plantées de travers. Puis il se met à parler dans une langue mélodieuse, les saluant apparemment sans aucune hostilité, avant de les

inviter à le suivre. Il se dirige vers une embarcation, se penche et en sort un thon d'une quinzaine de kilos. Des villageois qui l'ont suivi prennent eux aussi des paniers de poissons et de coquillages qu'ils déposent aux pieds des visiteurs. Un festin est organisé sur la place du village, où tous attendent que les invités soient servis et que leur chef ait donné son approbation avant de s'attaquer à la nourriture. Lucien et ses compagnons remercient les indigènes par des sourires. Ils se sentent maintenant en confiance. Après le repas, débute une cérémonie qui dure jusqu'au milieu de la nuit. Puis les villageois proposent à nos amis un logement... et de la compagnie féminine.

A l'aube, Ugo vient les réveiller. Dans un geste solennel, il tend la main vers la jungle et fait signe à ses hôtes de le suivre.

Sur la route du trésor

En chemin, Lucien et Phil pressent Ugo de question sur l'arrivée de ses ancêtres sur cette terre luxuriante et fertile ainsi que sur la présence du trésor. Après deux jours de marche à travers la jungle par un sentier pierreux, la petite troupe débouche sur une plage de sable fin. Sans un mot, leur guide désigne deux grand troncs sont posés perpendiculairement. En se rapprochant, nos amis discernent plus précisément la charpente d'un immense radeau, constitués de troncs et d'un simple pont plat, vestige de l'arrivée de la tribu sur l'île. Le vieil homme leur raconte alors l'arrivée de son peuple sur ce territoire généreux et l'invasion des différentes tribus. Il en profite pour remercier encore une fois Kiri et Lucien car, grâce aux parchemins, il va pouvoir retrouver le tombeau de son ancêtre perdu depuis des décennies. Un peu plus tard, Ugo évoque les histoires de son enfance : on lui racontait que le soleil se levait sur l'empire où le premier chef de la tribu était enterré. Avec lui se trouvait un trésor inestimable. Hélas ! Suite aux invasions et aux multiples éruptions du volcan le tombeau avait disparu.

Dans les entrailles de la terre

A l'horizon, de petits nuages de fumées s'échappent du Mont Pinatubo. Ugo Santinao lève son bras pour indiquer le chemin à prendre. Ils suivent une ancienne piste sur les flancs du volcan qui les mène à un plateau où une équipe d'ouvriers s'affairent à fouiller le sol d'un des chantiers archéologiques du professeur Romy.

Arrivé au milieu des ruines du village, Ugo Santiano superpose les trois parchemins qu'il observe attentivement puis se remet en route.

Encore quelques heures de marche et d'escalade et il stoppe net devant un autel en pierre recouvert de végétation. Lucien, fatigué, s'allonge dessus pour se reposer. Soudain, dans un bruit fracassant, le sol s'ouvre, libérant un escalier de pierre qui mène à un couloir sombre et étroit. En file indienne, nos amis suivent la galerie qui débouche sur une vaste grotte où bouillonne un lac de lave. Au centre de celui-ci, s'élève un monticule auquel on accède par une arche en pierre.

Lucien s'avance, suivi de ses compagnons. Sur une stalle trône un coffret en bois laqués jaune que notre héros époussette en soufflant dessus.

Chaque centimètre du coffret est orné de dessins et de sculptures. Lucien tente d'ouvrir la serrure, mais huit siècles ont eu raison du mécanisme. Phil prend la cassette des mains de son ami et, à l'aide d'une épingle à cheveux de Kiri, parvient finalement à l'ouvrir. A l'intérieur, un étrange cylindre en bronze patiné est posé sur une peau d'animal tacheté de couleur jaune et noire. Lucien saisit le cylindre, le retourne dans tous les sens. Il est scellé. Tous ont les yeux fixés sur cet étrange objet dont l'aventurier extirpe un mince rouleau de soie bleue qu'il déroule avec l'aide du professeur Romy. C'est une tapisserie d'environ un mètre cinquante de long, dont les broderies représentent un paysage pittoresque : des vallées, des gorges et des ruisseaux. Le long de la bordure est calligraphié un texte écrit en mongol primitif. Nos amis n'en croient pas leurs yeux. Est-ce là le fameux trésor ? Le texte raconte l'histoire d'un enfant qui avait grandi dans le clan Bordjigin, loin des Philippines, sous le nom de Temüdjin. Lucien répète ce nom à haute voix comme s'il était en transe. Il s'agit en fait de l'histoire du Grand Gengis Khan. Cette tapisserie n'est autre que la carte menant au tombeau perdu du conquérant. Très émus, le professeur Romy et Ruben ont les larmes aux yeux et Ugo Santiano apprend enfin toute l'histoire de sa famille : il est le digne descendant de Gengis Khan !

Kiri, elle, a très vite compris où était son intérêt dans l'affaire et ne quitte pas Lucien Cerise d'une semelle. Celui-ci roule la tapisserie et la rangea dans son cylindre, puis replace tous les objets dans le coffre. Le professeur Romy leur propose de retourner à l'un de ses camps de base pour se reposer avant reprendre la route, dès le lendemain, vers le Muséum où ils pourront étudier plus en détails leur découverte.

Le voyage de retour est silencieux.

Après quelques heures de marche, arrivé au camp de base, nos amis se regroupent sous une grande tente ouvrent de nouveau le coffret. Avec

le temps, le tube a pris une teinte d'un vert profond, qui met en valeur un dragon élégamment dessiné sur toute la longueur et dont la queue s'enroule autour du bouchon, comme une corde.

Finalement, Lucien remet le coffre dans son sac, propose à tout le monde d'aller dormir... et à Kiri toute seule de partager sa couche.

– Je te désire depuis mon arrivée aux Philippines, lui glisse-t-il à l'oreille.

Phil, qui a surpris son manège proteste il ne fait toujours pas confiance à la belle. Mais Lucien l'envoie s'occuper de ses affaires.

Au petit matin, Phil passe de tente en tente réveiller le reste de la troupe. Mais quand il arrive dans celle où Lucien ronfle comme une locomotive, Kiri a disparu. Les yeux mi-clos, Lucien émerge lentement, cherche des yeux sa dulcinée et, ne la trouvant pas, se précipite sur son sac, sort le coffret, soulève le couvercle, ouvre le tube : malheur ! A la place de la tapisserie, un peu de sable coule à ses pieds. Il prend alors conscience que sa douce Kiri l'a dupé. Brusquement, le choc du premier moment se transforme en colère et, les yeux exorbités, il se met à hurler si fort que ses cris résonnent jusqu'en haut des flancs du mont Pinatubo. Deux jours durant, Lucien ne décolère pas, serrant le coffret contre sa poitrine il maudit sa déveine tandis que Phil lui rabat les oreilles de ses :

– Je te l'avais bien dit, de ne pas lui faire confiance, tu ne veux jamais m'écouter.

Mais il n'y a plus rien à faire. La jeune femme les a doublé, elle est partie à la recherche du tombeau de Gengis Khan et ça, ce sera pour une autre histoire...

FIN

Nouvelle de l'atelier d'écriture de l'école des consommateurs (Harnes) / Animateurs : Mme Jocelyne SERGEUR, MM David JASIAK et Michael MICHALAK

Trésor ?... Tu as dit Trésor ?

Encore étonné d'être à Manille, Lucien Cerise, éreinté après de longues heures de transport aérien, reposait les bras en croix sur le lit dont le désordre correspondait à la confusion qui régnait dans son esprit en ébullition. Il contemplait le plafond blanchâtre de la chambre et, de temps en temps, jetait un regard circonspect sur la missive que lui avait envoyée son ancêtre par-delà les siècles. Ce message, constitué d'une biographie suivie de symboles énigmatiques qui ressemblaient à une carte, était abandonné sur une table art déco et paraissait attendre patiemment qu'il le relise une fois encore.

Quel aventurier son ancêtre !... Chassé de l'église à cause de son attirance irrésistible pour les dames, de ses relations avec des malandrins et de sa manie de réclamer la distribution des biens des monastères et des couvents, ce moine défroqué avait accompagné Magellan lors de palpitantes expéditions. Il naviguait même à ses côtés lorsque celui-ci avait baptisé l'Océan si calme qui baignait d'innombrables îles du doux nom de Pacifique. Il s'était émerveillé devant les lourds galions espagnols aux cales remplies de coffres bourrés de pièces d'argent et d'or en provenance du Mexique que l'on échangeait contre des épices, des soieries et de la porcelaine de Chine, avant de les renvoyer vers l'Occident. Il avait exploré des navires rejetés sur les plages par de monstrueux typhons ou abandonnés par des équipages en sang, épuisés après de meurtrières attaques de pirates assoiffés de richesses. Il avait consolé certains malheureux rescapés de ces naufrages épiques, pansé des plaies affreuses et aidé des agonisants à accomplir leur dernier voyage.

Il avait aussi pleuré Magellan lorsque le célèbre navigateur, aveuglé par un profond sentiment de supériorité, avait sous-estimé la résistance des indigènes de l'île de Mactan et succombé sous leurs assauts répétés

et furieux. Sentant alors la mort planer au-dessus des découvreurs de terres lointaines, l'ancien religieux avait rédigé d'une plume tremblante quelques pages qu'il avait glissées dans une bouteille d'un verre épais et grossier avant de la jeter à la mer.

Et par un miraculeux hasard, des centaines d'années après, un plongeur spécialisé en archéologie sous-marine avait déniché le précieux réceptacle dans un récif corallien, déchiffré le texte avec l'aide de linguistes chevronnés et identifié, grâce à un méticuleux travail de généalogie, un des descendants de l'écrivain : Lucien Cerise, journaliste gastronomique de la revue *Papilles Rebelles*...

– Moi !

Epuisé par le tourbillon d'images et de réflexions qui l'assaillaient, Lucien s'endormit enfin.

Le lendemain matin, après une nuit agitée, il se décida enfin à suivre les traces de son illustre prédécesseur. Il franchit d'un pas alerte la porte du Miramar Hôtel, le petit établissement qui avait conservé le charme des années folles et marqua une pause, examinant avec inquiétude la foule déjà trépidante de la capitale des Philippines.

Il avait choisi de rester quatre jours à Manille, avant de prospecter quelques-unes des 7107 îles de l'archipel mais... par où commencer ?

Tel Christophe Colomb, et sur une intuition née la nuit même, il allait se diriger vers la vieille ville quand, surgi de nulle part, un jeune garçon aux vêtements élimés s'approcha hardiment et se proposa comme guide. L'aplomb du gamin, son sourire engageant et franc, son attitude fière malgré sa misère évidente, tout cela troubla Lucien qui accepta cette offre sans prendre le temps de réfléchir. L'accord fut scellé par une vigoureuse poignée de mains et quelques euros.

A partir de ce moment, Lucien résolut de faire confiance à ce messager du destin. Il n'était pas devenu un grand reporter mondialement connu pour ses découvertes culinaires sans prendre des risques.

Une heure plus tard, Lucien et Tao se conduisaient comme des amis de longue date. Bien que jeune en âge, Tao avait souvent une attitude d'adulte. Son passé parsemé d'épisodes dramatiques l'avait marqué de façon indélébile. Dans un anglais imagé qu'il avait acquis au contact des nombreux touristes qui séjournaient dans son pays, il s'était confié au journaliste dont le comportement respectueux de ses différences lui plaisait. Etre considéré sans commisération et écouté avec une attention

soutenue, c'était nouveau pour lui. Au contact de l'Indiana Jones de la cuisine, il s'était senti grand et respectable. Dès lors, il avait opté pour une loyauté sans failles et avait renoncé à l'idée de le semer dans les ruelles grouillantes.

Sans se douter du dilemme qui avait agité le petit asiatique, Lucien parcourait Intramuros, le quartier historique. Il admirait les remparts encore accessibles bien qu'en mauvais état et envahis par les herbes folles, la magnifique tour de l'horloge de l'Hôtel de ville qui se dressait vers le ciel à l'est et, plus au nord, le Métropolitain Theater. Soudain, il aperçut l'église San Augustin. Sans attendre, il entraîna Tao vers la façade massive qui, il le savait, cachait un intérieur baroque et des objets historiques d'une grande valeur. Peut-être trouverait-il des réponses à ses questions dans ce bâtiment érigé entre 1587 et 1606... Mais, ni les fresques en trompe-l'œil sur le plafond voûté, ni le cloître, ni les jardins à l'arrière n'apportèrent de solution à son problème. La visite du musée attenant, qui offrait aux regards extasiés des visiteurs un éventail exceptionnel d'antiquités, fut plus fructueuse. En effet, un manuscrit du XVI^{ème} siècle faisait mention d'un détroqué qui, par des actions méritoires, avait obtenu le pardon de l'Eglise avant de disparaître en mer.

Enfin ! Il était sur la bonne voie. Voyons... Mon remarquable aïeul avait accosté avec Magellan sur l'île de Samar, le 16 mars 1521... « La Perle de l'Orient » avait été arrachée au rajah Sulayman par Miguel Lopez de Legazpi en 1571... Bien sûr, à cette époque, Frère Cerise était mort depuis longtemps mais, connaissant le travail consciencieux des moines augustins qui aspiraient à convertir les îliens au catholicisme et l'obstination de l'envoyé de Philippe II à conquérir ce territoire, toutes les décisions devaient être prises à Manille et consignées dans des registres. Mais bon sang ! Où chercher ? Fort Santiago l'ancien siège du pouvoir militaire espagnol ? Non, tout avait déjà été fouillé et c'était un mémorial dédié à José Rizal exécuté en 1896 pour avoir soulevé la population contre les colons. La cathédrale ? Non, elle avait été détruite pendant la Seconde Guerre Mondiale et reconstruite en 1951...

Penché sur une carte de l'agglomération, Lucien était si absorbé qu'il ne sentait plus la faim. Ce furent les borborygmes émis par un Tao affamé qui le ramenèrent à la réalité. Comment lui, le chercheur de plats exotiques, avait-il pu oublier ce moment crucial d'une journée : le repas ?... Confus, il héla une calèche à cheval, s'accorda sur le prix de la

course avec le conducteur et s'enquit d'un bon restaurant auprès de son jeune ami.

Au cours de leurs conversations, l'enfant lui avait expliqué que droguer la nourriture ou la boisson des voyageurs pour les dévaliser était une escroquerie assez courante et Lucien se refusait à servir de dîner aux requins à deux jambes du pays. La sécurité de Tao lui tenait aussi à cœur : un témoin, c'est gênant. Certes, le petit débrouillard possédait des ressources évidentes mais il pouvait exciter la convoitise des entremetteurs qui, contre de grosses sommes d'argent, procuraient à des pédophiles à la recherche de proies faciles, des enfants qu'ils exploitaient. Quant aux autorités, elles fermaient encore trop souvent les yeux contre quelques billets. Son jeune acolyte avait réussi à échapper à cette horreur contre laquelle le gouvernement essayait de réagir et il voulait que cela continue ainsi.

Tao l'escorta chez Miam-Miam, une de ses nombreuses tantes, qui gérait une sorte de cantine nichée dans un recoin minable d'un vieux quartier de la capitale. La vieille dame leur servit un merveilleux *adobo*, mélange de porc et de poulet mariné dans du vinaigre et de l'ail, et des gâteaux de riz très sucrés. Son visage ridé, impassible, flamboya de contentement et ses yeux d'ébène s'illuminèrent de bonheur quand notre gastronome la félicita et la remercia de son accueil.

Rassasié, Lucien se retourna pour discuter avec Tao... mais constata que son siège était vide. Disparu le loustic ! Perplexe, Lucien sirota un thé noir au jus de calamansi, un agrume local, tout en échangeant des recettes avec Miam-Miam, dans un anglais impeccable.

Le soir, à l'hôtel, Lucien bouillonnait d'inquiétude : pourquoi Tao s'était-il absenté ?... Reviendrait-il ?... Que cachait l'attitude si coopératrice de Miam-Miam ?... Vers quel endroit diriger ses pas ?... Quel capharnaüm dans son cerveau !... Mais à chaque jour suffit sa peine.

– Dormons, se dit-il, on verra demain !

Le lendemain, un Tao, aux habits neufs et aux dents éclatantes, patientait au pied de l'escalier. Ils savourèrent un petit-déjeuner typique composé de riz à l'ail, d'un œuf sur le plat, de *tapa*, ces tranches de bœuf salé et séché, de sucreries dégoulinantes et d'un *halo-halo*.

– Délicieux ! s'exclama Lucien en s'adossant à la chaise avec volupté.

– Tu aurais pu demander du porc au miel ou du poisson-lait. C'est très bon aussi, balbutia son interlocuteur en se léchant les doigts avec délectation. Il y a bien longtemps que je n'avais pas mangé autant.

– Profites-en. Je suis là pour quelques jours encore et je tiens à goûter une multitude de plats. Mon article pour le magazine doit être savoureux !.

– Je pensais que tu cherchais les traces d'un prêtre exclu de l'Eglise et celles d'un trésor...

– Oui, mais je joins l'utile à l'agréable !

– Où veux-tu te rendre aujourd'hui ?

– Je ne sais pas... Guide-moi ! Après tout, tu connais les lieux...

– C'est vrai, je me faufile partout et je fréquente les miteux comme les richards... J'ai une idée !

Sur ce, Tao se leva prestement talonné par un Lucien soucieux. Où ce gamin l'emmenait-il ?

Ils visitèrent d'abord le Musée National du peuple philippin où étaient exposés la calotte du premier habitant connu du pays, Taon Man ; des peintures et des sculptures ; divers objets retirés de l'épave du San Diego, un galion espagnol coulé au large du littoral de Luzon en 1600 ; des instruments de musique préhispaniques et des costumes des différentes ethnies. Là, ils consultèrent des documents et exhumèrent un dessin signé Frère Cerise, ce qui les amena à se perdre dans Binondo, Santa Cruz et Quiapo, les zones les plus antiques de Manille où les rares édifices restants de l'architecture coloniale espagnole se dégradent lentement. Pendant leurs pérégrinations, ils goûtèrent la *meryenda* vendue par des commerçants ambulants. Ces boulettes de poisson ou de calamar frites directement dans un wok leur furent présentées sur des brochettes en bambou qu'ils trempèrent dans des sauces à base de vinaigre et d'épices. Leurs saveurs agacèrent agréablement les papilles du critique culinaire. Ils se délectèrent de *balût* et de fromage de soja, dédaignèrent l'*aso* – cette viande de chien avait la réputation d'être la plus savoureuse des viandes rouges mais Lucien aurait eu l'impression de manger Lupio, le labrador de sa mère ! Ils absorbèrent du jus de *guayabano* et du lait de coco, tout en arpentant les rues.

A la fin de la journée, Tao introduisit Lucien dans un *turo-turo* crasseux. Le restaurant plongé dans la pénombre était tenu par un individu à la mine patibulaire, très méfiant, mais qui cessa de les observer quand

l'enfant l'eut rassuré d'un geste sibyllin de la main. Des clients aux percings impressionnants les dévisagèrent tout en mâchonnant des scarabées flottant dans une soupe épaisse. Un chinois aux bras tatoués d'un superbe dragon à droite et d'un pirate déchaîné à gauche s'attaquait à des nids de fourmis à la vapeur et ignorait superbement ceux qui l'entouraient. Voyant la mine étonnée de Lucien, Tao lui demanda ironiquement s'il voulait se restaurer.

– Tu plaisantes ou quoi ? Mon estomac supporte tout ! Je me suis renseigné avant de venir. Dans certaines provinces, les gens cuisinent tout et n'importe quoi : rat, chat, grenouille, grillon... Je suis curieux d'aliments inhabituels... et du *lambanog*, votre vin de palme grossièrement distillé. C'est parti ! A moi la soupe de testicules de taureau, la chauve-souris marinée cuite dans une sauce poivrée, les morceaux de poumons de porc sautés ou le varan rissolé... En Australie, j'ai croqué des larves d'insectes avec les aborigènes et, en Afrique, j'ai grignoté des sauterelles grillées. Alors, un animal de plus ou de moins...

Tout en discourant sur les capacités humaines à digérer des mets plus ou moins appétissants, Lucien et Tao poussèrent une petite porte qui dévoila une pièce peu éclairée où des hommes surexcités échangeaient des paris. Horrifié, Lucien comprit aussitôt qu'un combat de coqs se préparait. Deux volatiles aux pattes équipées d'ergots métalliques s'égosillaient et se défiaient. Un ordre de leurs propriétaires respectifs et ils s'écharpèrent.

Nos deux curieux profitèrent de l'effervescence générale pour s'éclipser. Ils traversèrent une autre pièce où se jouait une partie de poker endiablée avant de regagner la rue par une porte dérobée.

Enfin, l'air pur ! Lucien respira à pleins poumons puis, apaisé par le bruit de l'océan tout proche, il examina Tao avec un regard neuf. Ce garnement avait vraiment des fréquentations peu recommandables. Il ouvrait la bouche pour donner des conseils quasi paternels à son guide quand un personnage échappé de l'Île au Trésor se matérialisa devant lui. Tao lui saisit le dos de la main droite pour l'appliquer sur son front en signe de respect, tout en se courbant légèrement.

– Bonjour grand oncle

– *Mabuhay* Tao. Pourquoi me déranges-tu si tard ?

– Je te présente un ami, grand oncle. Il descend d'un moine qui a accompagné Magellan...

– Ça me fait une belle jambe ! Il veut quoi ton descendant de colonisateur ? Une fille ? Tu sais où te rendre : discothèques, bars à go-go girls, clubs de strip-tease. Il a le choix ton occidental !

– Non grand oncle, ça ne l'intéresse pas...

– Je peux lui procurer un garçon bien obéissant, pas comme toi, Petite Anguille, ou une fillette... Tout ça est illégal, mais on peut s'arranger... Des drag-queens à l'Amazing Philippines Theatre peut-être ? J'ai des billets pour le prochain spectacle... Plus cher... Marché Noir...

– Ecoute-moi donc Tchín-Tchín. Il ne veut personne ! Si tu me laisses en placer une, je...

– Tu es certain qu'il n'achète pas des planches de bois précieux, du corail... des armes... du *shabu*, cette drogue dure comparable au crack... de la marijuana...

– Assez ! Je te certifie que Lucien n'est pas là pour t'aider à t'enrichir avec tes trafics honteux... Je peux parler ?

– Vas-y matelot, j'ai les écoutes déployées...

Tao résuma ce que lui avait confié le journaliste. Au fur et à mesure du récit, le seul œil valide du vieux marin édenté s'ouvrit de plus en plus largement. Lorsque l'histoire fut terminée, il paraissait prêt à jaillir de son orbite. Tchín-Tchín glissa alors délicatement sa langue sur ses lèvres entrouvertes par la surprise, gratta le bandeau qui protégeait son autre œil et détailla la longue silhouette de Lucien...

– Je vais vous aider mon commandant... Mes amis ont des amis qui entendent tout ce qui se passe dans les îles, murmura-t-il d'un ton mystérieux. Retrouvez-moi ici demain soir. On va le dégoter ce Trésor... s'il existe. Tao vous accompagnera. Surtout ne parlez à personne de notre entrevue : les policiers m'enfermeraient bien dans une cage avec de solides barreaux mais je ne leur en laisserai pas l'occasion, ajouta-t-il avant de réintégrer l'ombre qu'il avait quittée pour bavarder avec eux.

Lucien se secoua alors comme s'il sortait d'un rêve éveillé. Quel étrange bonhomme ! Un perroquet sur l'épaule, une jambe de bois, une béquille et voilà un pirate en chair et en os !

Pensivement, il suivit son cicérone asiatique dans un dédale de ruelles et, très vite, il distingua les contours de son hôtel dans la brume du soir. Le climat tropical, chaud et humide, justifiait ce léger brouillard. Quant à la température, elle variait entre 22°C et 28°C, il ne risquait donc pas d'attraper froid mais une balle, peut-être... Méfiance... Méfiance...

Soudain, il ressentit un vide : son accompagnateur l'avait, encore une fois, planté là et s'était évanoui dans la foule enthousiaste qui le bousculait en se ruant vers le terrain de basket où deux équipes allaient s'affronter. Le boxeur poids léger Manny Pacquiao dit « Pac Man » devait assister au match. Les supporters étaient en plein délire.

Le jour suivant, Lucien et Tao se sentirent épiés. Cependant, leurs efforts pour appréhender des gens lancés à leurs trousses s'avèrent vains. Ils en conclurent que leur imagination s'emballait. Au musée Ayala, ils visionnèrent les dioramas retraçant la violente histoire de la nation puis, ils s'égarèrent dans Makaki, le centre d'affaires, dont les gratte-ciel rivalisaient avec ceux de New York. Dans certains quartiers, des familles entières vivaient dans la rue, des coiffeurs coupaient les cheveux de leurs clients avec dextérité tout en leur adressant des sourires chaleureux, des filles bien trop charpentées pour être de sexe féminin aguichaient les promeneurs. Dans des cafés, des philippins se déhanchaient en tenant un micro tandis que défilaient sur un écran les paroles des chansons qu'ils interprétaient.

A la sortie des bureaux, des embouteillages se formèrent mais la conduite peu orthodoxe des habitants n'impressionna pas le reporter qui avait vécu à Rome... Les heures s'écoulèrent rapidement... La sensation d'être surveillés les taraudait de temps en temps mais ils ne croisèrent aucun individu suspect. Ils appelèrent alors un taxi pour semer d'éventuels poursuivants et se rendre au rendez-vous de Tchín-Tchín.

– Pourquoi ne pas grimper dans une de ces jeepneys aux chromes rutilants et à la carrosserie bariolée ? interrogea naïvement Lucien.

– Parce que ces véhicules ne circulent que pleins, que nous serons serrés comme des sardines, que tu ne verras rien par les minuscules carreaux, qu'il nous faudra taper sur le toit ou siffler pour que le conducteur s'arrête... Tu es prêt à tenter l'expérience ?

– Ne t'énerve pas ! Je crois que ce sera pour une autre fois... Ne faisons pas attendre ton... grand oncle.

La nuit s'installait sur la baie quand ils débouchèrent sur le quai où le vieux loup de mer les guettait, assis près d'une *banca*. Cette pirogue munie de deux balanciers en bambou n'inspirait aucune confiance au descendant de Frère Cerise mais, à la guerre comme à la guerre, seul le premier pas compte. Quand tout le monde fut à bord, le moteur se mit à rugir. Lucien sursauta, se boucha les oreilles et haussa les épaules

lorsque Tao lui fit remarquer le bruit assourdissant. Dans un coin, Tchintchin, narquois, l'observait.

– Où va-t-on ? Qui tient la barre ?

– A quarante-huit kilomètres, à l'ouest de Manille, à Corregidor... Ne pose pas de questions inutiles, l'étranger. Tu as ma parole que rien de mal ne t'arrivera. Et « The Rock » ne te décevra pas. C'est une île pleine de surprises ! Maintenant, tu te tais, tu t'installes, et mieux : tu dors.

Tchin-Tchin détourna son œil unique de ses passagers et se concentra sur les étoiles qui lui indiquaient la route à suivre.

Après un trajet sans histoire, ils débarquèrent discrètement au bout du port, empruntèrent une jeep cabossée et se dirigèrent à toute vitesse vers l'extérieur de la ville. Lucien ne cessait de regarder de tous les côtés. Le paysage paraissait intact. Où étaient les traces des bombardements impitoyables qui avaient secoué l'île et ses habitants ? Seuls quelques bunkers rescapés de la reconstruction signalaient encore que, là, sur ces lieux touristiques à la mode, avait eu lieu une bataille sanglante. Une bataille sans pitié comme celle que se livraient motos, piétons, voitures, jeepneys et bus pour la possession des longs rubans bitumés sur lesquels ils circulaient actuellement, se disait notre journaliste dont la tête venait de heurter avec violence la vitre du véhicule. Tchintchin qui tenait le volant le fixa attentivement, esquissa un sourire carnassier et s'excusa du mauvais état du chemin.

– Mes amis aiment la discrétion... Tiens-toi bien... Ça va remuer ! Pour atteindre le campement, il faut passer par la forêt...

– Tu n'as pas peur que nous ne retrouvions pas seuls notre chemin ?

– Tu rêves... Tu ne t'es même pas rendu compte que nous avons quitté la cité... Tao s'est endormi depuis longtemps et, toi, on dirait que tu viens de te réveiller. Tu dors les yeux ouverts, jeune coq ? Ici, c'est dangereux, susurra-t-il menaçant.

– Regarde donc la route... Je n'ai pas envie que nous servions d'écharpe à un arbre...

Tchin-Tchin se redressa en éclatant de rire et le véhicule cahota de plus belle sur les sentiers défoncés.

Enfin, nos aventuriers débouchèrent sur une plage encombrée de débris divers déposés par les marées. Dissimulées par une végétation luxuriante, des cabanes rustiques s'accrochaient aux rochers. Des

arbres bordaient ce lieu éloigné de toute civilisation. Quelques coups de klaxon... et la voiture fut le point de ralliement d'une belle brochette de brigands. Des couronnes en or ornaient des bouches plus ou moins garnies de dents, des bandeaux protégeaient des yeux blessés, par ci par là manquaient un bras, une main ou un pied... Ces individus surveillaient les arrivants tout en jouant soit avec un pistolet qui pendait à la ceinture, soit avec un couteau ébréché, soit avec une mitraillette dernier cri.

– Tchîn-Tchîn, vieux pirate, tu es toujours vivant... Que viens-tu faire ici ? Qui sont ces étrangers ? Tu nous as trahis !

– Doucement, doucement... Tu es toujours aussi soupe au lait, Shercane le Rouge. D'abord, les présentations : le petit, c'est un chiot de la ville, insignifiant. Il est à moi, ne fais pas attention à lui. Le grand, c'est un français, fin connaisseur en cuisine et... il court après un trésor et un moine bouloché par les poissons depuis belle lurette !

– Quoi ? Trésor ? Tu as dit Trésor... répéta Shercane en souriant ironiquement. Quoi comme Trésor ?

– Tais-toi et laisse-le parler !

Lucien relata une nouvelle fois les raisons pour lesquelles il sillonnait les Philippines devant des énergumènes qui se pressaient autour de lui. Les yeux brillaient d'excitation. La fièvre de l'or torturait déjà les esprits. Dès qu'il se tut, le chef déclara sobrement :

– Suis-moi.

Lucien saisit la main de Tao et tous les deux s'accrochèrent littéralement aux basques du brigand tandis que Tchîn-Tchîn demandait des nouvelles de chaque écumeur des mers avec lequel il avait bourlingué. Certains retournèrent à leurs occupations guerrières : remonter un bazooka, astiquer un fusil, comprendre le fonctionnement des missiles qu'ils avaient troqués contre des explosifs très puissants... La routine pour des fripouilles de cette envergure.

Le chef les pilota vers une grotte immense qui était jusque-là restée cachée à leurs regards. Apparut alors un bric-à-brac étonnant résultant de plusieurs années de rapines

– Ce sont des cadeaux que l'on nous offre pour profiter de notre protection, ou des choses que nous avons récupérées au cours de nos visites sur les navires que nous avons abordés, ajouta cyniquement ce Cartouche du XXI^e siècle.

Puis, il continua son inventaire à la Prévert :

– Regardez voilà des armes, des gilets de sauvetage, des conserves, des couvertures, des bouées, des fauteuils, des tableaux, des valises, des radios, des coffres-forts... Vous avez l'embarras du choix ! Nous avons aussi des objets récupérés lors de plongées sur les épaves des navires ou des avions que les tempêtes et les guerres ont semées le long de nos côtes. Je crois que ce que vous cherchez se trouve là-dans. Je vous laisse fouiller dans le tas...

Lucien et Tao se précipitèrent vers la montagne d'articles hétéroclites que la main leur désignait avec nonchalance. Des canons recouverts de coquillages, des poulies rongées par la rouille, des amphores brisées, des tonneaux éventrés par des brutes qui aspiraient à en découvrir les mystères, des coffres de toutes dimensions, des colliers, des pièces... Tout un fatras volé aux océans par des mains rapaces de plongeurs irrespectueux.

De cet amas disparate, Lucien extirpa une boîte en bois de facture ancienne dont le cadenas du XVI^{ème} siècle frappé aux armes de sa famille n'avait pas été fracturé. Il s'en saisit, la donna au Mandrin philippin qui, grand seigneur, la lui rendit en proclamant :

– Tu es notre invité. Ouvre-la. Elle t'appartient.

Puis, il tourna les talons.

Le journaliste força donc la serrure corrodée par le sel marin, souleva fébrilement le couvercle imprégné d'humidité qui se désagrégea sous ses doigts nerveux et s'étrangla de stupeur. Tao s'approcha de lui et, fasciné, fixa, posée sur un matelas informe, une merveilleuse croix en or ornée de pierres précieuses.

– C'est ton trésor Lucien ?

– Oui... Mais maintenant, comment sortir d'ici ?

Lucien avait à peine posé cette question que des armes crépitaient. Des battements de palmes leur indiquèrent aussi que des hélicoptères survolaient la base. Des appels au calme et à la reddition résonnèrent, des hurlements s'élevèrent, des pirates s'écroulèrent. Les soldats qui encerclaient la plage se dressèrent devant les forbans qui fuyaient de tous les côtés. Menée avec célérité et efficacité, l'opération conjointe des policiers et des militaires fut un succès. Regroupés, les survivants restèrent sous bonne garde pendant que des représentants de l'ordre comptaient les morts et inspectaient le butin des voleurs. Ils cuisinèrent ensuite Lucien et Tao qui les convainquirent de leurs bonnes intentions. Le descendant de Frère Cerise souhaitait confier la croix de son ancêtre

à l'église de San Augustin ce qui arrangeait tout le monde. Quant à Tchín-Tchín, il s'était fondu dans le décor et ils ne mentionnèrent pas sa présence.

Quelques jours plus tard, Lucien qui n'avait toujours pas compris de quelle manière les autorités étaient intervenues au bon moment, ni qui avait scruté leurs déplacements, serra dans ses bras un Tao en pleurs. Puis il s'éloigna, pendant que l'enfant s'élançait vers Miam-Miam à qui le représentant de la gastronomie internationale avait confié la tâche d'en faire un cuisinier hors pair. Lucien lui avait aussi promis de revenir régulièrement aux Philippines constater les progrès de son protégé... et consommer un « œuf à pattes », introuvable ailleurs !

FIN

*Nouvelle de la classe de 1^{ère}EL2 du Lycée Alfred Kastler (Denain) / Enseignante :
Mme Francette DELHAU*

La vida eterna

Insomniaque depuis longtemps, Lucien CERvier-ISEmbert, journaliste gastronomique à la revue PAPILLES GOURMANDES passe ses nuits à naviguer sur Facebook.

Ce soir là, c'est une annonce sibylline qui retient son attention : « *Repêché au large du cap Blanc-Nez, un message à la mer : bonne genre dame-jeanne contenant parchemins. N'ai ouvert que la fiole solidement attachée au goulot. Y ai trouvé message adressé aux descendants d'un certain Révérend Frère Cerise, daté de l'an de grâce 1523. Toute personne reconnaissant cet aïeul est priée de me contacter au 0987654321. Prière de se décrire physiquement, l'expéditeur faisant mention d'un détail héréditaire précis.* »

Songeur, Lucien va se planter devant son armoire à glace, et se met à contempler le reflet de son nombril !

Lucien Cervier-Isembert se remémore une légende familiale transmise de génération en génération par la ligne agnatique : « *Les Cervier-Isembert fabricants depuis des lustres de liqueurs à base de fruits, de griottes en particulier, sont porteurs d'un nom jeté : Cerise. Un des leurs, moine défroqué, se serait paraît-il embarqué sur l'un des vaisseaux de Magellan. Ainsi que tous ses aïeux – précise la légende – Lucien, son père, son grand-père, ses frères et sœurs, ont le nombril agrémenté d'une tache d'un rose plus ou moins prononcé virant parfois au rouge, épousant approximativement la forme d'une fraise pour les uns, d'une cerise pour les autres.* »

L'insomniaque appartenant à la catégorie « nombril cerise » en a d'ailleurs fait son nom de plume et signe ses articles « Lucien Cerise ».

Après quelques jours de réflexion et avis de son meilleur ami, Philippe, il répond à l'annonce.

Une semaine plus tard de retour de la côte d'Opale, il tente fébrilement d'ouvrir la bombonne dans sa cuisine. Sa nervosité et sa maladresse font rouler le récipient de la table jusqu'au sol où elle éclate en miettes, libérant son contenu dans une odeur nauséabonde.

Deux rouleaux de parchemin nagent dans un liquide semblant être de l'eau. Leur déchiffrement s'avère laborieux, car l'écriture fine, manuscrite, est pâlie, voire effacée par le temps.

Sur le premier figure la représentation d'une île appelée Insula Mathan, marquée d'une croix avec la mention « ICI LA VIDA ETERNA ».

Sur le second, un certain Frère Cerise explique qu'il se trouvait sur le bateau de Magellan lors de son tour du monde. Au cours d'une horrible tempête, il a été projeté par-dessus bord et a échoué sur l'île de Mathan, aux Philippines... ce qui lui a permis d'échapper à la mort qu'a connu Magellan et son équipage, massacrés au cours d'un combat mené sur une autre île de l'archipel, celle de Mactan, contre le roi Lapu-Lapu qui y régnait.

Une note, en bas du parchemin, fait mention de la découverte d'un trésor inestimable dissimulé dans l'une des nombreuses îles formant les Philippines. Trésor que l'auteur de la présente lègue à ses descendants, à charge pour eux de le découvrir à l'aide de la carte jointe.

Le mois suivant, envoyé dans cette contrée par son rédacteur en chef, pour un numéro spécial cuisine exotique, Lucien Cerise décide de joindre l'utile à l'agréable, le professionnel au personnel, et d'y mener son enquête.

Il débarque à Manille quelques jours avant la célèbre procession du Black Nazareno, le saint noir de Quiapo. C'est, étourdi par le bruit et l'agitation de cette ville grouillante de vie, qu'il saute dans un jeepney, l'un de ces transports en commun colorés, hérités des troupes d'occupation américaines de la seconde guerre mondiale, qui ont abandonné leurs jeeps avant de plier bagage.

– Pouvez-vous me déposer près du Rainbow-Hôtel ? crie-t-il au chauffeur qui redémarre en laissant échapper un panache de fumée noire et se fraie à coups de klaxon un passage dans la circulation anarchique.

Après un brin de toilette rapide Lucien enfle une tenue adaptée et, en touriste qui se respecte, part à l'aventure dans les artères de Manille.

Il déambule un certain temps, et se décide à entrer dans un bar dont l'enseigne l'attire : Le Bar à Mine. Ça lui rappelle chez lui. L'ambiance est glauque et quelques néons colorés n'arrivent pas à éclairer suffisamment le boyau dans lequel il est entré. Au fond, il devine, noyées dans la fumée des cigarettes quelques filles, peu vêtues, atablées avec des clients, sous des abat-jour perlés qui ont dû avoir leur jour de gloire, il y a bien longtemps. Sur les tables devant eux, pas mal de verres et de bouteilles vides. Sur sa gauche en entrant, un comptoir tout en longueur, et des tabourets hauts sur lesquels quelques clients sont assis, certains devisant avec d'autres, d'autres, solitaires, le regard perdu dans le vague, tirant sur des cigarettes... qui ne le sont pas vraiment.

Un homme de type européen est assis à droite devant une petite table carrée. Vêtu d'un jean et d'une chemisette à carreaux, il a le regard dissimulé derrière une espèce de canotier en paille pas très propre. Un peu plus loin, atablés devant deux verres de rhum, deux hommes, l'un gros et gras habillé tout en noir, l'autre petit et sec vêtu de blanc, tous deux, les yeux cachés derrière de grosses lunettes noires. En les voyant, Lucien ne peut s'empêcher de penser à un jeu de domino, et sourit en son for intérieur.

Il s'assied face au bar, à côté d'un homme qui a l'air de dormir, et cherche des yeux le barman qui, soudain, sortant de nulle part, lui demande en anglais ce qu'il désire boire.

– Hein ? dit Lucien, j'ai rien compris, je suis français, moi !

L'autre reprend :

– Français ? Vous buvez quoi ?

– Une bière, répond Lucien.

L'homme se retourne pour prendre un verre et chercher une canette dans un réfrigérateur dont la propreté laisse à désirer. C'est alors que Lucien sent que quelqu'un lui tape sur l'épaule. Il se retourne. L'homme au canotier se trouve devant lui :

– Excuse-moi camarade, mais je t'ai entendu dire que t'es français ?

– Ouais, répond Lucien, et pas de n'importe où, du Nord, je suis un ch'timi ! Et fier de l'être.

– Ça alors, fait l'autre, moi aussi, j'suis de Douchy, près de Valenciennes ! Tu parles d'une coïncidence.

– Tu penses pas si bien dire, dit Lucien, j'suis né à Denain !

Et les voilà tous les deux tombant dans les bras l'un de l'autre.

– Tu bois quoi ? demande l'homme, et d'abord comment qu'tu t'appelles ? Moi, c'est Louis, mais tout le monde m'appelle Riki, rapport que j'suis pas grand, et que quand j'étais petit on m'appelait Rikiki. Petit, peut-être, mais, costaud. T'as vu ça, dit-il en faisant gonfler les muscles de ses bras. Le premier qui m'appelait Rikiki, je lui cassais la figure. Du coup, on m'a appelé Riki.

– Moi, c'est Lucien, dit Lucien, Lucien Cerise... J't'interdis de rire.

– T'es en vacances ? demande Riki.

– Pas vraiment, répond Lucien. Je suis à la recherche d'un trésor, légué par mon ancêtre. Ah ! C'est toute une histoire...

– Raconte, dit Riki

Et Lucien, sans hésiter, trouvant que Riki a une bonne tête, lui déballe toute l'histoire.

– Eh ben ça alors !

C'est tout ce que trouve à dire Riki qui en a la mâchoire qui pend comme si elle allait se décrocher et tomber sur sa poitrine.

– Ouais, et j'avoue que, malgré les indices trouvés dans la bombe, je ne sais pas très bien par où commencer, dit Lucien.

Avoir raconté à Riki toute l'histoire, le met devant l'immensité de la tâche à accomplir. Il soupire longuement.

– Ecoute, dit Riki, si tu me fais confiance, je peux t'aider. Je suis venu pour quinze jours de vacances et je devais retrouver ma copine. Mais elle n'est jamais venue et son téléphone est aux abonnés absents. J'ai donc décidé de rester et d'en profiter. Je ne vais pas gâcher mes vacances pour une bonne femme, qui est peut-être actuellement dans les bras d'un autre. Et puis, j't'inconos ti t'é d'min coin ! Alors garçon, un autre !

Le garçon s'approche. Bizarrement il semble à Lucien que ce n'est pas le même homme que tout à l'heure. Celui-là paraît plus fort et plus grand. Il enlève les verres vides et pose devant Lucien et Riki deux autres bières et un papier plié en quatre.

– Je n'ai pas demandé l'addition, se dit Lucien, étonné, qui prend le papier et le déplie.

C'est alors qu'il lit le message suivant : « j'ai entendu votre conversation, nous ne pouvons pas parler ici, rendez-vous dans une heure sur la plage. Soyez prudents et discrets. On nous surveille ! »

Lucien lève la tête, mais l'homme n'est plus là et, à nouveau, c'est le barman de tout à l'heure qui se trouve devant lui, les yeux baissés sur son comptoir, essayant un verre comme s'il voulait l'user.

Il lui semble soudain que l'atmosphère déjà chargée de tout à l'heure s'est encore alourdie. Il sent derrière lui des mouvements. Des clients se lèvent. Il n'ose se retourner et glisse en tremblant le billet à Riki qui, n'ayant rien remarqué, est en train de vider tranquillement sa deuxième bière.

A la lecture du billet, Riki lève la tête et regarde autour de lui.

– Bouge pas, lui souffle Lucien, faut faire semblant de rien.

Et c'est d'un air très détaché, qu'il lève son verre et trinque d'une voix mal assurée à la santé des français, des nordistes, des Philippines et des vacances.

Une heure plus tard, ils sont sur la plage. Ils ont pris mille précautions en sortant du bar. Mais il n'y avait plus personne à l'intérieur lorsqu'ils en sont sortis. Mille fois ils se sont retournés pour vérifier qu'ils n'étaient pas suivis, mille fois ils ont croisé des mines patibulaires – pas tibulaires, mais presque, selon le jeu de mot favori de Riki –, mille fois ils se sont fait bousculer, mille fois ils ont cru sentir la lame froide d'un couteau contre leur peau, et lorsqu'ils arrivent enfin sur la plage, leurs jambes ne les portent plus. Ils s'assoient sur un banc, épuisés. Il est déjà tard, le soir est maintenant tombé, de nombreuses personnes se promènent sur le sable, mais personne qui ressemble au barman ! Ils attendent sans parler. Parfois leurs yeux se croisent, et chacun lit la peur dans le regard de l'autre. Soudain, un enfant s'approche :

– Monsieur, vous êtes le Français ?

Lucien répond affirmativement, le garçon lui tend un billet et s'enfuit à toutes jambes. Lucien déplie le billet, Riki lisant par-dessus son épaule : « Dirigez-vous vers le hangar à bateaux. Ne faites confiance à personne ».

De plus en plus intrigués, les deux hommes se dirigent vers l'endroit indiqué sur le papier.

Il y a de moins en moins de monde et il fait de plus en plus noir. Pour se donner du courage, ils allument une cigarette, mais le bout incandescent de la clope rougeoyant lorsqu'ils tirent une bouffée leur fait prendre conscience de leur vulnérabilité. Ils l'éteignent rapidement. Soudain un bruissement de feuilles les fait se retourner.

– Psst, vous êtes les hommes du bar ?... Suivez-moi.

Riki se dirige instantanément du côté de la voix, mais Lucien le retient par la manche.

– Rappelle-toi, lui souffle-t-il, « ne fais confiance à personne ».

Riki s'arrête net. Que faire ?

– Tant pis, on y va, dit Lucien désesparé.

Ils cheminent un long moment dans une allée bordée de chaque côté d'arbustes épineux. On n'y voit presque rien, et seule la lune donne un peu de clarté. Lucien qui marche derrière tout le monde, voit devant lui Riki et, devant Riki, un homme assez large d'épaules, qui souffle tout en marchant. Est-ce l'homme du bar ? Il lui ressemble, mais dans le noir, Lucien n'en est pas très sûr, il essaye de s'en convaincre. La nuit se fait de plus en plus noire, quand Lucien entend un coup sourd et un bruit de chute.

Riki, se pousse sur le côté et crie :

– Lucien, attention !

Ils se retrouvent tous les deux accroupis dans un fossé rempli d'eau. On n'entend plus aucun bruit, à part un râle. Ils attendent encore un peu, puis se décident à sortir de leur cachette. Ils font quelques pas et Riki, qui marche devant, il bute contre une forme par terre. Ils se baissent et entendent une voix mourante qui dit :

– C'est trop... tard ! Si vous.. vous ... appe... lez Cerise... vous n'êtes... pas... au bout de... de... vos sur... prises !

Dans un dernier souffle, il ajoute :

– Demain...

Et sa voix s'éteint. A jamais.

Lucien ferme les yeux du malheureux. Un silence de mort plane sur la nuit. On n'entend plus aucun bruit. Lucien et Riki s'écroulent sur le sol. Seule la forme de l'homme, noire et immobile, leur prouve qu'ils n'ont pas rêvé.

– Demain, il a dit, demain, dit Lucien.

– On a bien besoin d'un remontant, dit Riki

Et les deux compagnons, serrés l'un contre l'autre, en faisant moins de bruit que ne le ferait une fourmi, se dirigent vers les lumières de la ville, afin de se saouler jusqu'au petit matin. Enfin, ils se séparent et regagnent chacun leur logement pour une nuit réparatrice, en décidant de se retrouver le lendemain, à Quiapo.

Le jour suivant est jour de fête dans le quartier de Quiapo. On y célèbre le Black Nazareno, le Christ Noir, et, selon la tradition, des dizaines de statues de toutes tailles, censées apporter guérison et miracle aux pèlerins, processionent. Le simple fait de les toucher ou d'y frotter

mouchoirs ou serviettes a des vertus miraculeuses ! Cette fête religieuse et populaire, attire bien sûr les marchands et restaurateurs ambulants, qui profitent ainsi de la manne que la foule de dévots et curieux va leur procurer. Lucien compte bien y glaner des informations et astuces pour son recueil culinaire.

– T’as récupéré ? demande Lucien quand il retrouve Riki au point de rendez-vous.

– J’ai encore mal au caillou... D’où qu’ch’est déjà, l’ fête du mouton noir ? S’il fait des miracles, allons-y, plus on est de fous, plus on rit ! réplique Riki.

Au fur et à mesure qu’ils approchent de Quiapo, la foule se densifie dans les rues étroites. Bientôt, portés par une masse humaine épaisse et compacte, ils avancent sans que leurs pieds ne touchent le sol. A un moment, au détour d’une rue, ils se retrouvent serrés dans un attroupe-ment d’individus qui se touchent les mains les uns les autres, comme pour faire une chaîne. Soudain, Lucien interpelle Riki :

– Et regarde ce type là, le vieux barbu, tu n’trouves pas que ce gars-là a l’air d’un prophète... Il a un air à mon grand père !

Riki se tourne et avise le vieillard à l’air illuminé, crâne dégarni, longue barbe poivre et sel. Il s’exclame :

– Ch’ti là, y a un’gueule de métèque, de juif errant, ed pâte grec... Ravisse il t’a fait signe, je l’prend in photo, t’aras un souvenir ! Mais j’ai la dalle mi, in n’iro pas minger un truc ?

Un peu plus tard, ils cherchent un restaurant où se poser confortablement. Les bonnes odeurs de frichti, d’oignons frits, saucisses, fruits de mer, beignets en tout genre et fruits frais des petites échoppes installées le long des trottoirs font saliver Riki qui s’impatiente. Lucien s’arrête à tout bout de champ pour quémander :

– C’est quoi ça ? Peut-on goûter ? Comment faites-vous ça ? Quelle épice avez-vous mise ?

Riki goûte de temps en temps, mais du bout des dents. Il se méfie la vue de ces mets exposés en plein air, à la poussière, et de ces choses indéfinissables, ces odeurs de poissons séchés, de fruits pourris traînant sur le sol, beurk !

– Où sont les bonnes frites, une fois ?

Enfin après des ruelles détournées, il avise le Capitole où l’on peut se poser les fesses. C’est un boui-boui, apparemment très à la mode dans

le quartier. Lucien et Riki mangent une ventrée de fruits de mer pour quatre-vingt pesos à eux deux. Il y a aussi un buffet de brochettes, toutes au même prix qu'il s'agisse d'énormes gambas, de bouts de saucisses, d'oreilles de porc, de boyaux ou de calamars farcis qu'il faut cuire dans une sauce à la cacahuète. Mais avec ce qu'ils ont déjà dégusté dans la rue, ils n'ont plus faim. Leurs voisins de table, eux, se régalaient de tortues garnies de leurs œufs. Riki fait une mine dégoûtée.

La panse bien remplie, ils hèlent un jeepney pour regagner leur hôtel afin d'y faire un petit roupillon. Surgit d'on ne sait où, un individu saute dans le véhicule au démarrage, il remet une enveloppe à Lucien et disparaît aussi sec sur le trottoir, en sautant de la jeep. Lucien ouvre le billet où il est écrit : « Retrouvez moi sur l'île de Sibuyan, près du môle d'Ambulog ». Et c'est signé : « Votre détective incognito ! Ruben ».

Le lendemain, toujours à la quête du trésor de son ancêtre Frère Cerise, Lucien et Riki se rendent au port ils cherchent à s'embarquer pour rejoindre le môle qu'on leur a indiqué.

A bord de leur embarcation ils arrivent sur le môle, mais point de contact. A peine débarqués un gamin leur tend la main. Riki n'écoutant que son bon coeur lui donne un billet de dix pesos. Plus loin, près d'un hangar à bateau, un homme les interpelle et les entraîne à l'écart :

– Je m'appelle Ruben, mais appelez-moi Rub. Je sais que vous êtes sur les traces de Frère Cerise, mais il faut que vous sachiez : les frères Bo et Bard sont également à la recherche de tous renseignements qui pourraient les mener au trésor. Et ils ont des méthodes très expéditives. Nous vous suivons depuis le Bar à Mine. Nous savons tout sur vous. Riki c'est vous et vous, vous êtes Lucien Cerise et pour en être sûr vous devez me montrer la fameuse marque de famille.

Lucien obtempère immédiatement et lui montre la marque de naissance qui trône sur son nombril.

– Très bien, dit Ruben, plus de temps à perdre, Frère Cerise nous attend dans la caverne Li-Baba.

A ces mots Lucien semble ébahi, Riki fait un « O » avec la bouche à vous gober les mouches et ajoute :

– Bin cha alors j'en suis Koi d'émotions...

Koi de plus normal devant cette nouvelle ? Lucien interpelle le guide :

– Vous avez bien dit Frère Cerise ? Pas Frère Cerise le Quinzième ou ?... Que sais-je ?

– Non non, vous avez bien compris il s'agit bien du vrai Frère Cerise.

– Mais c'est impossible Frère Cerise aurait plus de cinq cents ans ! dit Riki.

– Je peux même vous préciser que Frère Cerise vous a vus à la cérémonie du saint noir, où il participait à la bénédiction.

Riki a repris ses esprits et s'exclame :

– Bon Dieu ! Mais c'est... Bien sûr ! Rappelle toi la photo que j'ai prise à la bénédiction du mouton noir, je me souviens que tu as dit : Regarde le vieux prophète, là, avec sa gueule de métèque, de juif errant, de pâtre grec... Et bien, je trouve qu'il ressemble étrangement à mon grand-père Gaston !

– Oui, du coup tu l'as photographié, répond Lucien.

– De plus je me souviens très bien quand nous sommes passés à côté de lui il t'a salué familièrement d'un : Salut Fiston ! Bin ouais, ché sûr... Nom d'un chti'mi in, goguette, ché l'père Cerise y faut l'introuver ! éclate Riki.

Et dans un même élan, ils se dirigent plein Ouest, direction la caverne Li-Baba.

Hélas ! Lucien ne sait pas encore qu'à quelques centaines de mètres de là, son ancêtre s'apprête à endurer un horrible calvaire.

Depuis plusieurs années, Frère Cerise avait décidé de se retirer du vacarme de la ville pour vivre en ermite. Ses seules sorties se limitaient aux fêtes et processions qui ponctuaient sa vie religieuse. Le reste du temps, il restait cloîtré dans une étrange demeure connue comme la caverne Li-Baba. Isolé de tous, le moine pouvait suivre ses grands préceptes de vie : méditation, foi et bon vin.

Il en est d'ailleurs à sa cinquième bouteille en l'honneur du Tout Puissant, lorsqu'un bruit assourdissant le fait sursauter et que deux individus aux mines patibulaires font irruption dans la pièce : les frères Bo et Bard. Bo, le plus gros, est sûrement le plus répugnant dans son costume noir. Ses petits yeux sombres regardent avec hargne le moine tremblant sur sa chaise :

– Bon, le p'tit vieux, tu sais pourquoi on est là... Alors si tu ne veux pas trop souffrir, dis-nous où tu le caches ?

Frère Cerise avale sa salive, essaye tant bien que mal de se redresser sur sa chaise et, de sa main tremblante, remet son dentier. D'un geste d'incompréhension, il lève les bras au ciel et leur demande :

– Mais de quoi voulez-vous parler, mes frères ?

– On n'est pas tes frères, espèce de vieux croûton. Et ne fais pas l'ignorant, tu sais de quoi on parle. Où est le trésor ?

Bard le plus petit mais aussi le plus vif, balaye la pièce du regard. Il saisit Frère Cerise par le col et lui décoche une gifle magistrale.

– Tu vas parler oui ou non ?

Il le repousse avec violence et le roue de coups de pieds. Frère Cerise gît à présent sur le sol. Avec difficulté, il réussit à se hisser sur sa chaise. D'un geste lent, il agrippe la bouteille restée sur la table et la vide d'un trait.

– Ah, vous l'aurez voulu ! Espèce de voyous sans envergure. Je vais vous dire où est ce fameux trésor ! Et cerise sur le gâteau, je vais même vous l'apporter.

Les frères Bo et Bard regardent le moine avec suspicion. Celui-ci se lève péniblement, titube et se rattrape à la cravate blanche de Bard. Il se redresse et se dirige vers un tableau représentant un portrait de Magellan. D'un geste sûr, il décroche le tableau laissant apparaître une porte de coffre-fort. Après plusieurs marmonnements et grognements, Frère Cerise arrive enfin à se rappeler la combinaison du coffre et un déclic résonne dans la pièce. Il plonge la main dans le coffre et la ressort en tenant fermement un vieux papier jauni plié en quatre. Il soupire :

Après tout, il fallait bien qu'il soit découvert un jour.

Bo se précipite vers lui, se saisit du papier et le tend à son frère. Bard, avec d'infinies précautions, déplie le papier... Et son visage se décompose, ses yeux sortent de leurs orbites, sa bouche se transforme en un affreux rictus. Il hurle :

– Mais il se fout de nous !

– Comment ça je me fous de vous ? Vous avez entre les mains une authentique et unique carte des plus grands vignobles du monde et vous osez me dire que je me fous de vous ! s'écrie Frère Cerise.

Les deux frères lui lancent un regard noir et acéré. Bo enlève sa veste et fait craquer ses doigts.

– Tu l'auras voulu, vermine infecte.

Lentement, il s'approche de Frère Cerise, lève son poing énorme, l'abat avec brutalité sur le visage du moine. Tombé à terre, Frère Cerise essaie de se protéger des coups qui pleuvent sur lui. Bo et Bard s'en donnent à coeur joie. Il ne leur faut pas longtemps pour venir à bout du pauvre vieillard. En quelques coups, ils réduisent Frère Cerise en com-

pote. Mais les deux frères ont beau fouiller de fond en comble la triste demeure du moine, leurs recherches restent vaines. Ni carte, ni trésor.

Soudain, entendant du bruit, les deux frères se cachent dans une anfractuosité de la roche.

Après une bonne demi heure de marche, Ruben indique à Lucien et Riki l'entrée d'une caverne presque entièrement obstruée par la végétation.

Nos amis y pénètrent et entendent des r les. Lucien s' lance et disparaît dans l'obscurité de la grotte. Quelques instants plus tard, sa voix retentit :

– Vite, venez je l'ai trouvé.

Lucien, agenouillé, soutient dans ses bras la gueule de métèque, de juif errant, de pâtre grec qu'ils avaient vue lors de la bénédiction du mouton noir.

– Il est mal en point, dit Riki.

Ruben ajoute :

– Les frères Bo et Bard accompagnés de leurs sbires nous ont précédés, je crains le pire.

Lucien s'adresse au pâtre grec :

– Qui êtes vous ?

Difficilement ce dernier lui répond :

– Tu es... es... bien... Lu.. Lucien Ce... rise... je.. suis... ton... an... c ... tre.

En bref et après traduction, il leur raconte qu'il est bien Frère Cerise et que, grâce à l'or blanc qu'il a découvert, il a franchi les siècles. Dans un long soupir, il leur indique que dans un bateau, le Corazon de Jesus, il a fait expédier cinq bombonnes à l'intention d'éventuels descendants Cerise – poste restante, au port du Havre. Cet or blanc n'est rien d'autre que de l'eau de jouvence jaillie d'une source située sur l'une des sept mille îles de l'archipel. Après un effort ultime Frère Cerise ajoute :

– Un plan précis se trouve avec les bombonnes. Dans un petit coffre en b... ois... aaaaaa....

Et sur ce long soupir, il rend l'âme dans les bras de son descendant en pleurs.

– Quelle histoire, dit Riki, de l'eau de jouvence  a alors ! Mais comment allons nous récupérer ce plan et ces bombonnes ?

Ruben dit alors :

– J’ai entendu parler de ce bateau. Il s’est échoué au large de l’île de Sibuyan lors de la dernière tempête. Je sais où il se trouve, mais il faut se presser car les frères Bo et Bard ont du faire parler Frère Cerise. Ou alors ils vont nous surveiller. Dépêchons nous et surtout restons sur nos gardes.

De leur cachette, Bo et Bard ont entendu les dernières paroles de Frère Cerise. Ils se précipitent hors de la caverne. Leur but : faire surveiller le Corazon de Jesus pour en empêcher tout accès. Aussitôt les deux frères envoient des hommes de mains chargés de patrouiller autour de l’épave – c’est qu’en effet, les frères Bo et Bard règnent en maîtres sur l’île où, grâce à leur fortune louchement amassée, ils sont parvenus à acheter des fonctionnaires, des policiers, des garde-côtes. Quant à eux, bien planqués non loin du bateau, ils comptent bien cueillir tranquillement leurs proies quand celles-ci se présenteront sur la plage.

Dès leur arrivée, Lucien et ses compagnons décident de neutraliser les sbires qui sont en faction. Et c’est évidemment à lui qu’incombe cette tâche ! Son arme secrète : une cargaison de bières ch’tis, mais aussi quelques Kriek Cerise, découvertes lors de la mise en bière de Frère Cerise, et jalousement mises de côté par Riki pour une occasion exceptionnelle.

A la tombée de la nuit, Lucien et deux couples de touristes canadiens, au look tout droit sorti de Woodstock et recrutés pour la circonstance, organisent une pseudo barbecue-party sur la plage. Guitares, chants, danses amérindiennes, saucisses grillées et bières artisanales finissent par avoir raison de la curiosité des gardes qui regagnent la plage et viennent, las et assoiffés, rôder autour du groupe. Tom et Joe, deux des canadiens, entonnent un « If you’re going to San Francisco » plus endiablé que l’original, les filles dansent, Lucien fait circuler la bière et la chicha. Ils invitent les pauvres gardes, intrigués, qui du reste, ne demandent qu’à les rejoindre. La cargaison entière y passe...Mais finit par avoir raison de leurs invités. Lorsque tout le monde, enfin, s’écroule, Lucien, qui pour la bonne cause ne devait que modérément goûter à ce breuvage, rejoint Riki et Ruben.

Une curieuse embarcation mouille non loin de là. C’est un vieux bateau à cabine, bizarrement harnaché de trois poutres de bois sur lesquelles sont fixés de gros bambous qui doivent servir de stabilisateurs.

– Sautons dans ce bateau, dit Lucien.

Le moteur hésite, toussote puis s'exécute.

– Cap sur l'épave !

Après quelques miles, au large de la pointe de l'île de Sibuyan, ils aperçoivent l'épave du Corazon de Jésus échouée sur un banc de sable. Ils approchent et parviennent à arrimer leur embarcation contre son flanc. Après quelques efforts ils se retrouvent sur le pont. Ils se dirigent ensuite vers la cale où règne un énorme fouillis. Sous un amas d'objets de toutes sortes, ils découvrent ce qui reste des bombonnes... qui n'ont pas résisté au choc d'une violente tempête. Soudain Riki s'empare d'un coffret en bois bien fermé et crie à tue tête :

– Je l'ai ! Victoire ! A nous le plan promis par Frère Cerise ! A nous la vie éternelle !

Très vite il regagne leur embarcation et Lucien dit :

– Vraiment nous n'avons pas de chance, aucune des bombonnes n'est intacte.

– Ce n'est rien déclare Riki, nous avons le coffret, vite, regagnons l'île afin de l'ouvrir.

Arrivés sur la plage, ils courent vers les premiers arbres de la forêt mais, à peine à l'abri, ils entendent un bruit métallique d'armes que l'on recharge, puis une voix leur intime l'ordre de lever les bras et deux hommes à la mine hirsute armés jusqu'aux dents se dressent devant eux.

– Surtout ne bougez pas. Vous deux, allongez-vous sur le ventre. Et toi – s'adressant à Riki –, donne moi ce coffret.

Comme ce dernier tarde à s'exécuter, il reçoit un coup de crosse dans le ventre. Plié en deux, il laisse tomber le coffret et gémit :

– Adios la vida eterna !

Puis s'écroule sur le sable.

Bo s'empare du coffret et le pose sur le sol. Boum ! Un bruit à vous rendre sourd et le coffret s'ouvre. Bard s'empare d'un genre de parchemin qu'il tend à son acolyte. Ricanant, il se moque de nos amis :

– Merci de nous avoir aidé... Hé ! Hé ! Hé !... Et à nous le trésor !

Devenu poète à cet instant précis, il ajoute même :

– A nous le trésor, bande de porcs !

Car il les voit déjà, pendus et dégoulinants de sang. Son alter ego lit le parchemin à haute voix :

– « ICI », dit-il d'un air étonné.

– Voilà, les dés sont jetés, ils connaissent l'endroit exact du trésor de Frère Cerise, dit Riki.

Mais le bandit jette le parchemin, saute dessus à pieds joints et, pris d'une violente colère, tire une rafale en direction du ciel, jurant sur Dieu et tous les saints.

– Madré dé Dios ! Il n'y a plus rien de lisible sur cette carte. Il faut vite nous débarrasser de ces trois individus, tuons-les et laissons leurs corps pourrir dans la forêt !

Mais soudain, venue de la jungle et amplifiée par un mégaphone, une voix résonne :

– Poulice....! qué pirsoune né bouge... vous êtes cernés.

Entre nous, « cerné » est un bien grand mot, car aucune embarcation n'est visible côté mer – à moins d'un sous-marin. Mais les deux gangsters, dans un seul et même élan, n'en prennent pas moins la poudre d'escampette, laissant nos trois compères sur place.

Riki récupère immédiatement le parchemin qu'il tend à Lucien. En le regardant Lucien comprend immédiatement le désespoir et la colère des deux bandits : seules figurent encore sur le document une croix marquée de l'inscription « ICI » et une ou deux traces d'encre illisible.

– Ô Désespoir ! Ô jeunesse perdue et vieillesse ennemie ! se lamenta Lucien. Rien n'a donc résisté à cette eau de mer qui, cassant nos bombonnes emplies d'eau de jouvence, effaçant notre carte, a noyé nos espoirs de fabuleux or blanc.

– Ouais, enchaîne Riki, le père Cerise a traversé les siècles et essayé de transmettre son secret à l'un de ses descendants. Mais il est finalement mort sans y être parvenu, lui qui pensait sans doute sauver les Cerise de par le monde.

Sur ce, arrive un gamin muni d'un mégaphone, tout souriant à voir les têtes de merlans frits que font les trois acolytes. Il dit, friand battant, dans un bon français :

– J'i volé ci tilifone dans oto poulice et j'ai vous suivi depuis vous m'avez donné pesos voyant vous prisonniers moi j'y crié poulice dans li tiliphone.

Après avoir remercié leur sauveur, sans trésor mais la vie sauve, ils décident de mettre fin à l'aventure et de regagner leur chère patrie.

– Rechercher une source d'eau de jouvence sur plus de sept mille îles de l'archipel, philisophe Riki, ça équivaut à rechercher une aiguille dans une...

– On connaît la suite, le coupe Lucien.

Quelques mois plus tard, notre héros déguste un bon steak frites avec son copain Philippe Revelli à qui il vient de conter son aventure.

– Les Philippines, c'est quand même aller bien loin pour de l'eau qui donne une plus longue vie, non ? dit Philippe. Car ici, dans le Nord, ajoute-t-il, nous avons déjà un semblable breuvage chanté par Raoul et les Capenoules : « Ch'est, ch'est, ch'est un bon d'mi ! Ch'est un bon d'mi qui nous rind à la vie ! » dit la chanson... Pas vrai ?

Et Lucien ajoute, songeur :

– Peut-être bien que si on avait donné un bon d'mi à Frère Cerise ça lui aurait rendu la vie, qu'en penses-tu ?

– Ça, c'est moins sûr... et d'ailleurs on ne le saura jamais, conclut Philippe.

FIN

Nouvelle de l'atelier d'écriture de la médiathèque Max-Pol Fouchet, (Douchy)

Un héros peut en cacher un autre

Bon, je vais vous raconter toute l'histoire, d'accord, mais je suis pas écrivain du tout, alors, je vais vous faire ça comme je cause.

Tout a commencé quand Tonton Bo (le Big ou le Marionnettiste, c'est selon), mafieux philippin influent, écouté, entendu, nous a demandé, à mes frangins (Joejoen, Will, Averell) et à moi (Jack) (ouais, on est plus connu sous le nom des Daltons) de surveiller le Professeur Romy, scientifique engagé dans la sauvegarde du monde, de l'univers et du reste. Le Big avait appris qu'il était le chef de file d'une association écolo : Pesticide Elimination.

On devait donc surveiller cet empêcheur de polluer en rond, histoire d'obéir à tonton qui, entre parenthèses, commençait sérieux à me courir sur le haricot avec tous ses ordres. Ouais, j'étais arrivé à un âge où obéir me gavait jusqu'aux molaires mais bon, c'est lui qui nous fourguait le taf et la tune qui va avec... Alors, fallait bien surveiller le prof pour démanteler le réseau de protection de l'environnement ayant soi-disant acquis, ces derniers temps, la fâcheuse habitude de faire barrage (je savais pas trop comment) aux bons trafics et saines malversations de la famille : drogue, prostitution, trafic de substances illicites et j'en passe et des pires, mais attention, hein ? que du travail propre et habilement mené à grands et gros renforts de dessous de table et autres pots de vin : un petit kidnapping par ci, quelques zigouillages en bonne et due forme par là... la routine d'une petite vie ordinaire quoi. Ce que l'Endosulfan venait faire là dedans, j'en avais pas la moindre idée et je m'en battais les noix : j'avais l'esprit ailleurs.

Bon, déjà, j'étais raide dingue amoureux d'une créature à faire pâlir d'envie James Bond en personne. LittleFlower qu'elle s'appelait. Mais attention, c'était pas une pâquerette ou un dahlia, minimum une plante rare à épines, parfum subtil, jolis pétales, mais pour le reste, c'était une autre affaire. Disons qu'elle en avait sous le jupon : je lui mangeais dans la mimine. Ouais, ouais, moi... Je sais bien, ça paraît invraisemblable. Mais c'est pas tout, non, je venais de découvrir, échoué sur une plage de sable fin de Sibuyan entre un coquillage et un crustacé, une espèce de dame Jeanne hors d'âge. En fait, l'autre nuit, pinté comme une canne à sucre fermentée, j'ai pas pu rentrer au bercail, alors, j'ai pioncé sur le sable, une énorme boutanche en guise d'oreiller.

Au réveil, trop content de trouver un rhum hors d'âge pour mon p'tit déj, je l'ai ouverte en me pouléchant les babines. Je n'y ai trouvé que des papelards : le testament d'un certain Frère Cerise, moine défroqué, farfelu carrément frappadingue. Il avait confié au gré de la flotte et des courants d'air l'endroit précis où il avait laissé couler un arsènelupinesque trésor : un galion chargé d'un coffre rempli ras la gueule de pièces d'argent. Il avait coulé le navire avec son vieux pote Henrique, pas loin d'une île dont il taisait le nom. Ils avaient juste pris dans le coffre de quoi mener une vie de milord pendant un siècle ou deux. Je m'arrachais les cheveux sur cette fichre, foutre, tonnerre de Cebu avec des cris de Sarimanok de moitié de carte qui se trouvait dans cette satanée bonbonne avec, outre un roman fleuve expliquant sa vie de moine dissolu à son fiston, un post-it : « si tu trouvoies la carte, trésor tu trouveras ». Et là, vous vous dites : eh, banane, y'a qu'à regarder les contours de l'île et les comparer à la géographie locale, mais allez-y, ne vous gênez pas, prenez moi pour une quiche... Vous savez combien y'a d'îles aux Philippines ? Sept mille cent sept ! Rien que ça. Autant trouver une arête dans un onolet sauce à l'échalote.

De toute façon, j'avais renoncé au coffre et à toutes ces embrouilles, préférant rêvasser à la bombe qui m'avait obusé le cœur. J'étais planqué dans un *jeepney* maquillé en jeep de l'armée américaine, je m'enquiquinais à cent sous de l'heure en me farcissant les conversations fadasses du haut universitaire mis sur écoute (punaise, ses étudiants devaient pas se fendre la noix de coco tous les jours). Et c'est là que j'ai entendu le Professeur Romy dire à Ruben, un de ses étudiants :

– Porte cette lettre à la poste, elle est pour notre bon ami Lucien Cerise.

Là, je peux pas dire, mes neurones n'ont fait qu'un tour, avant de faire tilt et d'ouvrir la voie vers le trésor. J'entendais déjà les pièces d'argent couler à flot. Rien de plus fastoche : j'avais qu'à suivre Ruben, lui faucher sa lettre et remettre la bonbonne au bon destinataire qui, s'il était aussi farfelu et tordu que son arrière-arrière-etc.-grand père, me mettrait sur la bonne voie.

Bon, bien sur j'ignorais qu'il faudrait que j'aïlle le dégotter en France, mais j'avais besoin de vacances, pis c'était écrit sur l'enveloppe : Lucien Cerise, 377^{ème} neurone gauche, tête de Philippe Revelli, Nord, France (tu parles d'une adresse).

Plantant mon tonton et mes frangins sans me soucier des repréailles, j'ai pris le premier vol, chargé de la bonbonne et de la lettre (j'avais d'abord pris soin de gentiment demander à un officier des postes de l'oblitérer, en lui pointant un délicat calibre 497 (une pièce rare qui existe que dans les histoires) sur la tempe).

J'ai pris un billet d'avion pour la France et j'avais deux options : pioncer tout mon saoul ou profiter des treize heures de voyage pour échafauder un plan extravagant. J'ai jamais été adepte des seconds choix, alors je me suis dit que j'improviserai et j'ai ronflé à dessouder la carlingue.

En quittant l'aéroport de Paris, je me suis pointé devant chez Lucien Cerise. Quitte à faire dans le lourd, j'y suis allé dans le caricatural, je me suis offert un ciré jaune, galure¹ et bottes anti-pluie assortis. J'ai emprunté un pédalo tout terrain, je l'ai chargé de boutanches² en tous genres : courtes, longues, joufflues, pansues... et j'ai carrément sonné à la porte de Lucien sous l'identité d'un Agent 007 d'SOS bouteille à la mer (une unité d'élite chargée de la récupération et livraisons des bonbonnes, pichets, litrons, cannettes et autres magnums postés dieu sait où et qui échouent quotidiennement sur nos côtes). Je lui ai tendu la bonbonne et la lettre du prof, m'excusant d'avoir dû ouvrir son courrier pour trouver son adresse. Eh, ben, vous le croirez ou pas, mais il a bu mes paroles ! A peine j'avais fait mine de méclipser que j'entendais Lucien crier à Philippe :

– Prépare nos valises, fais le ménage, la lessive, vide le frigo, dégivre le congélo, on part aux Philippines.

– Hein ? s'est exclamé Philippe.

1 Galure : nom commun masculin, abréviation de galurin, synonyme de chapeau.

2 Boutanche : français familier, nom commun féminin, synonyme de bouteille.

– Ouais, le boulot : un article pour les pieds dans le plat, du chaud bouillant.

– Euh, on part quand ?

– Je suppose que si je dis hier, ça va faire trop court pour toi ?

Moi, la portugaise³ bien désensablée collée à la porte, j'étais heureux comme un troupeau de papes : j'avais plus qu'à leur filer discrètement l'arrière-train et à leur piquer l'oseille sous le pif avant l'happy end... Ouais, mais c'était sans compter sur la flicaille qui m'est tombée sur le ciré avant de m'emmener me refaire une santé à Fresnes. Z'étaient hilares d'avoir serré l'un des Bo et pas des moindres et de faire la figue⁴ à Interpol, la C.I.A et j'en passe. Les deux jeunes poulets, qui avaient à peine du duvet sur le bec, se pavanaient comme des coqs.

J'ai partagé ma cellule avec un genre de Robin des bois des temps modernes : il avait pris perpette sans galipettes pour faux et usage de faux (il avait refourgué des faux papiers plus vrais que les vrais aux so-disant « pas français » que Brice Mormoilenoëud voulait expulser). Cet original était pas du genre à croupir en cabane. Du coup, pour occuper son temps libre, il avait creusé avec les dents un tunnel de presque trois kilomètres. Quand j'ai partagé ses appartements, restait plus qu'un demi mètre avant de se faire la malle sans éveiller les soupçons des tauliers. Armé d'une cuillère à pot, j'ai achevé son boulot en trois coups trois mouvements. Un quart d'heure plus tard, je lui serrais la pince, en lui promettant une part sur l'héritage de Lucien (ouais, m'avait tapé dans le cœur et y'a des gars, c'est comme ça, on les voit un quart d'heure et on se dit : touche pas à mon pote, jamais, t'as compris ?).

Une demi heure plus tard, j'étais devant chez Lucien et Philippe : l'un avait les mains dans les poches, l'autre une valise dans chaque pogne. On a pris le même vol, je les ai suivi incognito (c'est pas pour rien qu'on me surnomme le caméléon) jusqu'à leur crèche à Manille : l'hôtel Rainbow. Parait qu'au pied des arcs-en-ciel, y'a un pot d'or. La coïncidence me filait un sourire à la émail-clinquant et je me disais : demain, je m'offre un yacht et je mets les bouts. Ouais, sauf que suivre un journaliste, genre preux chevalier en mission, c'est pas le chemin le plus court pour se retrouver sur la piste au trésor en un rien de temps. Nan,

3 Portugaise : français familier, mot argotique synonyme d'oreille (locution : avoir les portugaises ensablées, être dur d'oreilles).

4 Faire la figue : français vieilli, faire la figue à quelqu'un, se moquer, braver, mépriser.

ça fait du zèle, genre : « le pognon, ouais, c'est bien, mais quand même, faudrait voir à penser à sauver la planète d'abord ».

Alors, à peine arrivés, les v'là qui partent au marché de Quiapo, pour parler écologie avec Ruben, l'étudiant du prof Romy. Ben, s'ils se mettaient à fourrer le nez dans les affaires de Big Tonton, j'avais intérêt à me faire discret. Faut dire que j'avais croisé mon p'tit frangin Joejoen : il s'était fait souffler dans les bronches parce que j'avais déserté ma planque, autant dire que ça craignait pour mon matricule.

Joe m'avait filé des nouvelles de la famille, c'était pas triste : y'avait du riffi autour du Corazon de Jesus, un navire de la Bo Boat Compagny qui comme son nom l'indique appartenait à Big Tonton. Le navire avait été affrété par Don Anselmo, le roi de la canne à sucre (entre ce gars là et mon tonton, je m'étais toujours demandé lequel était le pire et j'ai jamais su trancher (pourtant trancher ça me connaît) et v'là que j'apprends que les deux familles vont s'unir). Le navire était chargé d'une bonne dose de pesticide hautement toxique et dangereux et bien évidemment interdit : l'Endosulfan. Mon tonton avait fermé les yeux sur la cargaison à condition de pouvoir prélever une partie de l'insecticide pour traiter ses bananeraies et aussi que son rejeton, Junior Bo, épouse la fille du père Anselmo. En gros, Tonton était pris d'une crise de grand paternité et avait goupillé ce mariage des affaires bien arrangées pour accroître son empire : il avait grand cœur, y'a pas à dire, il pensait déjà aux petits enfants qu'il n'avait pas encore ! Il s'était arrangé avec son frangin, mon autre tonton (Lino Ka Bo, gouverneur influent, écouté, entendu, qui a un pied dans chaque île (dans le milieu, on l'appelle La Pieuvre et Jules Verne avec son poulpe peut aller se rhabiller, c'est moi qui vous le dit)) pour obtenir tous les tampons administratifs, toutes les formalités nécessaires pour maquiller les têtes de mort des conteneurs de poudre maléfique en beaux et inoffensifs symboles biologiques. Le roi de la canne à sucre avait accepté, forcément... L'union était donc conclue mais, perso, j'osais même pas imaginer mon cousin Junior Bo avec la greluce du père Anselmo ! Mon cousin, il est plutôt du genre à ne regarder que l'enveloppe, ce qu'il y a dedans, il s'en tape le coquillard. Son trip à lui, c'est les belles pépés et les caisses de sport, les chaînes en or, les dents en diamant, les Rolex à chaque poignet et cheville (d'ailleurs, il dit toujours : si à seize ans, t'as pas deux montres à chaque membre, c'est que t'as raté ta vie), or sa future promise, elle avait la tête à avoir été maternée dans l'Endosulfan : elle se grattait à longueur de journée, elle était une démangeaison à elle toute seule.

Ça, se sont mes infos sur cette affaire (j'avais organisé une petite beuverie avec mes frères pour fêter mon retour et me tenir au jus des affaires de la famille, j'avais pas été déçu !).

Lucien, lui, était pas au courant de grand-chose : juste que le navire éperonné par des pirates avait coulé, chargé ras la gueule de pesticides qui menaçaient toute trace de vie dans la mer de Chine et qui filait de l'urticaire à quiconque s'y frottait de loin (alors, je vous raconte pas les effets de près). Le journaliste ne savait même pas où se trouvait cette fichue épave. C'est là que Ruben lui a dit :

– Le Big est souvent au Tao Yuan, un resto. Le patron lui fait la courbette en se serrant la vessie pour pas pisser dans son froc. Je crois que si tu veux plus d'infos pour ton article faut que t'aïlles l'épier là-bas : je suis presque certain qu'il y sera ce soir.

Mince, je peux pas aller là-bas sans risquer de me faire repérer par le Marionnettiste. C'est ce jour-là, que j'ai mis ma bombe au courant de toute l'affaire. D'abord en colère parce que j'avais pas pris la peine de la prévenir de mon voyage en France et que je lui avais pas donné de mes nouvelles avant, pendant et après mon départ, elle s'est fait miaulante comme une petite chatte quand je lui ai causé du fameux trésor...

Le soir même, moi je tournais en rond dans mon pieu alors que ma petite fleur était partie en espionnage devant le resto avec deux de ses copines, déguisées en prostituées pour pas éveiller les soupçons. Elle m'a tout raconté au milieu de la nuit en venant me retrouver. Ying, Yang et LittleFlower s'étaient engouffrées dans le Tao Yuang tout de suite après l'arrivée du Big. En trois aguichades, ma belle se faisait inviter à la table du Marionnettiste, tandis que ses copines, trop apeurées par le personnage, s'éclipsaient, l'abandonnant dans les griffes du tigre bien trop misogyne pour s'imaginer qu'une femelle puisse avoir une cervelle. Tonton avait dispensé ses conclusions et ses ordres, sans faire plus cas d'elle que du grain de riz gluant qui lui collait au menton. Il avait demandé à mes frangins de se mettre sur la piste de vieux parchemins (comment il en connaissait l'existence ? Ça, j'aurais bien voulu le savoir !) et de kidnapper le professeur Romy et sa fille Kiri, parce qu'ils entravaient la bonne marche de ses affaires et surtout parce qu'il avait appris que la fameuse Kiri, une sacrée historienne à l'affût des trésors embusqués, bossait sur le sujet. Après, ça avait été beuverie et gueuleton. Ma belle les avait saoulés jusqu'à ce qu'ils ne tiennent plus debout, pour pouvoir se carapater sans risque. Au moment de s'éclipser, elle avait entendu Lucien dire à Philippe :

– Fichtre, mais alors cette histoire de parchemin, c'est pas une carabistouille ? Et dire que demain on doit rencontrer Ruben et Kiri, va falloir qu'on soit sur nos gardes...

– En tous cas, ça dit rien sur l'endroit du naufrage. On n'est plus là pour sauver la planète, lui a rétorqué Philippe ?

Moi, le lendemain, fausses moustaches, perruque et lunettes bien en place, je faisais le pied de grue devant leur hôtel sirotant des marmites de café, planqué derrière un palmier pour être sûr de ne pas les rater. Je m'imaginai que des héros prêts à en découdre avec des malfrats se levaient aux aurores, mais à midi, ils étaient toujours pas sortis : ils se payaient une grasse matinée comme des touristes en goguette. Quand ils se sont enfin décidés à mettre le nez dehors, j'étais tellement au radar que j'ai bien failli me faire pincer. J'ai entendu Cerise dire à Philippe :

– Dis moi, le type là-bas, ce serait pas le facteur ?

Ah, je dois dire, j'avais pas la conscience tranquille quand ils sont passés tout près de moi : j'ai tourné les talons et j'ai déguerpi, fallait que je fasse gaffe quand même.

Je me suis posté sur un pont de Quiapo, en me disant que du haut de mon perchoir, je les repérerais peut-être avec un peu de bol... Et en effet, je vois Ruben, Lucien et Philippe débarquer hors d'haleine en pleine rue. A croire qu'ils étaient poursuivis par mon oncle ou le diable en personne – notez bien que c'est à peu près pareil. Je me suis mis à les suivre discret, j'en pouvais plus d'entendre pester Lucien contre le macadam trop chaud, le soleil trop écrasant, le fond de l'air pas assez frais, la ville trop ennuyeuse, les bananes trop cuites, les calamars pas assez frits... S'il continuait à jacasser, j'allais m'arracher les tympans ou le planter là pour renoncer au trésor. Tout à coup, un silence de mort m'a fait sursauter. Plus un son, plus une phrase, rien. Lucien était devenu muet comme une tombe. Quand mes yeux se sont reposés sur lui, il était blanc comme un linceul, fichtre, ses yeux s'écarquillaient comme des boudaines⁵ d'ours. C'est quand sa bouche s'est entrouverte que j'ai bien cru qu'il allait clamer ! Mais, il a tout à coup repris des couleurs et de la bonne humeur, en faisant du gringue à la fille du professeur Romy qui l'avait d'abord rendu muet par son arrivée. V'là que maintenant j'allais devoir supporter des « tu es mieux roulée qu'un rouleau de printemps » et des « ta peau est

5 Boudaine : mot familier régional dérivé de boudin, synonyme de bedaine, nom commun féminin désignant un gros ventre.

plus dorée qu'un cochon de lait grillé » jusqu'à la fin de l'aventure. Je me demande si je ne le préférerais pas râleur...

Kiri leur a fait tout le topo historique sur la ville, les îles, remontant jusqu'à Magellan, bientôt, elle allait peut-être aussi leur raconter comment le Sarimanok a fait émerger les Philippines des flots en balançant des caillasses... Je fulminais comme un taureau devant le mufler duquel on agite un chiffon rouge, et puis elle a prononcé « galion » et là, j'étais à l'affût.

– Les galions revenaient du Mexique avec, dans leurs cales, des coffres remplis de pièces d'argent. Certains ont fait naufrage, d'autres ont été attaqués par les pirates, poursuivait-elle. Leurs cargaisons n'ont presque jamais été récupérées...

C'est qu'elle m'intriguait, la bougresse, elle a même causé d'un projet de livre « Mes ancêtres les gaulois ». Je finissais par me demander si elle n'en savait pas un peu plus sur le trésor de frère Cerise qu'elle le laissait entendre et si elle faisait pas sa mijaurée pour obtenir toutes les infos dont Lucien disposait. Je n'étais pas le seul à le croire : Philippe rejoignait le fond de ma pensée, susurrant sa méfiance dans le creux de l'oreille de son héros qui n'écoutait que dalle, trop occupé à boire les paroles de sa dulcinée. Il avait même carrément sorti le testament de son aïeul en pleine rue ! On dit que l'amour rend aveugle, ben moi, je trouve qu'il rend surtout con.

Heureusement, elle l'a engouffré dans son sac en disant qu'elle lui ramènerait le samedi suivant, le jour de la fête du Black Nazareno. Ils ont échangé leurs numéros de portable et elle s'est carapatée.

Fichtre et si elle revenait pas ? Qui suivre ? Eux ? Elle, qui semblait en savoir plus qu'il n'y paraissait ? Ouais, elle me semblait vachement plus intéressée par le trésor que par l'Endosulfan et la sauvegarde de la planète, alors, je l'ai suivie.

Ça a été d'un enquiquinant ! Cette bonne femme est du genre à avoir toujours le nez plongé dans des bouquins, et faut voir ses lectures : Voyage autour du monde dans les années 1740, Comment l'art d'éplucher les patates peut vous sauver la vie et j'en passe.

Enfin, le samedi du rancard est arrivé : j'ai jamais eu une si grande envie de me pointer à une fête religieuse. M'enfin, si elle voulait y être à l'heure faudrait peut-être qu'elle se magne le popotin. Je bouillais d'impatience et c'est là qu'elle a décroché son bigophone pour dire (j'imagine à Lucien) :

– Je viendrai pas au rendez-vous, j'ai fait des découvertes intéressantes à propos de ton ancêtre. Je te raconterai sur le ferry, Ruben est au courant. Un combat ? T'es sur ? Allo, allo ? Mais qu'est ce...

Elle a reluqué son téléphone, l'air contrarié. J'étais pas loin de l'être aussi, mais en faisant turbiner mes méninges, je me suis dit que ça arrangeait plutôt mes bidons de ne pas trop me montrer à cette fiesta : mes frérots devaient en être et les murs de la ville étaient couverts d'affiches promettant une très forte récompense à quiconque me mettrait le grappin dessus. Chez mes frangins les liens du sang étaient moins forts que ceux de l'argent, valait mieux que je redouble de prudence et que je peaufine mon art du déguisement : avec mon crâne rasé, mes yeux derrière la tête, mes rouflaquettes et ma barbe rousse, ma propre mère m'aurait pas reconnu.

Suite au coup de fil, Kiri a commencé à tourner en rond, à jeter des regards derrière elle, à être sur des charbons ardents, j'arrivais pas à savoir si elle se bilait pour Lucien ou pour elle. Au fond, elle était peut-être amoureuse de cet énergumène. Après tout, l'amour rend peut-être aveugle aussi. Une semaine plus tard, après s'être rongée les ongles jusqu'à mi-phalanges (j'ai parié avec ma douce que je placerais les mots « phalange », « synchronisation » et « olibrius » dans ce récit et c'est pas pour me vanter, mais je suis le genre de gars à tenir mes promesses), Kiri rejoignait Philippe, Lucien et Ruben. Les embrassades achevées, ils ont tous embarqué sur le Reina del Rosario, direction Romblon.

Eh ben, me v'là en pleine gueule du loup : ce ferry, c'est un de ceux de Big Bo. Planqué dans un camion bourré de substances à peine licites, je priais Sainte-Negrta (la patronne du rhum brun) et Sainte Rita (la patronne des gaufrettes fourrées et des causes perdues) pour qu'il ne resserre pas ses crocs sur ma nuque. J'ai attendu qu'on s'éloigne des côtes et, tranquille, j'ai mis la truffe dehors, histoire de voir ce que faisaient les loustics. Lucien bombait le torse et roulait des épaules en racontant à l'historienne ses exploits : une bande de trois gus à la mine patibulaire leur était tombée dessus et il les avait mis K.O. en un demi round, prenant la défense de Philippe et de Ruben qui ne s'en seraient pas sortis vivants sans lui et patati et patata, et elle de se rengorger : « oh, mon chéri », « mon héros » et tout le toutim. Un vrai soap à l'eau de rose, mais quand est-ce qu'elle allait cracher le morceau ?

Visiblement, y'avait qu'à demander... Ruben étant venu jouer les trouble-fête à leurs roucoulades, Kiri a sorti un carnet de notes et s'est mis à faire un topo historique :

– Un certain Henrique de Malaqua avait été embarqué comme esclave sur le navire de Magellan, vous me suivez ? Il est fort probable que ce soit l'ami qui a coulé le Galion avec Frère Cerise. En effet, c'était un traducteur hors pair parlant entre autre le malais (détail qui a son importance car le parchemin de Cerise nous précise que des rudiments de malais lui ont sauvé la vie (c'est vrai que c'était écrit, ça, je m'en rappelais bien, elle était rudement finaude, la minaude)). Bon, je vais passer assez vite sur les détails historiques pour aller à l'essentiel : Magellan avait promis de libérer Henrique après sa mort. L'expédition est arrivée aux abords de Cebu où ils furent bien reçus par le roi Humabon, mais ce dernier était en conflit avec Lapu Lapu, le roi de Mactan, l'île située juste en face. Magellan est parti livrer bataille à Lapu Lapu et y mourut au combat. Ce qu'il y a de très intéressant pour notre affaire, c'est que le nouveau capitaine (Barbossa) a alors refusé d'affranchir l'esclave mais l'a toutefois gardé comme interprète et souffre-douleur : Henrique vert de rage et rouge de colère a donc suggéré au roi Humabon de convier les espagnols à un banquet et de les massacrer (c'est ce que les historiens nomment « le festin de l'île de Cebu »). Nul spécialiste ne sait ce qu'est devenu l'esclave. Pourtant, l'autre jour, j'étais plongée dans un vieux manuscrit fort rare du XVI^{ème} siècle : Comment l'art d'épluchoyer les patates peut vous sauver la vie. C'est un livre étrange où l'auteur, un moine défroqué, narre, entre autres récits tout à fait farfelus et à peine crédibles, qu'il a échappé à des voleurs de grands chemins grâce à un lancer de purée, à des tire-laine en les arrosant d'un reste de graisse à frites et comment il fut épargné lors d'un massacre, au cours d'un banquet sur l'île de Cebu car, je cite : « il estoie de corvée de patates ». Il aurait dit en malais à un certain Henrique qui voulait l'embrocher : « on ne peut point occire de la sorte un être capable de faire avec un simple coutelas des dentelles d'épluchures si fines et élégantes que les damoiselles de la noblesse la plus haute se damneraient pour s'en couvrir le derrière ». Henrique partant d'un grand rire l'a pris bras dessus, bras dessous et l'a emmené Dieu seul sait où. Je suis presque sûre que c'est du côté de Mactan ou de Cebu qu'il faut chercher l'autre morceau de la carte. Mon intuition me dit que c'est ce soir-là, que les deux comparses ont dû couler le galion.

Lucien avait sifflé. Il était visiblement épaté par la cervelle de sa poule et c'est vrai que, foi de bandit, elle avait l'art et la manière de s'en servir.

N'empêche que le problème restait entier : y'avait rien à faire sans la carte parce que s'il restait plus que deux îles, ça faisait tout de même encore beaucoup de taf (commençait à me courir sur le haricot, cette histoire). En plus, les deux tourtereaux me filaient le cafard à force de roucouler sous mes mirettes. C'est vrai quoi, pourraient penser aux célibataires forcés, non ?

Là, j'ai passé un coup de fil à ma douce, histoire d'avoir un peu de réconfort et lui confier d'une voix énamourée (ben ouais) que je préférerais rentrer la retrouver : elle m'a dit sur un ton à franchir le mur du son :

– Tu m'as pas enquinée avec ton moine défroqué tout ce temps pour rentrer bredouille ! Rappelle-moi quand t'auras les poches remplies : tu ne crois tout de même pas que je vais croupir dans la misère alors que tu m'as promis une vie de duchesse parisienne, je suis pas si bonne pomme. Tu t'imaginais quoi ? Que j'étais du genre à vivre d'amour et d'eau fraîche et dans la dèche ?

Et paf, elle m'a raccroché au pif. Entre temps, on a tous quitté le ferry, pour aller de Romblon à San Agustin en navire à balancier. A bord, j'ai dû faire le macchabée. Faut dire qu'y'avait un cadavre rudement bien refroidi emmailloté dans un drapeau australien (pourquoi australien, ça j'avoue, je ne l'ai jamais su, un hasard de la vie faut croire). J'ai viré le corps par dessus bord et je me suis mis à sa place, emmailloté comme un mioche. A un moment, Philippe et Lucien se sont penchés sur moi (j'avais les foies blanches) mais je les ai entendus :

– On dirait un cadavre, qu'est-ce qu'on fait ?

– On a suffisamment de soucis comme ça, ne nous en mêlons pas.

Eh, ben, pour des défenseurs de la veuve et de l'orphelin, je les trouvais faiblards, mais bon, j'allais pas trop la ramener non plus... C'est là que j'ai entendu hurler :

– NOUS COULONS !

Mon sang n'a fait qu'un tour, mais j'ai eu beau me biler, le navire n'a jamais sombré. Parait que Lucien l'a colmaté avec du chewing-gum : après celle là, il en racontera une autre...

Je voyais Cerise et Kiri roucouler de plus belle : ils me les brisaient sévère. Heureusement, Ruben est venu leur tenir la chandelle et faire le point sur ce que leur avait dit le professeur Romy. Grosso modo, ils en savaient autant que moi sur cette affaire (qui ne m'intéressait pas des

masses mais qui visiblement enquiquinait sacrément Big Bo et ça, ça me filait la patate).

L'Ashera (c'est le patronyme du navire à balancier de tout à l'heure) avait accosté. Philippe, Lucien, Kiri et Ruben cherchaient un *jeepney* pour rejoindre le port de Looc. J'en ai choppé un avant eux, prenant les devants, histoire de plus continuer les voir se faire des salades de museaux : j'avais le vague à l'âme et je connaissais à Looc un sacré remède contre ça : la buvette de la famille Morales.

Après trois boutanches cul sec, je voyais bien des sirènes déguisées en lamantins, mais pas de parchemin. La cuite que je me suis prise ! Au p'tit matin, je cuvais, toujours accoudé à un genre de comptoir fait de bric-à-brac. Autour de moi, y'avait une bonne vingtaine de cadavres de litrons de rhum et de divers alcools frelatés que les tontons flingueurs en personne auraient pas pu avaler. Quand la mère Morales est venu au matin, elle m'a fait un café serré de très près (je sentais sa poitrine débordante frôler mes moustaches (fausses, ça va de soi (les moustaches, hein, pas le décolleté, lui il était garanti 100 % sans silicone)). C'est là qu'elle m'a dit tout à trac :

– Dis donc, au rythme où tu consommes, tu devrais t'associer avec le vieux Bartolomeo...

– Qui ça ? Que je lui fais.

– Oh, un vieux fou qui fait commerce de bouteilles à la mer, il met des trucs dedans et faut voir les trucs : des culottes en dentelles ayant fausement appartenues à Madona, des cheveux coupés en quatre de Yull Bryner ou de Kojak, les numéros gagnants du loto de l'année dernière... et il vend ça à des touristes.

Bigre, j'avais déçu en un quart de seconde. Y'a pas à dire, y'a un dieu pour les ivrognes, même occasionnels. Ouais, parce que mon instinct me disait que c'est chez ce vieux fou que la deuxième moitié de carte était planquée.

M'informant en long, en large, de haut en bas et en travers sur ce vieil original, j'ai appris qu'il habitait Mactan (Kiri avait donc deviné juste, le butin se trouvait du côté de Cebu ou de Mactan), jugeant que j'avais sans doute une belle longueur d'avance sur Lucien et ses acolytes, je me suis carapaté rapido, direction la carte au trésor. Je me suis rendu sur l'île en moins de temps qu'il faut pour y penser. Le vieillard n'était pas bien difficile à trouver. J'ai surveillé un brin ses mœurs et habitudes pour voir si un de ses gestes ou une de ses paroles ne trahirait pas la cachette mais rien : le vieux loup de plage passait son temps à alpaguer

les touristes pour leur vendre de vraies fausses bouteilles à la mer, se vantant, auprès de tous les vacanciers naïfs qu'il croisait, d'être le dernier représentant d'une longue lignée d'artisans ayant élevé le lancé de bouteilles à la mer au rang d'art majeur. Tu parles ! Il ne causait jamais de Cerise. Bon, il faisait bien des fausses cartes au trésor, mais je ne voyais pas la moindre trace de la moitié de parchemin qui m'intéressait. Comme, la nuit, il emmenait ses fioles dans des champs d'algues pour les y enfoncer en toute discrétion et les faire « vieillir », j'ai cru qu'il planquait peut-être le sésame qui menait à la caverne de Cerise Baba dans l'une d'elle. Sérieux, j'y voyais la cachette idéale. Alors un soir de pleine lune, j'ai ravagé toute sa plantation de flacons. J'ai tout trouvé : des faux numéros gagnants du tiercé et du quinté, du poil de yéti, de la plume de phénix et j'en passe, mais un indice sur le parchemin de Frère Cerise, ça non. J'avais tout brisé menu pour des noyaux de prunes, m'offrant, sans le savoir encore, le moyen d'entrer en contact avec Bartolomeo. Dans la matinée, je l'ai trouvé en train de gesticuler en pleine ville. Il faisait les poubelles en pestant :

– Si je tenais le vaurien qui m'a fait ça. Où que c'est que je vais en retrouver d'autres et combien de temps ça va me prendre pour m'en refaire une aussi belle collection ?

C'est là que j'ai eu une idée de génie, enfin je trouve. De toute façon, y'a personne pour me contredire, c'est quand même l'avantage de raconter sa propre histoire ! Je disais donc que j'ai eu un trait de génie : je suis allé faire le plein de bouteilles. Je les ai vidées dans le caniveau sous l'œil éberlué des quidams et quand j'ai eu les bras bien encombrés, je suis allé jeter les boutanches pile poil au nez et à la barbe de Bartolomeo. Il m'a observé l'œil luisant. Sérieux, j'aurais été le messie en personne qu'il aurait pas été plus content. Il m'a demandé s'il pouvait me les prendre. Vous pensez bien que je n'ai pas dit non. J'les lui ai données et je lui ai fait :

– Ça te dit de me raconter ce que tu traficotes avec tous tes flacons autour d'un verre ?

Il m'a regardé et m'a décroché un de ses sourires, sérieux, j'en avais jamais vu de pareil. Faut dire qu'il n'avait plus que trois ratiches en bouche et qu'elles m'avaient tout l'air de ne plus être bien accrochées... Une chose était sûre : j'allais pas le laisser boire à même le goulot, j'aurais eu trop peur d'avalier un de ses chicots.

C'est bras dessus, bras dessous qu'on est allé se vider deux trois canons au premier troquet venu. En tous cas, il était coriace, le bougre,

ce n'est qu'au quinzième flacon glissé dans son cabas qu'il s'est mis à me causer de Frère Cerise. Moi, pour garder la cervelle en face de la compréhension, je vidais mes verres dans le pot d'une plante qui est passé du vert au jaune avant que le vieux ne soit cuit. Au bout de la vingt-deuxième bouteille, ce soiffard a commencé à se déridier. Il m'a avoué qu'un type était venu le trouver :

– Tiens, j'avais pas remarqué : c'était votre portrait craché sauf qu'il était beaucoup plus petit, un gringalet, hargneux comme un roquet (ça j'étais prêt à parier que c'était Joejoen). Peut être votre sosie, paraît qu'on en a tous un. Bref, il est venu me demander si je ne connaissais pas l'existence d'une carte au trésor que Frère Cerise et un certain Henrique de Malaqua auraient transmis à leurs descendants. J'ai pris l'air ahuri et j'ai rien lâché. Il est reparti bredouille. Le lendemain un autre énergumène avec un bandeau sur l'œil est venu à la charge en me causant de vieux parchemins. J'ai joué les séniles et je lui ai vendu ma collection complète de fausses cartes au trésor. A cette heure, il doit être en train de ramer vers les Caraïbes, Tombouctou ou Lille Saint-Maurice. Comme si j'allais dire au premier venu qui me le demande : j'ai caché le parchemin sous une lame de parquet, dans ma cahute au pied du pont qui relie Cebu à Mactan. Ouh, là, j'ai peut-être bien bu un ou deux verres de trop moi, faudrait voir à rentrer.

– Attends, je vais te raccompagner, appuie toi sur mon bras, sinon ça va tanguer.

– Oh, t'es vraiment un bon p'tit gars toi. Sérieux, des types comme toi ça se trouve pas sous les sabots d'un cheval. Heureusement d'ailleurs parce que sinon tu serais tout écrabouillé.

Et patati et patata, un vrai moulin à paroles : y me saoulait, cet olibrius et s'il continuait, j'allais bientôt être aussi pinté que lui, en ayant le gosier sec comme une panne d'essence.

Bon, après avoir zigzagué dans les rues sous la pleine lune (ronde mais pas tant que Bartolomeo), on a rejoint sa bicoque brinquebalante, sérieux c'était à se demander comment elle tenait debout. Je l'ai mis au pieu, je l'ai bordé bien serré et quand il a commencé à roupiller comme un diesel encrassé, je me suis assuré que je pouvais braire comme un âne bête en dansant la gigue à tue pied. Il est resté de marbre. Du coup, j'ai pu sonder le sol, en prenant tout mon temps. J'aime le boulot bien figolé. Enfin, dans un coin sombre, un petit grincement sympathique est venu me chatouiller le tympan. Enfin, je la tenais ! C'était pas trop tôt !

En sortant, je me suis retrouvé devant mes frangins qui traversaient le pont comme des félins sur un toit. N'empêche, les Philippines ça fait trois cent mille kilomètres carrés et il a fallu que je me retrouve nez à moustaches avec eux.

– Qui va là ? a aboyé Joe.

– C'est moi, Jack, que je lui fais, inquiet qu'il me saute sur le paletot en pensant à la récompense.

– Eh ben, qu'il me fait en se grattant la panse, ça fait un bail qu'on se demande pourquoi que tu nous fuis : t'irais quand même pas t'imaginer qu'on va te dénoncer pour toucher la rançon. De toute façon, c'est Big qui est derrière ça, alors, tu le connais, y risque pas de raquer, même en faux biffetons. Mais au fait, qu'est ce que tu fiches ici ?

– Oh, rien, je cherche un business pour me reconverter. Y'a ici un vieux fou qui vend des bouteilles à la mer. Je me suis dit que c'était peut-être un bon plan pour refourguer discret de la camelote en contrebande... Mais et vous, qu'est-ce que vous faites là ?

Mes frères étaient tous en train de se frotter la peau contre les tôles rouillées et les pilotis. Fichtre, s'ils continuaient, ils allaient faire tomber la baraque du vieux bouteilleur. Ils avaient l'air roussis par des gros coups de soleil, Averell avait même une cloque qui lui poussait sur le pif et une autre sur la paupière gauche. A ce train là, il allait finir en pustule avant la fin de la conversation. Les autres, ils avaient la peau qui tombait en loques.

– Pis qu'est ce que vous avez à vous gratter comme ça ?

– Ça c'est notre récompense pour obéir aux ordres de Tonton. On vient de faire un petit plongeon pour dynamiter l'épave du Corazon de Jesus et effacer toute trace de l'Endosulfan qui roupille au fond de la flotte. Ce scélérat de Marionnettiste nous a pas dit que ce pesticide était pas vraiment un soin de jouvence pour la peau. Comme il était minuit, on a plongé à poils, t'as vu le pif d'Averell, j'ose même pas t'expliquer à quoi ressemblent nos bijoux de famille. On en a ras la casquette Si on met la main sur la carte avant lui, c'est pas dit qu'on le laisse pas planté dans ses embrouilles, ça nous démange de faire comme toi. Ça fait des jours qu'on essaye de semer Lucien Cerise et toute sa clique. Mais faut qu'on se magne, ils ont débarqué dans la journée avec Junior. Si son paternel connaissait ses nouvelles fréquentations, le cousin aurait du mouron à se faire... N'empêche : on ne sait pas ce qu'ils traficotent ensemble ces deux là. Si on est pressé et discrets, c'est qu'on vient de mettre Kiri et

son daron⁶, ceinturés de dynamite, au fond de la flotte avec juste assez d'oxygène pour tenir jusqu'à demain : on a pas trop envie de s'éterniser dans le coin. Fallait qu'on les zigouille et qu'on plastique l'épave. Alors on s'est économisé un poil, pour faire d'une pierre deux coups et comme disait Ma : bénie soit la paresse, ça rend intelligent ! On a pris bien soin de torturer l'historienne pour qu'elle nous file l'autre moitié de parchemin. Y'a un paquet de types qui cherchent les deux bouts, nous on en a déjà un et on a plus que vingt-quatre heures devant nous pour trouver l'autre.

– Vingt-quatre heures ?

– Ouais, le Big débarque demain pour faire sauter l'épave en personne. Ça nous laisse le temps de vérifier que Kiri nous a pas menés en bateau et de la recuisiner si besoin était avant l'arrivée du Marionnettiste. Parait que l'autre bout de carte se trouve chez un certain Bart Calimero.

– Mais non, Marthe Holomeo, lui a fait William

– Je te dis que c'est Bart, a hurlé Joe. Hein Averell, dis lui que c'est Bart.

– D'accord Joe, c'est Bart ?

– Mais arrête de répéter bêtement ce que Joe te demande, lui a fait Will.

– Ben, je fais ce qu'il me dit. Quand je fais pas ce qu'il me dit, tu sais bien qu'il devient tout rouge, qu'il tape des pieds et qu'il crie.

Décidément mes frangins ne changeront jamais...

– Bon, les gars, c'est pas tout ça, mais je vais aller me pieuter et me faire encore plus discret que possible et si vous croisez Big Bo ne lui dites pas que vous m'avez vu, hein ?

Je me suis éclipsé et je me suis dit qu'entre Cerise, toute sa clique, et Tonton, j'avais intérêt à sacrément me fondre dans le décor, parce que ça faisait beaucoup de chasseurs de trésor pour une seule île. Y'avait plus une minute à perdre, je me suis mis à l'abri des regards indiscrets pour étudier la carte et filer avant qu'ils n'arrivent tous. J'ai pas eu besoin d'observer le parchemin bien longtemps, j'en revenais pas, il était là quasi sous mes yeux depuis mon arrivée sur l'île !

Mince, pis juste à côté de l'épave que Big Tonton allait faire sauter. J'avais pas une minute à perdre... En un quart d'heure, j'avais réglé le choix du bateau et du matériel de plongée (anti pollution, ça va de soit,

6 Daron : mot argot, nom commun masculin, signifiant père.

je voulais pas avoir mes bijoux de famille dans l'état du pif d'Averell (la fortune, peut-être, mais pas à n'importe qu'elle prix)).

En une demi-heure, j'avais rejoint le degré de latitude et de longitude indiqués par la carte. Au petit matin, le soleil était à peine levé que j'étais déjà entré en possession du contenu du coffre et je l'avais même planqué !

D'après mes frangins, Big Tonton débarquait dans la journée et comme je me doutais qu'il trouverait rapidement le lieu où se trouvait le coffre et que ce jour là, c'était son anniversaire (j'oublie jamais une date importante), je m'étais amusé à lui laisser une petite surprise...

Maintenant, Bartolomeo gardait farouchement son champ de bouilles, j'avais profité de son sommeil de plomb pour remplir les flacons bien opaques avec les piécettes d'argents remontées du galion. Après, je suis allé remettre la carte sous son plancher, ni vu, ni connu, je t'embrouille. Quand il est rentré de sa veillée nocturne, j'avais préparé le p'tit déj et je lui ai dit :

– Fichtre, t'as une sacrée sale tête. La nuit c'est fait pour pioncer mon gars. Tu sais quoi ? je vais t'acheter ton stock de bouteilles comme ça tu pourras roupiller sur tes deux oreilles.

– Le champ complet ? qu'y me fait avec un de ses sourires typiques.

– Ouais.

La peau du bide tendue comme un élastique, j'ai prétexté que ma douce rose épineuse et parfumée m'attendait et je suis parti, laissant sur la table une somme d'argent confortable. En vrai, je pensais pas à LittleFlower. Non, curieusement, c'était mon bref compagnon de cellule français qui me trottait dans la caboche, vous savez, celui qui m'avait aidé à m'évader de Fresnes ? Je me disais que j'irais bien lui filer un coup de pouce pour fabriquer des papiers aux bannis des registres d'état civil. Après tout, de gangster à faussaire humanitaire, y'avait qu'un pas... Mais bon, avant je voulais me payer une belle tranche de spectacle, alors armé de jumelles, je me suis perché sur un beau palmier et j'ai rien raté : Lucien Cerise et sa bande (cousin Junior compris) se sont pointés. Ils étaient plus ou moins surveillés de loin par quelques hommes de main du Marionnettiste déguisés en garde-côtes : les truands faisaient la navette autour du périmètre de sécurité que Tonton Lino Ka Bo avait fait instaurer, sans doute pour éviter les visites indésirables. C'est pratique, vous avouerez, d'avoir de la famille à tous les étages influents, non ? Le reste s'est passé super vite. D'un côté, j'ai vu Lucien émerger avec Kiri et le scientifique, de l'autre Junior Bo en scaphandre blindé avec un de

mes frangins en calcif, palmes et tuba. Ils remontaient le fameux coffre. C'est à ce moment précis que le van noir de tonton s'est pointé (quelle synchronisation !). Le Big s'est avancé vers le butin. Ses sbires se couchaient devant lui pour qu'il n'ait pas de sable dans les chaussures (il déteste avoir du sable dans les godasses). Tonton ne voulait laisser à personne le privilège d'ouvrir le coffre énorme, lourd, plein de promesses. Mais quand il a fait sauter le couvercle d'un coup de pompe bien placé, il a pali, jauni, verdi, blanchi. Je voyais des gouttes de sueur perler sur son front. Faut dire que non seulement y'avait plus le moindre kopek dedans, vu que j'avais tout chouravé cette nuit, mais en plus j'avais glissé à la place une bonne dose d'Endosulfan et une petite bafouille : « Joyeux anniversaire tonton. Je t'ai bien eu, hein ? » Signé « Le Caméléon ». Le tout sur une belle carte postale, le genre qui se déplie en entonnant Happy birthday to you sur un air de cacophonie majeure.

Comme la chance était de mon côté depuis le début de l'aventure, un petit vent frais a fait voler la poudre et Big Bo s'est pris une grosse crise d'urticaire. Il se grattait comme un sac à puces en écumant de rage. C'est là que son palpitant s'est emballé et a lâché. (Mince, je ne le croyais pas si émotif). Il s'est effondré dans la malle au trésor, le couvercle lui est retombé dessus : crise cardiaque et coup du lapin dans la foulée, bigre, la mort est rosse parfois.

Moi, toujours perché sur mon cocotier, je jubilais. Après, j'ai vu Lucien discuter avec Junior et déconfire à vu d'œil – j'ai cru comprendre qu'il comptait sur mon cousin pour mettre le grappin sur les pièces d'argent (ne me demandez pas comment, je l'ai jamais su). Le personnage dépité a rejoint son auteur. Quand les deux comparses sont passés en dessous de mon perchoir, Lucien fulminait en haranguant Philippe :

– Nan mais c'est quoi cette histoire ? J'arrive et un autre type a empoché le trésor ? Tu ne te ficherais pas un peu de ma poire ? Punaise, je suis le héros, tout de même.

Et Philippe qui se justifiait comme il pouvait :

– Puisque je te dis que ça me paraissait une bonne idée de filer l'écriture de cette histoire au facteur. Comment voulais-tu que je sache que c'était le neveu d'un mafieux, tu peux me le dire ?

Et, moi, là-haut, je me fendais le cigare, tant et tant que les noix de mon cocotier tout parcouru de spasmes jouaient des castagnettes. Allez, je suis pas vache, l'histoire pliée, j'ai filé le dernier mot à Lucien :

– Je te te fiche dehors en rentrant, pis je me cherche un autre auteur, t'es viré !

– Bah, ça lui passera, a marmonné Philippe.
Et v'là Lucien qui se re-fâche :
– Eh, oh, Jack vient d'écrire qu'il me laissait le mot de la fin !
– Ben vas-y...
Et Lucien :

FIN

*Nouvelle de l'atelier d'écriture du centre social Amilcar Reghem (Quiévrechain) /
Animatrice : Sandrine BROSSEL*

Table des matières

Préface	3
Jamais deux sans trois	7
Meurtre aux Philippines	19
Un trésor de famille	25
Bons baisers des Philippines.....	35
La marque	47
Hallucinations	59
Aventures tumultueuses aux Philippines.....	65
Trésor ?... Tu as dit Trésor ?	77
La vida eterna.....	89
Un héros peut en cacher un autre	105

Achévé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie ADLIS